

Extraits de mes lettres à Régis Debray

PHI

Sommaire

Introduction	I
1996	3
1997	9
1998	13
1999	25
2002	29
2007	45
2008	53
2009	55
2010	71
2011	81
2012	87
2013	93
2014	115
2015	139
2016	159
2017	195
Postface	197
Index des noms	199
Sommaire	201

Introduction

J'ai mis vingt ans, pour constituer mon *Thésaurus de maximes*. Il est né de cette Correspondance avec Régis Debray. Ce fascicule est donc un hommage à mon grand ami, ainsi qu'une explication de mon cheminement vers l'écriture.

Régis Debray est un homme protéiforme. Je ne vois aucun autre personnage public, aussi à l'aise avec les politiciens, les philosophes, les écrivains qu'avec les bouseux, les idéologues, les journalistes. Une bonne éducation ? Une éthique intelligente ? Un tempérament équilibré ? Non, visiblement c'est autre chose. Quelque chose qui ressemble à une passion pour tout ce qui fasse deviner des pulsations imprévisibles d'une vie à découvrir, contrairement à l'inertie mécanique, qui constitue le fond des vies régularisées, robotisées, fixes. Et ces pulsations peuvent provenir de tant de facettes humaines, échappant à nos critères intellectuels de culture, de connaissances, d'intelligence.

Régis Debray a ce talent unique de faire sentir sa dignité à tout interlocuteur, quelle que soit sa stature. Par ailleurs, dans l'écriture il fait preuve de la même incroyable souplesse, puisqu'il traite avec la même maîtrise et la même énergie les phénomènes (tableaux de faits), les noumènes (réseaux de concepts), les prolégomènes (arbres vitaux de nos commencements).

Aucun de ses interlocuteurs ne possède ce bouquet complet, et se trouver en sa compagnie ne signifie nullement qu'on s'élève à la même hauteur de vues, d'expériences ou de noblesse. Ceci étant dit, mes propres sujets, styles, manies sont trop loin du goût de nos contemporains, et l'échange épistolaire avec Régis Debray reflète, évidemment, beaucoup plus ma propre personnalité qu'il n'apporte d'éclairages significatifs à celle de mon

grand correspondant.

Je ne me suis jamais adressé à un personnage public ou littéraire ; Régis Debray littéraire (et non pas révolutionnaire ou politicien) a été le premier (et le dernier). Ma première lettre, pleine de débordements enthousiastes de toute sorte, a eu la chance de tomber entre les mains de Régis Debray au moment, où il vivait des secousses exceptionnelles, autant sentimentales que sociales, favorisant un accueil compréhensif de mes élucubrations échevelées. La suite est due à sa gentillesse et à ma franche admiration. Mais aussi - à mon manque de réserve et de modestie. Les accords ou les désaccords n'y jouent presque aucun rôle. Et si l'amour-propre n'y est pas absent, l'affection l'emporte largement la mise. L'un des objectifs de cette présentation de mes lettres à Régis Debray est de faire comprendre à nos contemporains à quel point ils ne se rendent pas compte de la grandeur de mon ami, devenu mon frère.

Vingt années d'échanges, dont vous ne découvrirez que mon apport, celui de Régis Debray ne m'appartient pas ; il porte surtout sur ma personne et ne présente donc aucun intérêt pour nos lecteurs contemporains, tandis que dans mes lettres je fais le tour des débats intellectuels depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

Enfin, le français n'étant pour moi, Sibérien, qu'un outil d'emprunt, des écorchures verbales ne devraient pas vous détourner des pages qui suivent.

04/09/1996

Je referme *Loués soient nos Seigneurs*.

Ce livre, si lumineux dans cette vaste et irrésistible grisaille qui envahit, de nos jours, les meilleures têtes et multiplie les consciences tranquilles ou de mesquines révoltes, ce livre rehausse ma mélancolie par une espèce de connivence de souffle. Je ne peux discerner si c'est l'écrivain, l'homme de passion ou le héros de cape et d'épée qui fait de moi un lecteur reconnaissant et enflammé.

Un tel aristocratisme dans les rapports entre les faits, les images et les émotions est irrémédiablement perdu dans notre siècle. Tant de noblesse dans le choix de mesures et de couleurs...

Je ne vois pas où peut résider la supposée profondeur de ce que vous appelez *valeurs républicaines*. Quel poids ont aujourd'hui leurs antonymes : cléricalisme, aristocratie, monarchie ?

14/09/1996

La meilleure proximité naît du plus grand éloignement, de la capacité de placer la cervelle et le cœur loin des épidermes des choses, des hommes, des actes. Toute création est l'éloignement. Imagination de valeurs pour lesquelles on n'a pas encore de balances.

C'est avec une joie que je vais tenter de vous entraîner dans des "dédalles de ma russitude" comme vous m'y avez si cordialement invité. Sachez que je n'ai jamais écrit un seul mot à un écrivain et que je n'ai aucune correspondance soutenue avec qui que ce soit. Vous avez l'"exclusivité" de ma voix. Si elle est excessive dans les panoramas et timorée dans le

détail, c'est probablement à l'étude des mathématiques, mon ex-gagne-pain, que je le dois. Ma compagne provençale m'a donné l'amour de cet outil racé et narquois qu'est le français. Dans mon lourd artisanat grinçant je ne peux que rêver de forger des écrins sous lesquels se retrouveraient la grâce, l'émotion et l'ironie, telles qu'elles se profilent à mon regard embué de mots non apprivoisés. Les mots sont plutôt des briques aux bords tranchants que des nébuleuses qui s'entre-pénètrent.

Le Russe est le pire des ciceroni pour parcourir des labyrinthes, voies ou chemins.

En matière des appels, l'étoile est le contraire des mirages.

Le nirwana de l'Hindou est dans l'inaction, celui du Russe - dans le détachement de l'action. Russie - ni vie ni forme, Amérique - forme sans vie, Asie - vie sans forme, Europe - et vie et forme.

Pouvez-vous citer un seul pays au monde qui aurait une telle proportion anormale de poètes, musiciens, hommes de lettres ou de théâtre, mathématiciens "purs" à côté du néant des ingénieurs, économistes, hommes politiques ?

Contrairement à la plupart des analystes, je n'attribue pas la Révolution russe à la perfidie des fanatiques obsédés par le pouvoir, mais plutôt à l'attirance toute poétique d'une société fraternelle et noble (la misère s'occupant du reste).

Votre mot sur le fascisme comme un paganisme qui triomphe et sur le communisme comme le christianisme qui échoue, m'a beaucoup frappé. L'un appelait à respecter la faiblesse, l'autre à cultiver la force. L'appel fasciste est grégaire, et l'homme du troupeau et le sur-homme ont la même source psychologique. Vous dites que la fidélité est une valeur de droite, comme le sacrifice est une valeur de gauche. Je crois que ces deux valeurs ont leur place chez les deux, la différence étant qu'à gauche on serait tenté de sacrifier en phases ascendantes de la vie et qu'à droite on

garderait la fidélité en phases descendantes : de la noblesse du cœur ou de la noblesse du caractère !

Pour le Russe, il existent les "hauts sujets", seuls dignes d'être abordés par un homme de qualité, et la bassesse de tout ce qui est déjà "incarné", matérialisé, figé dans des formes définitives. Tout attouchement avec ces derniers souille, profane, abaisse. Moi, à l'instar des Français, j'ai découvert, au contraire, que le monde vient vers nous, incolore, muet, difforme, et c'est à nous, par la force de notre âme et de notre tête, de colorer, de sonoriser, de donner des formes, facettes, volumes. Voici un exemple de ma nouvelle 'francité' !

Votre présence est si forte dans mes yeux qu'elle m'encourage, abusivement, à m'épancher sans retenue sur les choses qui me sont les plus précieuses - les illusions. Que la vie serait triste sans ce qui n'existe pas! Je vous remercie de m'avoir permis de vivre parmi des chimères cette lumineuse matinée. Et permettez-moi de répéter, naïvement, que parmi des centaines des Français les plus en 'vue' et que j'ai découverts en découvrant la France, vous êtes, et de loin, l'homme le plus admirable. Grâce à vous, je ne me résigne pas à classer définitivement la France parmi des nations se réduisant aux homogènes ramassis des contribuables, suiveurs du fait divers et gestionnaires.

24/10/1996

La correspondance de [Flaubert](#) et les carnets de [Valéry](#) qui auront été mes seuls professeurs de français.

Vous l'avez deviné, je ne suis pas novice en correspondance, mais c'est la première fois que j'écrive à un homme.

La pudeur, la pitié et l'aveu sont peut-être les trois sentiments typiquement russes que je n'arrive plus à 'placer' en Europe.

Je ne crois pas être capable de *déplier les phrases en pages et les paragraphes en chapitres* comme vous le suggérez. Les preuves, thèses,

tableaux sont des notions qui me sont profondément étrangères. Je ne crois pas à la lumière qui s'accumule, je ne me fie qu'aux étincelles.

Je ne sais pas par quel geste je pourrais conclure cette lettre qui devrait raisonnablement se réduire à la chose la plus simple qui existe - la joie d'un instant partagé avec une grande âme.

04/11/1996

Je dirais qu'écrire au courant de 'ses idées' est une voie certaine vers la bêtise, écrire au courant de son tempérament est plein de promesses et c'est ce que vous auriez fait (?).

Votre plus grand mérite est peut-être d'avoir défendu le droit des causes nobles de refuser le jugement des effets.

Pourquoi j'ai aimé votre livre ? Pour son ton hautain. Certes, il est plus facile de l'entretenir chez les barbudos désabusés qu'auprès des dactylos de l'Elysée.

C'est vous qui donnez du poids aux choses au lieu de les soupeser. Vous n'effacez pas les images des causes, qui vous avaient soulevé, même si elles ont débouché sur des effets calamiteux. Comme on continue à chérir un rêve d'enfance que réfute l'âge mûr.

J'aime votre langue qui sait rapprocher les mots qui ne se rencontrent jamais dans la vie. Vous faites comprendre que la valeur d'une vie se mesure davantage par la beauté et l'intensité de nos élans que par l'impossible accord entre la première et infaillible émotion et la dernière et fallacieuse déception. Vous m'avez expliqué ce que veut dire que de laisser les morts ensevelir ses morts.

La vie n'est pour rien dans les verdicts de la mort. La vie c'est l'enfance de nos fibres, la maturité de notre regard et le vieux marasme de nos actes. Les hommes sont généralement si pusillanimes qu'ils ne gardent qu'une seule de ses trois voix. Vous les avez toutes ! C'est cela peut-être, le vrai 'courage de ses idées', qui n'est pas une persévérance têtue mais une

force d'assumer une cohabitation impossible.

Garder de la vie à tous ses étages et savoir les peupler tantôt de choses, tantôt de fantômes, tantôt de sons. Ne pas éviter les bas-fonds de nos certitudes ni les balcons de nos ovations, ni les toits de nos défis, ni les murs de nos doutes.

Une autre langue est un éloignement forcé et un regard presque inévitablement poétique sur les choses de la vie.

24/11/1996

J'ai été surpris par les prix qui vous couronnent. C'est tellement à contre-courant du goût hégémonique.

Je ne sais pas si vous êtes à féliciter ou à plaindre. Il est certain que jamais je n'aurais écrit ma première lettre à un auteur aussi plébiscité. J'avais imaginé que la France officielle avait oublié jusqu'à votre existence...

Vous avez une espèce de gloire tournée vers l'intérieur, à laquelle toute gloire extérieure n'apporte que de l'ombre. Vos métaphores désignent mieux votre hauteur que les piédestaux.

Sans les hommes comme vous, on serait tenté de croire que les idées ne sont faites que soit pour être pensées, soit pour être déviées dans l'infidélité de l'acte. Chez les grands, comme vous, on sent que leur meilleur destin est d'être vécues.

Dans son œuvre, [Shakespeare](#) est totalement absent, en tant qu'homme ; [Nietzsche](#) s'y masque en surhomme ; vous en donnez un visage humaniste et artistique.

Vous devriez écrire un livre: *Métaphore : ses ressorts, ses écoles, ses toiles, ses couleurs, ses musées, ses ventes.*

Rester avec vous, c'est rester dans des lieux où se rencontrent les beaux mouvements d'âme de tous les âges depuis que le rêve existe.

J'étais très surpris de lire, dans une savante critique de votre livre, que

celui-ci se réduirait à une galerie de portraits. Tel fut peut-être votre objectif mais moi, j'avoue n'y voir et n'y admirer qu'un seul personnage, l'auteur avec ses fibres.

Il y a 150 ans, dix mille Français prêtaient l'oreille à la parole publique, aujourd'hui ils sont 60 millions. Ce n'est plus le même auditoire, ni la même scène, ni la même pièce. L'amuseur public devait évincer le poète, et la pétulance – l'éloquence.

Le talon d'Achille du goujat est son esthétique et non pas son éducation ni sa méthode. C'est la pâleur des métaphores de vos 'nouveaux philosophes' qui me désole, pas les lacunes de leur formation universitaire.

Si je devais réveiller une curiosité quelconque, ce serait ce côté 'bon sauvage', cher aux lecteurs de Voltaire, Rousseau ou [Chateaubriand](#) : comment l'homme de la forêt (filière sylvestre ?) subit les épreuves auxquelles ne prépare qu'un long cursus de commerce social.

Quant aux écrits de Malraux, je n'y sens que l'échafaudage d'un mythe extérieur, les yeux fixés sur la mort ; dans les vôtres, je sens un bel "édifice" intérieur dans lequel se reflètent toutes les couleurs de la vie.

J'abuse d'une ivresse supposée au départ, au lieu de chercher à la provoquer à l'arrivée.

04/12/1996

Le texte en question n'a atteint, en moi, aucun des degrés d'assimilation qui justifient le baptême du beau nom de 'livre'. Je vous donne rendez-vous dans un an. Je viendrai avec un 'livre d'heures' dont je serai fier et dont vous serez le premier lecteur comme vous l'avez été avec mon 'livre de raison'.

04/09/1997

Les Russes ne savent pas écrire puisqu'on n'écrit que d'une main immobile.

Quand on a vécu une seule fois la métamorphose du verbe, on se débarrasse de fausses paternités et l'on s'écoute plus qu'on ne s'explique. Se sentir outil élu, pour façonner un message dont l'Auteur-Maître nous charge. Pressentir, vaguement, que toute création n'est que traduction.

L'immense [Valéry](#) me met en extase, mais le discours de Mallarmé me laisse froid.

Je préfère, résolument, la naïve tendresse de Musset à la gravissime pose de [Baudelaire](#).

Ces notes, c'est plutôt un tribut volontaire et enthousiaste que je paie à ma compagne, la solitude, dont vous, seul, savez rappeler les charmes et les exigences.

Les soucis de mes contemporains - qu'ils soient élites ou plèbes - me sont étrangers. Je me sens à mi-chemin entre un bon sauvage et un méchant anachorète.

28/10/1997

Votre plaidoyer pour les droits exclusifs du *ad rem* ne serait-il pas un subterfuge, une invitation polie et narquoise aux vaches espagnoles de ne pas projeter de châteaux en Espagne ? On confond si souvent la *hauteur* de vues (une espèce de sain(t) fanatisme) avec l'ondoyante *longueur* d'onde ou la tolérante *largesse* d'esprit. On peut creuser et s'étendre, on ne gravit pas la hauteur.

Le plus beau don du ciel qu'on puisse attendre est celui de la *fantas-harmonie*, le don de l'imprévu et de l'équilibre. Et qu'il s'exerce sur les

choses ou sur leurs ombres n'est peut-être que secondaire ? En vidant les choses de leur contenu catalogué, on perd en netteté du provisoire et gagne en vertige de l'éternel.

Je regrette ne pas avoir eu l'occasion de vous parler de votre brillant article sur Malraux, en mode *ad hominem*, publié le lendemain de celui de votre antagoniste, rédigé en morne *ad rem*.

Plus je découvre l'étendue du désert conceptuel (aménagé en labyrinthe mécanique et dressé par la mode clanique) dans lequel se traîne l'idée moderne, plus je penche vers les oasis du mot, le seul lieu où devrait séjourner l'idée.

28/12/1997

La distance vertigineuse nous séparant, mesurée en expériences et défis subis ou voulus, en intensité et en maîtrise des drames de culture ou de politique - cette distance crée une atmosphère délétère où toute parole se mue fatalement en monologue.

Je vois dans votre présence un encouragement à ne pas mettre les pieds par terre. Entourer les rêves d'une ferme irrésolution.

Il y a, en vous, du Prométhée, de l'Orphée et du Narcisse, mais on ne devine aucune Pandore ni Eurydice ni la nymphe Écho. Ni dévastation, ni culte de l'avant-dernier pas, ni goût des reflets et des traductions.

L'évocation du nom de [Cioran](#), dans vos remarques sur mes messages, m'a procuré un vif plaisir. C'est, en effet, avec le ton de ses exercices de démolition joyeuse, accomplis par un bâtisseur virtuose du vide, que je me sens très proche. Je suis avec lui, quand il désigne nos hontes comme première motivation d'écrivain. Je comprends sa méfiance jalouse de métèque devant la versatilité des mots, dont on ne parvient pas à épouser les formes ni à suivre les appels, la méfiance qui s'extrapole aux idées et débouche sur le refus de tout système.

L'obsession par un style senti comme perspective et non comme structure. Le sérieux indubitable des passions qu'on vit et la répugnance à tout sérieux en expression. Une tentative de parricide, envers Valéry, et une lancinante et mystique repentance, jamais clairement formulée. Je devine son intuition consistant à exprimer en français les mouvements d'âme à l'allemande si répandus en Mitteleuropa. Je partage son jugement sur l'actuelle *crétinisation par la philosophie* de la France et son mépris des *nouveautés* et des *chaires*. Il pêche par excès de scepticisme. Je vois en Pyrrhon une idole parmi d'autres, au piédestal aussi compromis que Mammon. Il lui manque un souffle d'une grande culture, dont il se sentirait porteur, même en la dénonçant. D'où ses peu convaincantes déclarations d'amour tantôt pour le goût français, tantôt pour le romantisme allemand, tantôt pour l'intelligence russe, tantôt pour la poésie anglo-saxonne.

22/02/1998

La marquise, à 5 heures... est un écueil que je ne franchirai jamais...

Le mystère continue à contenir la source, source du premier pas, source de l'harmonie, source de la joie. Au même titre que le problème reflète la maîtrise du langage et la solution - celle de l'outillage.

Il se trouve que malheureusement dans le camp des champions du mystère il y a profusion de ceux que Claudel appelait *imbéciles cherchant à se faire passer pour des fous*.

J'avance une métaphore naïve mais motivante d'une circularité des *modes* (au masculin !) à vivre, à sentir, à vibrer : mystère, problème, solution, nouveau mystère... S'attarder dans un seul signifie être fanatique et/ou borné. Croire en existence d'un point final, dans cette chaîne, est de la myopie ou du manque d'élan.

16/03/1998

Je vais écrire, comme je l'aime, à chaud, votre *Amour de l'art* à peine refermé.

Que j'aime votre belle langue à hauts-reliefs, que votre intelligence module si magistralement. Vous êtes le seul, aujourd'hui à avoir du style, c'est-à-dire de l'unité du ton et de la maîtrise de la voix. Vous êtes un aristocrate du ton, vous n'auriez pas besoin des murs et des noms de ce siècle pour faire entendre votre voix !

Quelle jalousie pour des mutants linguistiques comme moi, qui cherchons à faire entendre une voix ouverte à mille nuances et ne produisons que de ternes rythmes ne dépassant pas les murs du sens accessible aux machines !

Je vois l'homme comme une suite d'évidentes défaites aux sources obscures ; il mérite la franchise de l'ombre, où il supporte mieux la honte et l'angoisse. (Pourtant, votre livre peut être interprété comme une justification des vadrouilles à l'aveugle constituant de beaux itinéraires imaginaires.)

La clarté se loge bien dans la cervelle, et il ne s'agit nullement de l'obscurcir, mais nos meilleurs rayonnements se situent ailleurs. Mais contrairement à la lumière de l'intelligence, celle de la sensibilité n'est pas réductible aux mots ni même aux notes. Ici, tout appel à la clarté ou à la sincérité n'a presque aucun sens et fausse le débat. Le vrai est dans la richesse de nos palettes et dans l'harmonie des contours que nous tirons sur une toile-modèle de la vie. Vous-même, c'est à coups de métaphores que vous vous affirmez et non pas à coups de déductions. Vous, poète du souffle, dédier vos belles périodes aux noms et événements dans lesquels ne résonnent que les cadences du siècle?! Pourquoi ne pas abandonner dans le plus grand anonymat les lieux où vos pieds se réglèrent ou achoppèrent, pourquoi, plutôt, ne pas graver les noms inventés de quelque femme ou quelque étoile? Qu'avez-vous donc à faire sur cette galère des Condorcet, J.Ferry ou Chevènement, avec votre souffle, vos voiles?

Vous me faites penser à [Flaubert](#) avec sa prétendue primauté des idées sur les mots ; son *Dictionnaire des idées reçues* prouve son extrême indigence de ce côté-ci, tandis que ses mots font des prodiges.

Vous tenez le local pour meilleur antidote que l'intemporel. Mais le local rend opaque le global et fait tourner en rond ce qui avait des chances de monter en spirale. Je vous accorde, l'intemporel nous mène plus souvent dans le pointillé sans forme ni volume, mais quel poison peut encore vous guetter, vous qui ne vous arrêtez pas à la lie des idées ni au concentré des scandales?!

La clarté n'est irremplaçable que lorsque l'objet d'une question à formuler est déjà parfaitement cerné ou lorsque la question est déjà reconnue

syntactiquement correcte et il s'agit de déclencher un bon *solver* pour substituer les variables. Sont-ce les tâches les plus nobles de l'homme? J'en doute. La cervelle et l'âme participent à ces tâches et cette dernière a sa place non seulement dans des jets d'un poème mais aussi dans des sujets d'un théorème.

Vous opposez l'observation aux formules. La première vous paraît être noble et les secondes faciles et fortuites. Dans celle-là excellent déjà de bons ordinateurs, et je n'ai pas vu encore de normaliens (vous à part !) produire de belles formules artistiques. Vous méprisez l'analogie au profit de la déduction, mais le raisonnement par analogie est infiniment plus subtil que le déductif où, une fois de plus, les machines rivalisent bravement avec l'homme.

Vous dénoncez des fantômes : spontanéité des hommes sans règles. J'avoue mieux me sentir en leur compagnie, dans mes combles et souterrains, plutôt qu'au milieu des comportements découlant tout droit de l'exécution des algorithmes sociaux.

Mais qui, de nos jours, n'abonde pas dans le sens de la clarté, de la rigueur, du progrès du savoir? Oui, avant de se permettre de chavirer avec élégance, il faut avoir appris le maniement de la boussole et fréquenté les havres de paix...

Vous n'êtes ni plus clair ni plus prolifique en démonstrations que les autres. Ce qui ne diminue en rien votre stature. L'une des plus grandes conclusions de ma vie a été le constat que le meilleur de nous-mêmes ne se prouve par rien mais se transmet grâce à une certaine proximité, celle des regards et de leurs hauteurs.

Si on suit [Heidegger](#) ou [Sartre](#) sur la voie qui part du vide de l'essence, on aboutit à un misérable bilan de l'existence. Je mise - comme un misérable joueur - sur un grandiose enjeu renfermé dans l'essence pour consacrer aux enchères une infime part de mon existence, celle qui échappe au hasard et à ma pusillanimité. L'exercice de l'Art relève de cet humble

service de la Foi.

Les incursions que Spinoza ou La Fontaine entreprirent dans des perfectionnements mathématiques les ont plutôt desservis. Dans l'art, la preuve ne peut déboucher que sur un vote (claques, standing ovation, acclamation), autant dire sur du sable, de l'air, du son, et jamais sur un silence éternel et aristocratique d'un théorème.

Un désespoir calculé m'est encore plus étranger qu'un espoir gratuit.

L'appel du grand large aboutit le plus souvent au culte de la largeur et à l'oubli des profondeurs du souterrain et des hauteurs du rêve. Car les rêves ne s'étalent pas sur la ligne d'horizon mais s'élèvent de n'importe quel brin d'herbe que les pieds négligent de fouler pour céder le pas aux ailes.

Dans l'Histoire des idées il n'y a pas plus de logique que dans l'Histoire des faits.

Le Christ a gagné parce que Sa douceur convenait aux esclaves de Rome. Je vous promets, cette missive sera bien la dernière. Je vais cultiver mon jardin.

J'ai été assez bête pour confondre, aux moments de faiblesse, la gentillesse avec une *parenté élective* et je m'en retire, plus de bleus à l'âme que de roses aux joues.

Vos mentions de l'*utile* et du volume du *travail* accompli, me raffermissent, moi descendant fidèle de Sisyphe, dans l'obstination devant le boulet de l'inutile et de l'inspiré. Oui, en adepte des ruines, je suis assez sensible aux lambris et indifférent aux solives. La fleur coupée ou l'herbe folle me remplacent avantageusement les serres. Je mesure l'immensité qui sépare la liberté de votre langue palpitante (et la *palpite*, c'est l'essentiel, - Céline ?) du laborieux boitement, tout mécanique et prétentieux, de mes paroles.

Vous aurez été, pour moi, le dernier soubresaut de l'enfance, cette saison où les maîtres nous exaltent encore, avant de devenir frères de haute

volée ou incubateurs de basse-cour. J'ai fini, comme ces calculateurs d'adultes, par attendre un appel de frère. O cette vaine quête de résonance qui parle d'écho mais n'apprécie qu'hosanna !

13/05/1998

Je viens de me délecter de votre plus beau livre, *Comète ma comète*. Déjà, le titre fait écho au fier *O Captain, my Captain* de W. Whitman ou au nostalgique *Plaine, ma plaine* de mes ancêtres.

L'oreille d'enfant, l'œil de juste, l'esprit d'aristocrate – quel magnifique accord que vous soutenez jusqu'au bout, dans une langue compulsive et pudique.

Et cette acceptation sans pareil d'une solitude marquée au rouge en tête, au cœur, au front !

Ce sentiment d'une bête traquée, mise en cage, exposée aux regards des badauds, qui, en baillant, commentent les plaies les plus béantes sur votre épiderme en lambeaux.

On ne vous voit qu'irrémédiablement seul, sans aucun fil reliant votre imaginaire égal et hautain avec une réalité tout d'aspérités (et/ou de platitudes !), de traquenards (et/ou d'ennui !), de reptations.

C'est en pensant à vos insomnies autant qu'à vos métaphores, que je tente de vous adresser quelque chose de fraternel et de 'surhumain'.

Vous vous êtes trompé de siècle, votre panache est si incongru parmi la piétaille aux mains sans gant, aux yeux sans feu, aux cœurs sans rage. Vous êtes le seul à dompter, avec la même élégance, Bucéphale, Rocinante et Pégase.

Votre plume est superbe, parce qu'elle est tirée si visiblement de votre panache, qu'elle est le panache même, vibrant, se mortifiant.

Après la logique des idées et la logique des faits, voilà que s'affirme la logique des passions, la seule qui anime les esprits altiers, la seule qui

cajole ou s'entende avec les idées défaites ou impraticables et tient en respect les faits implacables et têtus.

Garder l'idéal, c'est de ne pas profaner l'effet quand s'écroule le culte de sa cause. Ne pas lapider la beauté quand on en a découvert la honteuse source. Le contraire est soit le fanatisme, la foi en causes infaillibles, soit le pragmatisme, ne respecter que les causes gagnantes. La vraie grandeur est dans 'on nomme' et non pas dans 'au nom de'. Dans le souffle, non dans la suite. Dans un arc tendu, non dans une cible atteinte.

On vous pleïadisera un jour, on vous panthéoniserà après, mais n'y assisteront que les hommes sachant bien peser des certitudes, des doutes ou même des mots et ignorant tout de ce lancinant appel de la noblesse qui remplit les pages de votre vie et de vos livres. Il y aura de plus en plus d'hommes d'honneur – c'est-à-dire à bonne (endormie) conscience – et de moins en moins d'hommes de passion – c'est-à-dire à conscience en éveil. Les humanistes quittent la scène, honteux, salle vide, faillite affichée aux guichets déserts. Leur disparition ne provoquera pas plus de regrets que, jadis, celle des chevaliers et nous ne verrons pas le retour de la Comète. Ne vous considérez pas obligé de répondre à ce qui n'est, en définitive, qu'un *regard* admiratif, fugitif et qui se veut discret.

09/06/1998

Je suis profondément touché par ces beaux noms d'*ami et complice* dont vous me gratifiez si généreusement. Les amitiés se bâtissent sur la cécité d'une confiance, les complicités - sur la surdité à certaines sirènes. C'est ce que j'appelle belles contraintes.

Et si les signaux dont on charge le fil tendu entre deux âmes n'avaient pas d'importance et si le seul effet qui compte était la vibration, aux deux extrémités ? Je serais si heureux si mes paroles de *funambule* avaient la force d'écourter vos moments de découragement ou de redresser votre

panache !

Je suis à court de matières d'admiration. Si vous saviez la joie de vous découvrir au moment où la machine fielleuse tournait à plein régime et broyait du noir dans un monde pourtant bien bariolé!

La théâtralité insufflant de la vie. Le mot inventant les maux et y remédiant. Excusez du peu, mais la pose que j'adopte presque malgré moi est celle de bon Dieu qui grommelle que les cieux ne sont pas vides et méritent un regard sinon une prière, que les saisons sont brèves et les châteaux sont vastes. J'avoue me mettre volontiers à l'ombre de vos nues quand elles passent au-dessus de ma tête.

Je m'obstine, également, à croire que la distance qui nous séparera de la réalité sera toujours de la même grandeur et donc faire de l'accumulation du savoir le but de nos dialogues est une erreur impardonnable.

Là où vous, tolérant et magnanime, voyez le refus ou l'incapacité de tenir un langage clair, moi, fanatique de *hauteur*, je vois avant tout le manque de couleurs et d'élan.

Vous auriez pardonné au plumitif sa grisaille, s'il s'était tenu plus près d'une lumière, tandis que pour moi il aurait été du même acabit, mépris de moins.

Chez un bon écrivain l'ombre vient aussi naturellement que la lumière. Chez un médiocre, les efforts disgracieux vers la lumière vous la rendent sans chaleur ni plaisir.

19/08/1998

Je réponds à votre belle et désarmante lettre.

Ce n'est pas parce que vous possédez la plus belle plume de France que votre amitié me bouleverse (à l'instar des politiciens, sportifs et autres vedettes), mais parce que l'homme que je réussis à percer à travers ses écrits me paraît être le plus à même à porter, sans supports de courtoisie

ni de rites, mon entière admiration.

Plus l'attrait est vif, plus le retrait s'impose. Je suis très bien à cette distance entre nous, qui laisse passer la flamme sans me brûler (ni rabattre) les ailes. Ce qu'il y a de meilleur en nous gagne à rester obscur.

La polémique amicale que vous avez entamée me plaît (je suis parfois si furieux contre moi-même à cause de cet inévitable ton de persiflage irresponsable auquel nous force la solitude).

Vous avez lu dans mes formules des appels au *désordre fondateur*. L'ordre est un matériau central, le désordre – la merveille des frontières.

Puisque je cherche la forme, l'importance du désordre augmente d'autant. Mais sans l'ordre de fond - pas de formes valables, quelle que soit l'ondulance du désordre.

L'âme n'a pas plus de place à l'est qu'à l'ouest, mais à l'est elle préfère le murmure au métronome.

Je me sens sorti tout droit du Laocoon et non pas du Bouddha couché.

Pourquoi je ne tiens pas en haute estime la 'cervelle' ? Parce que, poussant la rigueur jusqu'au bout, j'arrive, le plus souvent, à une conclusion irréfutable, qu'il faille prôner des saloperies pour soulager les hommes.

Mes charges contre la preuve ? – ce serait aussi sensé que charges contre la géographie ! La logique a ses droits comme la géographie a les siens dans le dessin de cartes, sans pour autant nous donner le vertige de beaux paysages.

Ne peut-on mener deux utopies de front ? - l'ironie me paraît être le seul élément fédérateur possible. Laisser, après chaque preuve, une porte entrouverte pour une astucieuse 'falsification' comme disent les logiciens.

(J'aime ce mot de 'défaite', qui, chez moi, correspond à la sensation d'avoir abouti en quelque chose et de percevoir, en même temps, son magistral reniement 'falsificateur'.)

Vos lettres feraient un magnifique et explicatif préambule à votre dictionnaire de sagesse - son origine percerait mieux à travers votre personne qui m'avait accompagné tout le long de mes efforts de bagnard obtus.

26/08/1998

Chez vous, il y a tant de facettes incompatibles, qui, chez tout autre, se seraient rapidement exclues par élimination *naturelle*.

Je sens que vos émanations littéraires font parler, respectivement, tantôt le langage, tantôt l'âme, tantôt la raison. Vous voulez être équilibré à l'intérieur de chacun, pour éprouver, successivement et non pas en parallèle, vos dons ; vous ne voulez pas de leur mélange. Chez vous, quand la raison s'accapare de la parole elle bâillonne la passion, tout en proclamant d'en posséder le registre.

Je ne peux préférer la thérapie démocratique à l'utopie aristocratique qu'avec de grands souffrants, déchirés par le doute, telle la Russie. Mais en Europe, où une insolente santé désulcère tout début de tumeur dans la conscience, où un consensus ravageur aplatit toute poussée de révolte, où le droit écrit est plus écouté que le devoir silencieux, - en Europe, être démocrate, c'est être avec l'épicier, le capitaine d'industrie et le gendarme.

L'égalité de chances au pays où il reste encore des agneaux incapables de se muer en loups ?

J'ai le dégoût d'une société où le mathématicien, le violoniste ou l'historien

se sentent plus proches du pharmacien ou de l'avocat que du paysan ou de l'artisan, car leurs récompenses ne sont pas le bonheur d'exercer un noble métier, la chance de pouvoir sonder la nature profonde ni même la gloriole, mais bien leurs pécunes. Le diplôme fut le premier ennemi de la culture ; aujourd'hui, ça s'est empiré, il est devenu l'ennemi de l'homme.

Qu'il n'y ait qu'un député-femme sur dix ? - mais votre culte du mérite le justifie exactement comme la prime au muscle à l'embauche de dockers. La femme ne ferait que gagner, en restant FIDÈLE aux cordes plus délicates, dans sa musique intérieure, plutôt qu'en se mesurant, banalement, aux cadences mécaniques imposées par des hommes. Se dire égale de l'homme - est une bêtise de femme, infamante pour les deux sexes.

Dans les affaires publiques, plus de cœur signifie plus d'arbitraire et moins d'efficacité, - une raison suffisante, aux yeux de l'homo oeconomicus, pour en exclure la femme. Et le règne de l'homo poieticus n'est pas pour demain. Pourtant, le mot *poète* vient du verbe *faire*. Quand *rêver* fera partie du *faire*, on pourra espérer le retour de la femme sur la scène publique.

Regretter la distribution de prix au lycée ? J'aimerais qu'il y ait des prix du geste le plus généreux, du silence le plus éloquent, du sacrifice le plus étrange ou de la fidélité la plus pure, de la modestie ou de l'ambition les plus désintéressées. Pourquoi n'encenser que la cervelle qui ne peut mener qu'à la domination de l'argent (jadis elle s'opposait au glaive et menait aux cavernes ou tonneaux, aujourd'hui elle ne s'oppose qu'à la bêtise et à la paresse) ?

Je hais l'école européenne, où toute référence à l'amour est bannie. On se prépare à manier le langage musical ou algébrique avec la même indifférence que le langage commercial ou technique. À l'admiration de

l'harmonie ou de l'étrange se substitue un rationalisme outrancier et niveleur.

Un mot terrible vous a échappé : *la nature n'est pas notre code*. On interroge l'homme ou un système de signes. J'appelle *nature* ce qui ressort de la première interrogation et *vérité* ce à quoi on adhère dans la seconde. Et je mets *nature* au-dessus de *vérité*.

Si ce que j'aime le plus en vous triomphait dans les esprits des hommes, ce seraient calamités et désastres ! Au-delà du chiffre deux, toute élite subtile se délite en foule hostile.

14/09/1998

Imaginez la chatte ayant couvé ses petits à coups de pattes ou de langue, le jour, où, soudain, elle ne voit plus dans son petit qu'un adulte inconnu, elle lui donne un coup de griffe, siffle méchamment et lui montre ses crocs, - il est devenu un rival comme d'autres chats, rusés et anonymes. C'est insupportable, j'ai un cœur lourd comme une sentence de mort. Voilà trois jours que ces pitoyables larmes me secouent, larmes sur lesquels j'étais plutôt regardant lorsque ma fille était là.

Vous qui avez aussi une fille qui pourrait peut-être introduire plus doucement ma fille dans ce vaste pays étranger qu'est Paris.

Elle est d'une extrême douceur et, surtout, elle n'a encore vécu aucun drame, aucune trahison, aucune solitude. Apprendre qu'un tel trésor soit abîmé faute de carapaces ou de main prévenante, parmi une faune sans pitié, - cette perspective me fait frémir.

A. va à Henri IV, en Hypo-Chartes. Il aurait existé une autre voix au timbre aussi vif, irréductible à une machine sociale quelconque, et j'aurais tenu facilement la promesse de ne plus vous accabler de mes missives

intempestives et, peut-être, sans objet car elles ne visent qu'un sujet, un homme sans «propriétés», en qui le noyau musical n'a pas besoin de qualités acoustiques ou réfléchissantes de son cadre. Et, pour la troisième ou quatrième fois, je me renie ; la houle que provoquent vos paroles est bien plus haute et impétueuse que les barrières qu'érige la discrétion ou le bon sens. Votre écriture a acquis, à mes yeux, une dimension étonnante et unique : aucun autre homme de plume – en France ou ailleurs – ne se traduit en homme de goût ou en homme de passion aussi spontanément et avec autant de vie et de chair que vous. Je n'y puis rien ; je ne raisonne pas ni je ne mesure ni soupèse ; vous vous imposez à moi comme un climat à ceux qui réduisent leurs saisons aux habits quand ce n'est aux climatiseurs...

08/04/1999

Le plus souvent, je suis en désaccord avec vos idées, mais c'est votre souffle qui me rend votre présence beaucoup plus chère que celle de mes fades pseudo-complices.

Le désaccord principal touche à la *pétulance* opposée à la *connaissance*. Les seules fonctions utiles de la connaissance - en dehors du champ pragmatique - sont : fournir un vocabulaire complémentaire (en plus des techniques d'allégorie, de métonymie, de rythmes), offrir quelques garde-fous aux débordements lyriques, donner des critères plus généraux pour le choix de cibles. Mais l'essentiel est dans cette musique intérieure dont vous êtes le seul aujourd'hui à parler et, surtout, le seul à la posséder en abondance. Qu'on l'interprète en pizzicato, comme moi, ou en furioso, comme le font les malveillants. Plus j'écoute aujourd'hui les porteurs criards de la connaissance, plus je cherche à me réfugier auprès des fantomatiques voix pétulantes, dont la plus belle est la vôtre ! Mrs Derrida et Comte-Sponville détiennent certainement un bagage de savoir, mais qui n'embellira pas mes voyages ni ne m'apprendra d'itinéraires prometteurs et inexplorés.

Dans votre série : *confronter, examiner, ressasser, revenir* manquent, étrangement, des verbes aristocratiques : *fermer les yeux, sacrifier, rester fidèle*. Et combien de *plongées* ne nous ramènent que la stérilité des profondeurs, tandis que certains *surfs* nous rapportent le goût de belles écumes ou les cadences de belles vagues ! L'ennui, peut-être, c'est que d'inoffensifs surfers veuillent nous faire croire qu'ils raclent les abysses.

Même la *communication* est au-dessus de la connaissance. En matière savante, la voix du sot est indiscernable de celle du génie. C'est dans la manière d'aborder le banal et le trivial - et cela s'appelle, je crois,

communication, art d'improviser des angles de vue inattendus que notre regard suit - que s'affirme l'homme de goût et non pas cet homme jetable et interchangeable qui péroré ex profundis et que la machine bientôt surclassera.

Je suis pour les élites et contre cette populace qui, à taux égaux, remplit les Conseils d'Administration et les piquets de grève. La populace, c'est ce qu'il y a de plus fort aujourd'hui ; moi, je suis du côté du faible, de celui qui étouffe dans ses souterrains ou s'esseule dans ses rêves. L'homme d'élite est tourné vers le passé, où se perdent ses sources. L'élitisme, c'est la recherche de frères au panache et aux rythmes ; la populace, c'est la complicité des intérêts et l'imbrication des coudes. Aux pavés et projets de résolution, je préfère la morgue, morgue du faible. L'élite vit de ses soifs et ses doutes ; la populace repue a ses dîners en ville, la populace sereine a sa bonne conscience. L'élite vit de ses états d'âme ; la populace s'appuie sur ses états de service.

Je m'interdis, la plupart du temps, de me mêler de l'actualité, où l'on est toujours aveuglé par la rampe, myope de jugeote ou louche de regard. J'avoue que, dans la vision du monde, la plupart des critères qu'avance le public européen m'inspirent de la nausée, car ils s'inspirent de la logique des boutiquiers, des places boursières ou des machines. Tout comportement qui sorte du modèle de libre échange est ressenti comme violation des droits de l'homme, le dernier alibi pseudo-humain d'un monstre inhumain. Étant Slave et apolitique, je ne peux pas me permettre de me réjouir naïvement de votre contribution à l'objectivité d'un débat, où sévit un parti pris anti-serbe. Aucun fait, aussi atroce et accablant qu'il puisse être pour la Serbie, ne peut ébranler l'admiration que je porte à la qualité de votre regard. Vos sympathisants salueront vos courage et honnêteté, mais moi, je ne sais pas définir ce que c'est que l'honnêteté d'un maître à plume créatrice ou le courage d'un maître à doute destructeur. Vous n'avez jamais été avocat de Castro ni de Mitterand, et

ce serait faire preuve d'une idiotie extrême que de vous prêter l'advocature d'un Milošević quelconque. Et ce qui me rapproche de vous, c'est ce rare sentiment que vous soyez plutôt près du banc des accusés. La lamentable meute, drapée en manteaux usurpés d'une justice consensuelle, trouvera dans l'humilité de votre pose un prétexte rêvé pour sa mauvaise joie.

18/05/1999

Votre musique intérieure, riche de sa liberté et de ses nuances, se moque de l'acoustique des jours où vous êtes obligé de l'interpréter. Votre vraie œuvre, c'est ce ton inimitable de votre voix. La meilleure voix est le prolongement de notre regard, la voix derrière laquelle se devine un visage.

La fascination qu'exerce sur moi votre verbe est due au fait, qu'en surgît davantage votre visage que votre système de pensée.

Ils ne verront pas que le *décalage* - inévitable et dont on ne peut qu'être fier - naît entre la fidélité à nous-mêmes et le hasard aveugle des événements sans suite ni sens.

L'intellectuel est celui qui est capable de donner à un rêve le statut - verbal, pictural ou musical - d'un axiome, d'un pas premier, d'une condition divinement humaine.

L'intellectuel français a perdu le goût d'une fermeté dans la solitude des avis minoritaires.

Un peuple qui a su résister aux sept empires : le romain, le byzantin, l'ottoman, l'austro-hongrois, l'allemand, le soviétique et maintenant l'américain, - ce peuple m'inspire un grand respect. L'idée en soi de *faire partager l'expérience d'un biculturel* ne m'enthousiasme nullement, puisque je ne vois pas d'oreille bien dressée et puisque cette *expérience* m'apporte beaucoup plus d'harmonie que de déchirements contrairement

à ce que le public attend (je vitupérais avec beaucoup plus de venin contre l'horreur russe que contre l'ennui français ; je serais né à Châtellerault, mes griefs actuels auraient été du même ordre). En revanche, toute prise de bec associée à votre nom m'inspirerait de l'élan et de la joie. Je me livrerai donc à cet exercice et vous promets un texte de 5-15 pages, au plus tard le 5 juillet. Ce que j'exclus : m'exhiber en personne, événements et dates à l'appui, m'appesantir sur la ville de Marseille (je continue à vivre à Moscou et à Paris, à Marseille – je loge et pratique le far-niente), adopter le ton ou le jargon 'sociologiques', faire couler une bile manichéenne, me figer en pose d'un *igumène* orthodoxe et oublier ma pose d'énergumène mécréant. Ce sera certainement 'en surplomb', gonflé par 'l'âme et les rêves', même au sujet de la 'défaite serbe' ou de 'l'inconsistance russe'.

23/06/1999

Je vous adresse les vœux les plus chaleureux de foi en soi et de mépris pour les *autres*.

07/07/1999

La marquise qui sort à cinq heures assomme mes âmes sœurs ; ce qui m'assomme, en plus, moi, ce sont deux lignes sans ricanement ou trois phrases qui ne soient reliées que par un *modus ponens* quelconque à destination des oreilles à vocation syntaxique. J'ai donc arrêté mon exercice déviant de plus en plus de la ligne que vous m'aviez tracée.

En guise d'adieu (journalistique !), j'y joins néanmoins ce malheureux texte hérissé de digressions. Vous en ferez ce que bon vous semblera. La seule chose que je demanderais, c'est de taire mon nom.

09/02/2002

Croire, voir et faire ne se doivent rien et ne se rencontrent pour ainsi dire jamais ; à preuve, celui qui j'avais pris pour point de mire, Valéry, avait pour devise *faire sans croire* – Nietzsche : *faire sans voir*, Cioran : *voir sans croire*, moi : *voir sans faire*.

Les aspérités de mon français de métèque peuvent défigurer mon intention résolument tonique en une lecture banalement syllabique.

Ce livre est soit l'un des plus beaux jamais écrits, soit un immense gâchis d'une énergie condamnée à la difformité.

Je vous admirais surtout à cause du panache de vos poses métaphoriques, plutôt que des clashes de vos positions politiques ou des attaches de vos postures scientifiques.

La rigueur du fait, qui vous tient tant à cœur, reflète nos facettes robotisables ; je lui préfère la vigueur du mot, plus viscérale et emblématique du meilleur en nous. Le fait de l'artiste, ce sont ses métaphores !

A part vous, et après le départ de Cioran, je ne vois aucun tempérament, en France, à hauteur de mon exigence de dialogue.

Aucun regard critique n'a donc effleuré cet opuscule pour en modérer l'incommensurable orgueil ou d'en corriger les paramètres orbitaux (projectile perdu ? comète errante ? message dans une bouteille cosmique ?). Le lancer sur la Toile, c'est comme le laisser parmi les étoiles.

Au Haut Moyen-Age, le titre de 'pape' ne s'appliquaient pas à tous les évêques mais fut réservé aux évêques des cinq cités 'patriarcales' : Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Constantinople, Rome. Depuis le V-ème

siècle, l'évêque de Constantinople (Patriarche) revendiquait le titre de *primus inter pares*, sans toutefois y parvenir.

Jusqu'au IX-ème siècle, de nombreux 'Papes de Rome' furent des Grecs (orthodoxes !). Et curieusement, l'initiative du rapprochement avec des Germains vint de l'un d'entre eux, St Zacharie, au VIII-ème siècle. Le terme d'Orthodoxie, jusqu'au IX-ème siècle, désignait la doctrine officielle du 'Pape de Rome' !

Le titre de 'pape' fut celui de prestige (lié davantage au statut de la capitale de l'Empire qu'à la mémoire de St Pierre) et non d'autorité. Comme aujourd'hui, chez les Musulmans, être prêtre au Caire doit être plus prestigieux qu'à Bagdad. Prenez Grégoire de Tours - aucune révérence vers l'évêque de Rome.

La continuité ou la rupture, dans l'histoire, se déterminent moins en fonction de la géographie ou même de la politique qu'en fonction du partage de valeurs (le goût gréco-latin se perpétue mieux à Paris qu'à Athènes ou Rome). La branche chrétienne de l'Orthodoxie prétend remonter aux sources mêmes de la foi, sans aucun reniement.

1. Les Papes tenaient à avoir (ou l'on le leur imposait) un protecteur séculaire, de Constantin à Napoléon. L'empereur byzantin, seul héritier direct des empereurs romains, joua ce rôle pendant quatre siècles et demi, l'Occident étant totalement submergé par des barbares germaniques, majoritairement ariens.
2. Byzance se discrédita au VIII-ème siècle à cause du courant iconoclaste ou, d'une manière plus générale, à cause de son orientalisation croissante et de sa préoccupation exclusive par des affaires orientales (les Balkans, la Perse, les Arabes).
3. La seule puissance protectrice 'disponible' fut le royaume franc (Pépin), barbare mais proche, culturellement et géographiquement.
4. L'origine des différences dogmatiques entre l'Orient et l'Occident se

trouve aux Royaumes wisigoths d'Espagne dont les innovations séduirent Charlemagne (à l'époque de la Chanson de Roland !) et qui sera le véritable fondateur du Catholicisme.

5. L'Orthodoxie n'avait pas à 'se séparer' de Rome ni à 'refuser' la doctrine de Rome. Elle continuait à accepter la totalité des Actes de tous les Conciles, tenus jusqu'au VIII-ème siècle. Elle garde la continuité ecclésiale et dogmatique des premiers siècles du christianisme. Mais un siècle et demi de la barbarie iconoclaste l'ont éloignée de sa sœur occidentale. Le divorce fut à 50% culturel, à 40% politique et à 10% dogmatique. Les soldats 'romains' de Bélisaire, vainqueurs des Germains en Italie, reçus en libérateurs à Rome, furent rapidement ressentis comme étrangers.

6. L'Orthodoxie est née au premier siècle, à Jérusalem avec Jésus, à Rome avec St Pierre, à Athènes avec St Paul, elle est d'origine gréco-romaine. A l'origine du Catholicisme et du Protestantisme se trouvent essentiellement des Germains. Le Catholicisme est né au VIII-ème siècle, en *se séparant* de la tradition (la machination de la donation de Constantin, la crédulité de Charlemagne, l'ignorance des traducteurs latins - le *filioque* est dû à un lapsus de traducteur : un verbe transitif grec traduit par un verbe non-transitif latin (*procéder*)... - reconnu par le Pape, il y a quatre ans), le Protestantisme - au XVI-ème. D'après ce rythme, on peut s'attendre à un nouveau schisme teutonique - au XXIV-ème siècle.

7. C'est le point de vue orthodoxe. Moi, théiste sans illusions, plaçant le Créateur hors de l'Histoire et non impliqué dans les querelles de sectes, je pense qu'aujourd'hui, les Chrétiens les plus proches de leurs coreligionnaires d'il y a vingt siècles sont des Éthiopiens ou des Coptes. Nos rites et croyances à nous, bien à jour avec la modernité, se doivent, à 95 %, aux mécanismes de transmission 'médiologiques' que vous étiez le premier à mettre en évidence.

20/03/2002

Au moment où je vous avais interpellé pour la première fois, je m'étais imaginé que vous étiez absent de tout forum. Aujourd'hui je sais que vous en occupez souvent le centre. Mais je vous aime tel que l'a inventé mon premier emballage.

Un jour on comprend que rien ne dépasse la poésie en intuition féconde qui, quand on a une tête bien faite, aboutit inexorablement à plus de profondeur que la philosophie, à plus de hauteur que la sagesse, à plus d'étendue que le savoir.

Je m'étais pris pour un St Thomas, par l'ambition, doublé d'un [St Augustin](#), par la honte, et surveillé par un St André, avec son doute.

Voici comment je vois les problèmes d'appréciation de mon ouvrage.

1. Le point le plus inextricable est le courant de la vie dans la langue, courant que seul l'autochtone est capable de créer sans effort. Une imagination méta-langagière, beaucoup plus qu'une indulgence, serait nécessaire pour, à défaut des mots familiers, rester sensible au courant des images, au-delà des mots.
2. Il s'agit d'une œuvre poétique et non pas d'un fatras d'avis ou de jugements d'observateur *sagace* et prétentieux.
3. Le choix du genre n'est pas gratuit. Je récuse tout récit (roman, nouvelle), genre dont l'objectif, avoué ou non, ne peut être que de distraire et le moyen principal – de recoller des morceaux disparates. Rester fidèle aux sommets ou parcourir les routes, polir les perles ou se dévouer à leur enfilage, il faut choisir.
4. Le savoir n'y joue qu'un rôle subalterne. Les connaissances n'apportent à un poème qu'un vocabulaire de plus, rien de plus. Elles élargissent, peut-être, le cercle de lecteurs mais ne déterminent nullement le rayon de l'auteur. Toutefois, je pense être parmi les très rares à être à l'aise égale

dans au moins quatre littératures européennes.

5. Plusieurs oppositions en constituent l'axe : regard – choses vues, noblesse de la hauteur – platitude de la profondeur, subtilité des contraintes – banalité des buts, élan des ruines – inertie des édifices, pitié et honte – justice et responsabilité, espérance du rêve – désespoir de l'action, pathos de la distance – drame de la familiarité.

6. La citation n'est pas du tout mon violon d'Ingres. Mais la vraie création étant toujours une traduction, donc écho, donc dialogue, il est à la fois astucieux et honnête de choisir une cible, un miroir, une ligne d'horizon, par rapport auxquels on ajuste son regard, au lieu de le situer dans un vide indéterminé.

7. Néanmoins, le choix de citations que j'ai opéré est certainement le plus exigeant et le plus représentatif (du meilleur !) de tout ce qui existe dans ce genre, que ce soit dans le monde anglo-saxon ou bien en France, Allemagne ou Russie.

8. La querelle principale en est celle du goût qui est une pose égale face à l'éthique, l'esthétique et la mystique. Donc, moraliste, philosophe et visionnaire au bout d'une même plume, ce qui s'appelle poète.

9. Il y est trois composants : a) des réseaux de renvois croisés entre 15 thèmes sélectionnés, b) des maximes (des 'mots optimaux'), c) des adages (des 'pas-de-deux' où le partenaire assure des 'porters').

24/04/2002

Régis Debray ? Combien de divisions ? - ce qui disqualifiait le Pape aux yeux de Staline, dans les miens attribue à RD une puissance de feu qui le met de toutes mes batailles. (Ce ton martial me rappelle les deux années que j'ai passées, en tant qu'officier de l'État-Major de l'Armée Rouge, découvrant des misères et ignorant des splendeurs.)

Je vais tenter de déblayer notre terrain de malentendus (j'en ai relevé

plusieurs : mes attentes de préface, l'acception du mot 'aristocratism', les 'sourires et détente' comme éléments d'un écrit complet, le 'maniérisme épistolier' des personnages fantomatiques).

Mais d'abord, laissez-moi vous transmettre ma joie d'avoir entendu votre voix si pleine et franche et droite. C'est du respect à mon égard que vous montrez en ne vous étendant pas en polis compliments dont, vous l'auriez compris, je n'ai pas besoin.

Quelle que soit la nature de nos divergences, - que vous avez si scrupuleusement résumées quant au fond et à la forme de mon livre, - je me permets de ressentir avec vous une grande connivence. Je vais m'expliquer (et cela servira d'interlude à la dissipation des malentendus).

Je comprends que le terme d'aristocratism', surtout en France, renvoie aux mots : 'naissance', 'privilège', 'mépris du plus faible, intellectuellement, matériellement, socialement'. (À la plupart des titres je donne un sens personnalisé : 'l'Action' comme l'impossible mue du rêve, 'l'Art' incluant la littérature, 'la Proximité' hors tout mélo et géo, mais plutôt dans l'acception pascalienne, 'les Hommes' pointant sur ce quart grégaire en nous, cohabitant avec 'l'Homme', 'le Sous-homme' et 'le Sur-homme', 'la Vérité' est réduite au langage etc.) Vous excluez d'avance qu'un 'républicain' puisse être sensible à l'aristocratism'. Pourtant si je devais citer un nom pour illustrer mon propos, ce serait probablement le vôtre qui viendrait en premier ! Pour s'entendre il faut passer en revue ce à quoi ces deux termes s'opposent. L'antagoniste intéressant de républicain me paraît être (pour une fois la vision américaine serait-elle juste !?) – démocrate. Le républicain trouve dans l'Histoire de la Nation des valeurs souveraines qui devraient s'imposer face aux contradictions économiques, politiques ou morales. Le démocrate laisse jouer les forces objectives, désidéologisées, dont la trame générale est déterminée par l'économie de marché et les droits de l'homo oeconomicus, débouchant inéluctablement sur la dictature de l'argent. Il ne peut pas y avoir de

démocrates aristocratiques, mais un républicain peut être un authentique aristocrate. L'aristocratie est l'art d'alterner élégamment les sacrifices et les fidélités, dans un mélange de fierté et de honte, à l'opposé des transactions, ces briques comportementales du mufler. L'un des contraires radicaux de 'mon' aristocratie est justement la notion de privilège qui, dans nos jargons euphémiques, prend forme d'un culte du mérite. La gratuité de nos plus beaux emballages est un symptôme d'aristocratie. Mon aristocrate est pour l'égalité matérielle la plus complète (mais pour la culture la plus élitiste des goûts !) et pour le partage avec le faible de toutes les ressources que produit la force des élites (j'ai horreur des élites engraisées pour leurs mérites, mais je suis pour les élites qui ont assez de noblesse et de liberté pour ne pas se plier devant les moyennes statistiques). En parodiant et inversant [Chateaubriand](#), je dirais que je suis démocrate par mœurs, aristocrate par nature. Il faut être un goujat incurable pour attacher à la 'naissance' un poids décisif dans la mesure de l'homme. Moi, fils de bagnards, d'ouvriers et de paysans, j'aurais été bien mal inspiré pour prôner le contraire. La source de mon aristocratie est l'aveu de l'impossibilité de traduire fidèlement les beaux rêves de poète dans un langage de gestes et même de mots (aristos, en grec, veut dire tout simplement le meilleur, comme maxime, mon genre élu, le dit en latin ; [Aristote](#) se connaissait en maximes !). Est aristocrate celui qui sait respecter certaines de ses faiblesses avec plus d'entrain et d'orgueil que ses forces. [Sartre](#) à qui vous vous référez ne dit-il pas : ton chemin du Bien est fait de tes défaillances ? Ce même [Sartre](#) connut le rouge au front, le banc des accusés comme séjour prolongé des purs, la vie à qui perd gagne ; l'écriture touchant d'une main la tombe et de l'autre le berceau et s'appuyant sur la prescience vitale, tout ceci qui me le rend proche, même si ce ne sont peut-être pas les mêmes côtés qui le rapprochent de vous. Voulez-vous que je répète avec [Sartre](#) que *tout un homme, fait de tous les hommes et*

qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ? Mais dans cette belle phrase poétique il omet les trois quarts de l'homme que j'évoquais ci-dessus ; quant au valoir, c'est la résultante des trois pulsions : le vouloir, le devoir et le pouvoir, qui chacun a son échelle incommensurable avec les autres. Chaque homme est un miracle, mais leurs additions ou substitutions n'apportent rien de miraculeux. Face au monde, tous les hommes éprouvent la même émotion initiale ; le malheur des temps modernes, c'est que cette émotion est immédiatement projetée sur les axes des choses et des inerties, tandis que c'est la définition même de l'art – préserver cette émotion intacte, presque vierge. Et tout le but de mes lignes sans *sourire* était de sauver cette fraîcheur non défigurée ni souillée par le reflet des choses. Toutefois, pour vous prouver qu'il m'arrive de m'affubler de sourires presque débonnaires je vous envoie le chapitre qui en est le plus pourvu, l'"Ironie". Que j'aie *trop* d'abstractions, c'est comme cet Empereur d'Autriche devant Mozart et ses *notes* ! L'autre jour, - à Paris ! où j'étais aussi allé voir *Les Huis Clos*, de mon ex-compatriote R.Hossein – j'ai bondi de joie en entendant Goya, dans l'excellent film de C.Saura, confirmer l'une de mes anciennes intuitions quant à l'interprétation de sa fameuse phrase : *El sueño de la razon produce monstruos* (qu'on traduit en France par cette platitude : *dès que la raison s'endort des monstres apparaissent*). Je la comprenais comme : le rêve qui ne s'inspirerait que de la raison engendre quelque chose de monstrueusement mécanique. Et voilà Goya de préciser : *Pero la fantasia juntada a la razon producen maravillas*. J'écrivais mon livre dans un état amoureux : quand la tête et le cœur aspirent à devenir âme, dans une fusion de l'imagination (fantaisie !) et de l'esprit (rigueur). Vous avez raison, je ne vise pas au cœur (mais ni à l'intellect non plus !) ; je mets à l'épreuve les cordes de l'âme sans désigner de cibles. Ce ne sont pas des méditations, c'est le chant du premier sentiment, sur la musique des mots seconds et sur les paroles des troisièmes pensées.

Vous vous définissez homme de gauche, et vous me soupçonnez de faire partie du camp d'en face. Je ne connais pas d'idéal politique plus noble que l'idéal communiste. Seulement, avec la fin de l'Histoire, l'effacement du politique au profit de l'économique, cet idéal devint une pure utopie spéculative, aucun pouvoir au monde n'étant plus capable de s'opposer aux règles du jeu mercantile, 'spéculatif', dominé par le mufle. Enterré dans la vie réelle, cet idéal exerce sur moi la même attraction, au pays des rêves. Je laisse aux golden-boys idéologiques leur danse macabre sur la 'charogne totalitaire', j'y vois plutôt un humanisme cadavérique et agonisant, piétiné par des brutes.

Votre évocation de [René Char](#) m'a fait plaisir. Cet ascète des derniers pas à ne pas faire a bien contribué à former mon goût.

La rue de l'Odéon où, un jour, nous pourrions prendre un café de 'dissipation' est une rue qui m'est très chère : [Valéry](#) était un habitué au 7, [Cioran](#) habitait au 21. Mais je n'ai aucun don de conversation de salon. Toutefois, croyez-moi, j'ai davantage peur d'une forme de familiarité quelconque avec vous que de la piètre nature de mes prestations autour d'une table. L'ironie de Fantomas y a plus de place que la minauderie de Gil Blas. Je serais probablement à Paris pour le WE de 4-5 mai. Donnez-moi l'heure et le lieu, je confirmerais ma présence avant le premier du mois.

J'écris pour mon alter ego ; mon test de qualité : l'admiration jalouse pour l'auteur de ces lignes qui serait autre que moi-même. L'idée d'écrire 'des histoires' me remplit de honte. Chez [Nietzsche](#), ce ne sont certainement pas ses meilleures pages ; [Valéry](#) et [Cioran](#) en avaient une allergie esthétique et panique que je partage entièrement. Je porte J.Joubert en plus haute estime que [Chateaubriand](#). Et que de nos jours on apprécie Pétrone au-dessus de Marc-Aurèle m'éloigne davantage de nos contemporains.

Quoique j'aie la naïveté de penser qu'un excellent préfacier a certain

pouvoir sésamique auprès des éditeurs, un dialogue avec vous m'est infiniment plus précieux qu'une centaine de lecteurs probables (ou une centaine de milliers de curieux improbables qui se précipiteraient sur mon pavé – votre 'compagnie' vaut toutes leurs 'divisions'). Je n'ai pas grand-chose à attendre des Glucksmann ou Comte-Sponville, des Lévy ou Ferry, des Sollers ou Serres. Dommage que [Cioran](#) mourait le jour où je vous découvrais, littérairement ! Dommage que des tempéraments à la Bloy, intuitions à la [Valéry](#), noblesses à la [Nietzsche](#) aient disparu ! Quant à la publication, elle n'est pas mon but suprême ; mon amour-propre a des comptes à rendre aux juges plus haut placés que lui et qu'on ne règle pas à compte d'auteur. La jouissance d'être inconnu peut être plus intense, ou toutefois plus subtile, qu'un bain de gloire qui se métamorphosera fatalement en une douche écossaise, dans cette cage aux fauves qu'est l'arène publique.

Je serre affectueusement et très fort votre – si aristocratique – main !

04/05/2002

Ce mot, griffonné dans un bistrot parisien, c'est juste pour vous remercier de ces quelques instants que vous venez de m'accorder.

Pour ne pas sombrer dans mon péché mignon, le pathétique, j'ai escamoté, dans un cafouillage incohérent, la vraie genèse de mon livre. Car elle part de vous. Je n'ai jamais apprécié la comparaison qu'on fait entre vous et Malraux. Pour celui-ci, il y a un postulat de départ, la liberté, à partir duquel on aboutit à d'autres acquis, dont la noblesse. Vous, et j'ai tenté de 'reproduire' ce cheminement, vous partez de la solitude d'une noblesse pour aboutir à une liberté en tout. C'est cette liberté finale, mais qui ne doit son existence qu'à la noblesse, la liberté qui se frotte aux

sujets les plus difficiles – tel est le vrai enjeu de mon livre.

Vous, vous êtes un nouveau [Byron](#). Mais celui-ci réussissait à séduire des princesses, vous avez réussi un pari plus ardu – vous séduisiez des princes.

Je vais écrire à l'AH et j'y évoquerai votre *mot de justification d'utilité publique*.

Votre Institut de l'Histoire des Religions vous met étrangement devant la vision du XXI-ème siècle qu'a eue Malraux...

10/09/2002

Mon regard méprisant sur la production littéraire actuelle est une mauvaise justification de la valeur de mon livre ; je voudrais enfin le défendre en toute impassibilité, sans états d'âme.

Mon livre est né d'un regard critique sur le langage. La vie est continue et tout langage ne peut qu'être discontinu – c'est le constat le plus décisif que j'avais fait. La fausse continuité que tous les narrateurs s'efforcent à donner à leurs dissertations résulte d'un remplissage honteux et mesquin, d'un calque impossible d'une vie qui se rit des mots. J'ai compris que tout écrivain manie deux langages différents : celui des questions et celui des réponses. Le premier est naturellement discontinu, il est en contact avec la vie, toujours continue. Le second est artificiellement continu, il n'a de sens que dans un modèle (théorie, *Anschauung*, coterie), toujours discontinu. Les deux ne peuvent qu'être digitaux et n'égaleront jamais la vie analogique. Le premier est l'apanage des philosophes et poètes. Le second est à portée de tout graphomane. Mais le premier est d'une telle austérité 'grammaticale' que même les grands se laissent séduire par la frivolité du second. J'ai voulu condenser au maximum la forme du second pour rendre le fond du premier. Aux questions les plus austères et profondes, je cherche à donner la forme de la plus intense et haute

réponse.

02/11/2002

Comme vous m'aviez prévenu, le verdict de l'éditeur, l'Age d'Homme, est sans appel. Rien à relever, rien à préserver, rien à admirer. Dans ma perplexité, le sarcasme devant mon 'lecteur' #2 (après vous) n'a d'égal que la haine de Mercure. Bon an mal an, dans ce beau pays de France on publie trois mille romans sans compter les innombrables essais. Je n'aurais donc pas franchi ce seuil de la médiocrité suffisante – j'en ris – j'aurais dû peut-être en pleurer. J'aurais reçu ce livre, provenant d'un inconnu, j'aurais crié miracle ! Oui, parmi les sept cents pages de ma *somme de l'âme*, il y a certainement quelques citations bien niaises ou des répliques sans vigueur ni vie ou des idiotismes de métèque, mais le noyau est sans conteste si sonore et unique que seul un sourd-muet de l'écriture peut ne pas en être atteint !

Mais c'est à vous, et non pas à un jury, que j'ai envie de parler. J'ai compris que ma manière de communiquer, autant le fond de mes messages que leur forme, ne vous inspirent pas une franche sympathie. Je ne vous cache pas mon immense peine. La présence de votre oreille, à défaut de votre regard, a été pour moi un soupirail vital, dans le souterrain des idées et des mots, où j'étouffe désormais, faute d'un courant d'air un tantinet attentif. Ce que, techniquement, vous qualifiez de 'maniérisme' est une contrainte permanente qui m'oblige à ne produire que des mots exaltés. Et j'admets modestement que, faute de maîtrise langagière, le pathétique puisse parfois tourner à l'ampoulé. Mais toute démarche contraire attache, inévitablement, une part démesurée à l'inertie, inertie artistique ou vitale, le pire des hasards, celui du hic et nunc. Si l'on nie à notre désir du beau et au langage leurs origines

divines, alors on a raison de dissenter pour convaincre ses contemporains. Je préfère séduire ceux que j'aurais choisis moi-même pour contemporains et complices. Ma filiation esthétique remonte à Sénèque et Marc-Aurèle (je n'ai rien à partager avec Platon, Pyrrhon ou Pétrone), à Montaigne et Pascal (Maître Eckhart ou Descartes ne sont pas de mon époque) ; je suis de mèche avec Nietzsche, Valéry et Cioran (le siècle de Flaubert, Sartre ou Comte-Sponville n'est pas le mien).

Mon échec est dû, en partie, à la politisation de tout débat d'idées, en France. La noblesse n'a plus de patrie ; le solitaire n'a plus de parti ! *La peste sur vos deux maisons !* - La gauche : tenir à représenter la 'masse' et se méfier de toute prétention élitiste ; la droite : promouvoir la basse élite de l'argent et se méfier de toute forme de noblesse. Les catégories de 'gauche' ou de 'droite' qui vous paraissent être primordiales pour juger de la proximité entre hommes sont, à mes yeux, désuètes. Le débat peut s'y situer soit sur le plan des idées soit sur celui des faits. Dans les idées, pour aller vite, la gauche affiche de la noblesse là où la droite exhibe la morale de boutiquier. Dans les faits, elles sont indiscernables. La droite présente un microscopique avantage pour l'efficacité, la gauche - celui de la justice. Les deux incarnent, pour moi, la solution la meilleure pour le bien-être commun - le conservatisme extrême, auquel j'adhère entièrement et sarcastiquement. La droite veut libérer l'énergie du maître, la gauche veut soulager la vie de l'esclave ; moi, j'ai du mépris pour le maître repu et l'esclave consentant. Tout chez moi, aussi bien la réflexion que l'expérience, m'indique : plus belle est une idée politique, plus désastreuses sont les tentatives de la mettre en œuvre. L'Histoire est finie puisque le seul lieu où un débat intellectuel soit encore de mise est l'univers des idées (quoi que les penseurs officiels proclament *la défaite de la pensée* ou le *vide du firmament des idées*). Et comme la politique est devenue un artisanat du plausible (après avoir été l'art du possible), aux

outils presque mécaniques, tout artiste devrait s'en détourner. C'est au moins ce que j'ai fait. A une autre époque, j'aurais aimé être à Missolonghi pestiféré, à Madrid assiégé, à Santiago en sang, et j'aurais été du bon côté, croyez-moi !

J'aurais dû vous réserver l'exclusivité de mes prises de plume (La présence d'un deuxième 'lecteur', ce zoïle anonyme, m'agace et me donne tant de regrets pour la pusillanimité de ma démarche 'éditoriale'). Jamais un livre aussi fier n'a été écrit. Il vous doit son existence. Si mon livre ne me renvoyait que ce reflet, ce serait suffisant pour ... rester couché au milieu de mes belles défaites et ne pas obscurcir mon étoile par de basses agitations d'ici-bas.

PS. Vous écrire *humainement*, de ma propre main, et adresser la lettre à votre 'vraie' adresse – je ne m'en sens plus habilité. Un adieu mécanique serait peut-être moins déchirant.

07/12/2002

Je me suis déjà résigné à ne plus vous entendre. Mais les caprices de votre ordinateur, à défaut de votre plume, me laissent peut-être une dernière chance de me rappeler à votre souvenir. Je vous transmets donc ma missive du 3 novembre qui aurait sombré dans la mémoire défaillante de votre calculateur. Ainsi, elle pourra s'archiver et éviter une perte d'informations statistiques.

Je me répéterai, en deux mots, en proclamant haut et fort qu'un tiers de mon livre présente ce qu'il y a de meilleur jamais écrit sur les thèmes correspondants, qu'un autre tiers est excellent, enfin le dernier souffre peut-être de manque de fraîcheur linguistique. Je sais bien que dans la solitude on est toujours en mauvaise compagnie qui favorise la

surestimation de soi et le mépris facile, mais j'ai l'habitude de me présenter devant des juges autrement plus exigeants que quelques zoïles parisiens ; je connais le rouge au front et la nuque pliée. Le fort ressentiment face à l'éditeur (l'Age d'Homme) que j'ai porté pendant les premières semaines s'est mué en quelque chose de tout à fait banal chez moi, le ricanement et encore plus d'exigence de soi. Je ne suis guère graphomane, et la reconnaissance de mes pairs ne m'obsède pas, d'autant plus que je ne me reconnais pas d'égaux.

Je n'ai jamais connu d'amis. J'ai rendu ma vie recluse et morose en faisant de l'admiration condition nécessaire des éventuels rapports amicaux. Cette admiration-là, je ne l'ai portée qu'à vous, autant à l'homme qu'à sa plume. Et je vous renouvelle mon amitié, dans toute sa liberté et sa noblesse.

28/06/2007

Votre présence continue à être, pour moi, un point capital de ma propre existence. Un fait vient donner corps au plaisir de me sentir votre contemporain : je tiens dans les mains vos *Aveuglantes Lumières*. Si votre propre présentation tient ses promesses, je ne devrais pas me livrer à l'exercice des présomptueux : faire du Debray contre Debray (ce risque était réel avec vos savantes promenades au milieu du fait religieux) ; j'ai le pressentiment de pouvoir co-vivre votre parcours, en me régaland de votre style et en goûtant de cet enthousiasme dont la source, alternativement, passerait de vous à moi-même. Je sens ce fichu 'maniérisme' m'envahir de nouveau...

Je n'ai pas encore ouvert le livre. Je vais noter mes impressions au fur et à mesure de ma lecture.

30/06/2007

L'inexistence des idoles n'a jamais guéri de l'idolâtrie

Aujourd'hui, on idolâtre l'algorithme comme naguère on idolâtrait le rythme. Les deux sont inexistants. Et si l'objet de nos meilleurs embrasements n'était ni dans le matériel, ni dans l'universel, mais dans l'inexistantiel ?

Le XX-ème siècle lui aussi aura-t-il « tout éclairé et rien deviné ?

J.Gracq, connaît-il un seul siècle oraculaire ? Les siècles, comme les hommes, valent par le pittoresque des ombres, jetées par une lumière, toujours la même, depuis des lustres. Les objets, eux non plus,

n'apportent pas grand-chose à la valeur picturale.

Présenter des valeurs en outils

Elles sont plutôt des matières premières. L'outil rêvé de tout scribouillard est l'outil qui fabrique d'autres outils. Portant la marque de nos grimaces, de nos éruptions, de nos entrailles. Ou bien l'outil de discrimination négative, détecteur de merdier, résistant à tout choc de l'amour-propre.

Le sommeil de la raison tapisse nos chambres

Je ne peux pas m'empêcher d'y glisser ma propre lecture (qui s'avéra, hélas, fausse) de Goya :

El sueño de la razon produce monstruos - Le rêve de la seule raison ne produit que des monstres. Dans les chambres non hantées ne naissent que des robots.

Je préfère les déchiffrements aux sortilèges

Le talent fait du déchiffrement – un sortilège ; son absence fait du sortilège – un chiffrement de balivernes. Le déchiffrement est un procédé, le sortilège – son effet collatéral, le seul, excusez-moi, que cherchent certains lecteurs, des meilleurs. Si le seul but du déchiffrement est l'effacement des ombres, je choisirais plutôt la lumière consensuelle d'un dictionnaire. Le théorème se substitue rarement au poème. Et tous vos scolies sentent davantage le trope et le frisson que le microscope et la leçon. J'oublie, peut-être, d'ajouter que le talent, pour nous enchanter sans retour, n'aurait besoin que soit de la noblesse soit de l'intelligence. Les dons dont vous a généreusement pourvu la bonne fortune.

L'outil fait l'intelligence autant que l'inverse

Si la réciproque est certaine, la maxime première est, hélas, périmée. L'outil moderne ne favorise que les réflexes de robot. L'intelligence applicative est devenue tout mécanique ; la vraie a retrouvé son contenu originel – dans la (re)quête d'un monde qui se reflète, fidèlement, en nous-mêmes.

Je m'ennuie en France parce que tout le monde y ressemble à Voltaire

Je ne devine pas le sens de votre boutade qui attribue à [Nietzsche](#) cette parole de [Baudelaire](#)...

poser des questions qui rendent l'action possible

Ça sent bien mon cher [Valéry](#). Ou Hamlet. Vous êtes le seul à savoir où l'on a plus de chances de garder son âme haute : dans les *bataillons d'observateurs* (à la [Kant](#)) ou dans les *brigades* de cosmopolites (à la Garibaldi).

[Kant](#) parle non de lumières acquises, mais d'éclairement, comme les Anglais - d'Enlightment

Je me permettrai de citer moi-même, pour attirer votre attention sur un fait psycho-linguistique très curieux : « On traduit, mécaniquement, *Aufklärung* par *siècle des Lumières*. Mais la *Aufklärung* (courant humaniste) gît en ruines, au milieu des machines, tandis que les Lumières (règne de la raison) triomphent à tout bout de champ, dans les têtes de loups. L'Allemand y hérite de la tragédie grecque, et le Français – du droit romain. »

Votre nécessaire de mathématiques me fait penser à Astrologie à la portée des duchesses où à Comptabilité à la portée des poètes.

C'est curieux que vous n'ayez pas mis, en parallèle le 'principe générateur : *Less is More*' et l'autre chinoiserie, avec ce mot voltairien de : *Le mieux est l'ennemi du bien*.

La crise, c'est quand le vieux n'en finit pas de mourir et que le nouveau a de la peine à naître

Si Gramsci le disait, c'est qu'il avait bien lu Lénine, l'auteur de cette définition des conditions idéales pour déclencher une révolution : quand les élites n'en veulent plus et les bas-fonds n'en peuvent...

Le patricien XVIII-ème donne du chien à notre plébéien tout-à-l'égo

On sent toujours de la tendresse dans vos références à l'aristocratie ; surtout que vous en chassez les noms, pour n'en garder que le panache.

Une société de contrat a, pour la première fois, permis à tous les talents le déclassement vers le haut

Je n'aime pas louer la justesse des propos, en préférant l'arbitraire du talent, mais ici je dois reconnaître que vous pointez du doigt la pire calamité intellectuelle du siècle : tout talent est récompensé, et l'on ne devient jamais prospère sans conséquences désastreuses pour l'âme.

Les exécutions capitales se font par voie d'imprimé

Sachons, tout de même, être reconnaissant au bourreau assurant la longévité des œuvres décapitées.

Il y a, en revanche, tant d'inoffensifs plumitifs qui rêvent d'être proclamés dangereux, subversifs, conspirateurs, ennemis du genre humain, pour déclamer leurs inepties du haut d'un virtuel échafaud.

Voltaire va de la parole à l'écrit et s'arrête au mot. Rousseau va jusqu'au chant

Le chant s'oppose à la narration comme l'idée s'oppose au mot. Les deux compères portaient de la musique, au bout de leurs mots, musique, conductrice de la spiritualité. Or la spiritualité a trois sources, ou instruments, humains : l'âme, le cœur, l'esprit. Nos antagonistes ne pratiquaient pas la même orchestration : le premier penchait pour les instruments à vent, et le second – à cordes.

La voie de dégagement est une voie de garage

Ah que j'aime cette image ! Elle redore, si besoin était, celle de mes chères ruines royales ! Ou bien celle de l'impasse où le trafic des idées est, aujourd'hui, le plus dense. Se dégager, s'envelopper – tandis que la voie triomphante – mais nullement triomphale ! - nous invite à nous engager ou à nous développer.

Rimbaud chroniqueur...

Aujourd'hui, Bossuet serait journaliste – Balzac.

privatdocents - il vaut mieux orthographier – Privatdozenten.

Le surgissement de derviches et de capucins réveille, chez moi, les mêmes phobies. Mais je n'oublie pas que depuis l'abdication de l'intellectuel, la sphère politique est devenue chasse gardée du marchand, et ici la voix modératrice d'un prêtre reste le seul contre-point audible. Fermer les yeux sur le mensonge, pour sa vertu curative, en temps de détresse ? (Comme vous le dites si bien : *ce qui manque aux yeux de la raison, c'est la paupière.*) Du poison à doses thérapeutiques ?

J'aime vos dichotomies d'humiliés et d'humiliants, de forts et de faibles... La honte et l'art de vivre de ses faiblesses m'ont toujours paru être signes de noblesse.

L'homme comme l'arbre est un être où des forces confuses viennent se tenir debout

Viennent se tenir debout fait penser, en effet, à une traduction de l'allemand. Pourtant je ne trouve pas chez Rilke cette phrase. Et qu'on attribue à G.Bachelard. Chez Rilke, on trouve un motif voisin : *Je regarde au dehors et voilà que croît en moi l'Arbre intérieur (ich seh hinaus, und in mir wächst ein Baum).*

Voilà une journée bien remplie qui s'achève. Pour un goût exigeant, vous lire purifie les yeux et les oreilles. Il ne reste que vous, en France, pour réunir le souci du style, la voix du tempérament et l'humilité d'une vraie intelligence. Que vous y soyez remercié du plaisir tout spontané que j'ai pris, malgré mon scepticisme quant à la valeur didactique, ou à la valeur tout court, de l'Histoire.

08/07/2007

Après votre si généreuse lettre, je me laisse séduire par l'illusion d'un réel échange. Vous me pardonnerez le manque de bienséance si usitée en microcosme parisien. Qui évite à l'homme public d'être assailli par le premier badaud, mais qui doit étouffer quelques vrais dialogues.

Je reprends ma métaphore de *robot* sous laquelle vous avez entendu *technique* et qui n'était, sous ma plume, qu'*image*. Aucune phobie des innovations techniques ne me coupe de mon siècle ; j'y ai même contribué moi-même. Mais je constate que l'homme moderne est ravagé par deux lèpres complémentaires auxquelles je colle les étiquettes de *mouton* et de *robot*, le tiède conformisme et le froid calcul, emblématisées, surtout le premier, – par l'Europe, le second – par l'Amérique (j'insiste plus lourdement sur le robot, car l'avenir universel, gris et transparent, lui appartient).

Si je devais me mêler aux controverses du Port-Royal, je ne pourrais m'y laisser guider que par la main complice de Pascal. Mais la scolastique ne m'est pas étrangère, non plus, surtout en philosophie des langues où je la suis avec beaucoup plus d'intérêt que le pitoyable *tournant linguistique* des Anglo-Saxons. Sa *logique*, en revanche, débouchant tout naturellement sur la fameuse *Méthode* cartésienne, m'est profondément étrangère. Mon [augustinisme](#) assez nettement prononcé ne va pas jusqu'au jansénisme.

Si je peux me permettre une ligne d'héritage osée, je dirais que les lettres françaises ont toujours été nourries par deux courants rivaux : la langue de la bande des trois (R., C., M.) et celle du Port-Royal. Le dernier m'est plus proche.

Vous avez raison, cher Régis, je n'attribue pas beaucoup de valeur au Travail et guette davantage – que ce soit chez les autres ou chez moi-même – la Grâce. Sans entrer dans des développements sophistiqués, je

me contenterai de remarquer qu'aucun écolâtre, surchargé de savoir lourdement acquis, n'a jamais *déduit* un seul avis *profond* qu'un poète inspiré et oisif n'aurait *deviné* dans sa *hauteur*. Le savoir élargit le champ des métaphores ; dans un débat intellectuel, c'est son seul mérite. La profondeur, sans parler de hauteur, se donne à l'âme et fuit la cervelle. La profondeur est l'art de partir du degré zéro des idées ou des émotions ; la hauteur est l'art de ne pas quitter des yeux l'horizon ou le firmament, aux moments décisifs de notre existence.

Je vous suis très reconnaissant, cher et unique Régis, de l'occasion que vous m'offrez de m'adresser à une ouïe qui m'est plus chère que n'importe quelle autre.

Tous mes vœux d'enthousiasme et de ... grâce.

10/01/2008

J'ai créé un genre qui n'avais jamais existé : la maxime entremêlée de citations. Pourquoi ce genre ? Trois constats m'y ont amené :

- en littérature, comme en philosophie, l'essentiel est fourni par la métaphore ; le reste n'est, la plupart du temps, que du remplissage ; la création de liens entre métaphores est rarement métaphorique ; en enlevant le remplissage, on ne nuit pas à l'œuvre
- toute prétention à la nouveauté s'explique, presque toujours, par l'ignorance (on n'aurait pas lu quelqu'un) et débouche, tôt ou tard, sur un dialogue avec un glorieux ou hideux prédécesseur
- il est beau de partir du zéro de l'écriture, mais a posteriori, et souvent pour des raisons didactiques, nous nous rendons compte que partir d'une phrase d'autrui apporte plus de netteté et d'honnêteté à nos propos ; d'autant plus qu'on finit presque toujours par constater que toute la bonne littérature se réduit à quelques douzaines de métaphores.

Les qualités de ces exercices que trouverait un lecteur 'bien-intentionné' :

- personne au monde n'est capable de produire une telle compilation internationale (pour la partie citations)
- le style et le ton originaux (et les écorchures de mon français n'en sont pas les seules preuves)
- le choix de thèmes intéressants, choix très partial (presque sans traces de journalisme ou de nombrilisme)
- le choix le plus exigeant de citations (essentiellement, les meilleurs maîtres ; tandis que dans tous les recueils connus, plus de 90 % ne mériteraient pas d'être mentionnées)

- une grande unité (système ?) du regard englobant, unité qui a pour ambition une fusion entre esprit, goût et sensibilité
- un sain équilibre entre sophistique et dogmatique
- presque aucun remplissage (pas de colliers, que des perles, au fil conducteur implicite)
- un regard foncièrement personnel, non entaché de banalités consensuelles.

22/05/2008

Je viens d'apprendre une anecdote tragico-comique, associée à votre sauvetage du peloton d'exécution en Bolivie. Si vous la connaissez – et vous devez sans doute la connaître ! -, je vous prie de m'excuser ce rappel inutile, sinon l'épisode est trop phénoménal pour rester méconnu ! J'ai appris donc que l'Institut International de Philosophie s'était réuni, en 1967, pour vous apporter son soutien et pour envoyer au Président bolivien une demande de votre grâce. Le règlement de l'Institut stipule que toute résolution doit être unanime. Or, parmi la centaine d'académiciens (cet Institut est une véritable académie) il s'est trouvé une crapule qui s'y est opposée. Le Secrétaire a alors décidé d'envoyer un télégramme signé de TOUS les noms de membres, sauf un, tout en pestant contre des dépenses insensées que cet envoi impliquait. C'est ainsi qu'au lieu de recevoir un télégramme anonyme, signé d'un obscur 'Institut', les Boliviens ont reçu une interminable liste de noms d'ACADEMICIENS, ce qui aurait produit un effet décisif sur vos 'juges'. Ces détails se trouvent dans le livre de R.Klibansky (le Président de l'IIPh à l'époque), *Le Philosophe et la mémoire du siècle*, Les Belles Lettres, 1998.

02/02/2009

Je viens de lire *Le siècle et la Règle*. Dieu sait si je peux être discret (jamais écrit une seule ligne à une personne publique, vous à part), mais comme il y a dix ans, la réticence de badaud, potentiellement importun, cède au plaisir de vous adresser mes compliments de lecteur. Si, au moins, vous baigniez dans la compréhension. Mais je vois qu'on vous parque toujours d'un seul côté de la barricade, tandis que vous êtes un transfrontalier, et c'est bien dans la facilité de ces franchissements que vous testez votre franchise, avec élégance et ... cohérence, en prime. Même votre exercice, en sigles interposés (R.D. + G.B. = R.g. D.b.), fait douter de l'avant et de l'après, du progrès ou de la régression).

Puisque vous êtes homme de la métaphore (trans-port), de la maxime (du meilleur mot où que s'enracine son idée). Vous avez beau vous proclamer du parti pris des choses, j'y lis partout le triomphe du mot !

Vous qui avez le style à la Hemingway, tout en nous renvoyant à Péguy, c'est le mot d'un A.Carpentier, qui vous fait embrasser la cause latino-américaine, comme [Byron](#), chez les Hellènes, cherchant à effacer l'humiliation infligée à Homère et non pas au Christ, comme Hemingway, en Espagne, pleurant le cavalier à la triste figure beaucoup plus que la République défigurée.

La métaphore est votre seule arme, votre seul moyen, la noblesse en étant la contrainte et l'acquiescement à la vie – le but. C'est sur ce dernier point que vous vous distinguez si nettement des meutes modernes où règne une morne et mécanique négation. Et je continue à penser que vous possédez la plus belle plume de France ; personne ne vous égale en intensité, densité et qualité des métaphores.

Personne, non plus, n'atteint votre niveau de netteté dans les formules portant sur nos choix vitaux, plutôt que doctrinaires ou, encore moins,

spirituels.

Vous avez beau attribuer ce goût de netteté à la rigueur où à la facticité, je n'y lis que talent et élan. Quel comptable ne souscrirait à la sagesse confirmée d'A.Comte ; il faut une sacrée sensibilité pour continuer à aimer un Montesquieu démenti. Vous touchez au meilleur en nous, qui, on le sait, n'est pas verbalisable, vous faites semblant de l'accrocher à quelque chose de fixe ou consistant, mais on n'est pas dupe, on voit la gratuité de vos plus beaux emballements. Plus rare que l'intelligence, c'est paradoxalement l'humilité qui nous fait parler syllogismes et causalité plutôt qu'extases et destin. L'intelligence s'accommode si facilement de saloperies de la bonne conscience, tandis que l'humilité nous renvoie aux bas-fonds de nos hontes avalées. Votre modestie passe inaperçue ; pourtant, votre style n'a rien à envier à celui de J.Gracq, ni votre profondeur à celle de J.Derrida.

Il est bien sot de vociférer contre son siècle, à cause de nos propres déboires, mais je lui en veux énormément, puisqu'il n'est plus capable d'aimer ses beaux héros, et vous, vous en êtes un : par votre talent, par votre noblesse, par l'harmonie de vos mots et de vos poses (vous, vous parleriez plus volontiers de *vérité* ou de *justice*, les mots que j'évite, en dehors des contextes linguistique ou métaphysique). On ne voit ni n'apprécie plus que des prises de positions.

L'homme d'action n'est qu'un cas particulier de l'homme de scène, question de choix de rôles, de murs, de décors et de spectateurs. Qu'on le veuille ou pas, on choisit la lumière qui vous expose ou projette vers la salle, remplie d'oreilles pré-sélectionnées vers lesquelles vous orientez votre voix et munie d'acoustique de votre conception. Et la distance qui sépare votre scène de la rue relève, elle aussi, de votre choix. Et le genre et le dramaturge et la langue – que vaut la misère d'une action devant cette richesse scénique ? La répétition, ou l'habitude, est à l'origine aussi bien de nos rythmes que de nos algorithmes ; dommage que la modernité

favorise le robot et soit sourde à la mélodie. Mais même l'homme de scène n'est qu'un cas de l'homme de rêve. Je lis dans vos métaphores une défense des contes magiques plutôt que des comptes rendus d'expériences scientifiques.

Mais je comprends vos réserves lorsque vous parlez de ces ascensions amphigouriques qui éclatent comme un ballon ; la vraie hauteur n'est pas affaire d'ascensions ni d'épaisseurs mais de maîtrise, ou d'entretien, de vertiges. C'est une espèce d'immobilité dynamique, aux essors et chutes « inventés » par notre plume tâtonnante, immobilité qui nous évite le désarroi des « rêves fracassés » (aucun prurit de lenteur, non plus, pour celui qui reste immobile). La position couchée de philosophe, est plus compatible avec la danse qu'avec la marche, elle nous évite la « claudication entre le pur et l'impur », elle nous désapprend à nous prendre pour porte-lumières, et nous fait lover autour de nos ombres discrètes.

Vous êtes philosophe né puisque le verdict des idées intemporelles, vous le renvoyez, systématiquement, au réel. Le poète compte sur les valeurs immuables, l'homme de la rue – sur l'évaluation courante. Je sais que vous vous méfiez de l'intemporel ; pourtant, à vous lire, on dirait que l'intérêt pour ce qui constitue nos invariants l'emporte souvent, chez vous, sur l'intérêt pour ce qui ancre ou déracine nos variables. Mais une chose est certaine : votre désintérêt pour les constantes dévitalisantes qui empêchent les plus belles des unifications avec le monde.

Vous êtes un parfait aphoriste ; si *les combats d'idées vous barbent*, il y a, chez vous, une rare densité d'idées qui confient plus qu'elles ne défient. Contrairement à ce que vous avez l'air d'affirmer, la plupart de vos images relèvent du ramassé plutôt que de l'étalé ou d'inféré et ne s'appuient que sur elles-mêmes.

Vous auriez pu vous exprimer en images *ouvertes* dont se servaient, de bon cœur, Maître Eckhart, S.Weil ou [R.Char](#) ; vous avez préféré le *fermé*

du *fait religieux* ou des *trajectoires des idées* ; votre talent vous sauverait même dans la rédaction de modes d'emploi, mais je vous verrais plus volontiers en mystique sophiste qu'en réaliste dogmatique. C'est un exercice qui irait si bien à votre style en pointes sans conséquences. « Le dur et le stable » ont déjà tellement d'adeptes, parfaitement probes et compétents. C'est le rêve qui est de plus en plus orphelin.

J'ai beaucoup aimé votre définition – involontaire ! - de la hauteur : *quand la grâce du salut fait défaut rien ne monte ni descend* - la hauteur serait-elle ce béni état qui préserve le vertige gratuit tout en nous épargnant des chutes prévisibles ou des montées programmées ? L'altimètre fidèle préféré à la boussole volage.

Excusez-moi mon 'maniérisme' et croyez en mes sentiments dévoués et en mon admiration inconditionnelle devant votre talent, votre ton et votre intelligence.

17/02/2009

Non, mon cher Régis, je ne confonds pas mes 'qualités' avec les vôtres. Ce que j'admire surtout chez vous, j'en suis, généralement, dépourvu. Dans mes parcours, j'avais débuté par rigueur/fond/exprimé pour aboutir à rêve/forme/expression. Vous empruntez, si je vous crois sur parole, la trajectoire inverse.

Comme dirait un matheu, vous êtes un Fermé, vous contenez les limites vers lesquelles convergent vos 'suites'. Je suis un Ouvert (comme disaient Rilke, Valéry ou Heidegger), je suis dans l'appel ou l'élan vers mes frontières qui ne m'appartiennent pas. Ces frontières sont peuplées, pèle-mêle, de Dieu, de l'infini, de l'étrange, au sens agnostique, mathématique et poétique des termes. C'est à dire hors du pur verbal qui s'associe trop souvent à ces mots.

Parmi nos contemporains, j'aurais pu avoir trois grands interlocuteurs : G.Steiner, Cioran et vous-même, mais les deux premiers ont joui d'une reconnaissance incontestée, tandis que vous, vous restez largement sous-estimé (au moins, c'est ainsi que je perçois les choses), ce qui justifie mon insistance 'compatissante'.

A G.Steiner j'aurais parlé de NOS horizons/sensibilités/langages ; à Cioran – de NOS styles/tons/(dés)espérances ; à vous – je parle bien de VOTRE noblesse/grandeur/fierté.

Quant à la proximité des regards, c'est avec Valéry que je l'aurais eue – dans le domaine des intelligences/poésies/mystères.

Pour faire valoir une idée, il vous faut ses transpositions en acte. Moi, je porte le vœu et le culte des forces inemployées (c'est ce qu'Aristote appelle *énergie* et qu'il oppose à l'idée platonicienne), des idées pas encore entachées d'actes. Toute idée, fidèlement traduisible en acte, est recette de cuisine. Toute création est de la traduction : les *mesures* sont faciles à traduire en actes, mais les *valeurs* qui, subrepticement, nous travaillent en profondeur, se reflètent d'abord en émotions, ensuite en mots, avant de se fixer en idées, dont la pureté et la hauteur excluent une retraduction en actes. L'action traduit l'idée soit en platitude (cas honorable) soit en honte (cas tragique). Elle est voie vers la Justice et la Liberté, motif du vrai Bien et source, origine et cause du Mal incompréhensible et flagrant. Par ailleurs, le vrai bien a été découvert par le christianisme ; depuis, le faux, le païen, celui de Platon (*agathon* – être *bon pour* quelque chose), s'est substitué à lui et règne dans toutes les têtes, faute de cœurs.

Je cherche à *entretenir* une puissance intérieure de la volonté au lieu de *tenir* à la volonté de puissance extérieure. Mais cette voie passe par une dure résolution de renoncement à la reconnaissance, pulsion pénible et

presque indéracinable.

Vous m'invitez, gentiment, à sortir de ma cellule, mais je me suis déjà dit : on croit s'ouvrir au cloître, et voilà qu'on se découvre en étable (comme vous le savez mieux que quiconque : on croit mourir pour la patrie ou pour l'idée, et l'on meurt pour les industriels ou pour les voyous).

Je ne vois pas de lecteurs pour le genre que j'ai inventé, et dans lequel je ne crains aucune concurrence : personne au monde n'est capable d'écrire un opus comparable au mien. Dans mon isolement, aucune jalousie ni amertume ne me rongent ; je suis heureux dans ... mes ruines. J'ai baptisé ainsi un état d'âme métaphorique qui permet de ne pas perdre de vue son originel château en Espagne, de communiquer, sans intermédiaires, avec son étoile, de garder le contact avec son confrère du sous-sol, de tourner son regard vers un passé imprévisible, de ne pas compter sur ses portes et fenêtres et de se confesser à ses murs.

Voici comment je suis arrivé à mon genre.

L'écriture devrait être symbiose de la musique et de la peinture.

La musique agit dans le temps, la peinture - dans l'espace ; dans les deux cas, le seul produit fini, ce sont les tableaux qui résument les soupirs, silences, hurlements.

Dans l'écriture, on reconstitue, on recrée le temps et l'espace ; le produit fini, ce n'est plus seulement un tableau ; on dispose du choix entre colliers et perles, entre le roman et le poème/maxime. Le travail d'enfilage use souvent l'éclat des perles.

La maxime est un sommet ; et toute descente dans la vallée, où règnent l'étalage, le remplissage et le verbiage, est de la profanation de la hauteur. Le rythme, la mélodie, l'intensité, la force, la gamme des couleurs - tout cela peut être mis dans les trois lignes des mots bien

torchés, ce qui est impensable avec les partitions ou esquisses.

Chez les bons narrateurs, le tissage lui-même peut avoir la valeur des perles ; mais moi, je suis terrassé d'ennui dans la première tentative de narrer les sorties des marquises ou les débuts des comices agricoles.

La présence des citations, dans mon ouvrage, est due à trois choses : 1. dans une maxime, les mots ont souvent un sens différent du sens courant ; un aiguillage, par un renvoi à une brève citation, à portée comparable, résout cette ambiguïté ; 2. rien de nouveau ne peut plus être dit ; je tombe, a posteriori, sur une réflexion parallèle qui m'aiderait à mettre en valeur la mienne ; 3. souvent, la présence d'une source laconique éclaire le début de ma réflexion. Il n'y a pas de citations *passives*.

La présence virtuelle de vos oreilles me rend bavard ; je compte sur l'indulgence et la compréhension de votre main que je serre affectueusement et fraternellement.

15/04/2009

La surproduction d'horizons est propre à notre époque ; en revanche, les hommes ne levant plus la tête, les firmaments ne se fréquentent plus. Et quelle joie de vous y voir, tout seul, si étranger à la platitude bondée, si familier de la hauteur désertique !

C'est la lecture de votre *Moment Fraternité* qui est à l'origine de ces balbutiements enthousiastes.

Il y a des écrivains qui interpellent l'Éternité ou la Beauté comme témoins de leur agitation plumitive, mais leurs amphigouries sentent, à ne pas s'y

tromper, le journal d'hier. Vous-êtes vous déjà dit, un jour, cette chose abominable : la place de Balzac ou de Hugo est occupée aujourd'hui par des Houellebecq et Sollers ?! Vous, vous avez beau vous tourner vers l'homme d'aujourd'hui, vers le 'péquenot', mais St Benoît, Tancrède ou Pic de la Mirandole vous suivraient sans peine et partageraient vos inquiétudes et vos appels.

A vous lire, on sent que la noblesse a sa place en cloître, en croisade ou en étude ; c'est ce que vous appelez fraternité et que j'appelle chevalerie (vous glissez aussi, quelque part, ce mot).

Quelle étrange prémonition de termes ai-je eue ! - *vous êtes un Fermé... je suis un Ouvert* - c'est ce que je vous écrivais, il y a deux mois, et voilà que vous en faites la métaphore centrale de votre livre ! J'ai été également troublé par la formule de votre Sommaire : 3 X 5, qui est si proche de la mienne : 4 X 4 !

Je commencerai par vos images de fermeture et de frontière dont j'apprécie, comme vous, la délicatesse symbolique. Toutefois, ma formation mathématique me conduit à une interprétation divergente (la vôtre est dictée surtout, me semble-t-il, par des considérations communautaires, la mienne – par un souci tout solitaire).

La notion de fermeture est liée à celle de limite dont il y a deux sortes : nos limites internes et nos frontières. Nous aspirons aux choses visibles ou aux valeurs invisibles, et c'est l'appartenance à nous-mêmes ou non de ces secondes qui détermine si nous sommes fermés ou ouverts. Le dogmatisme, la superstition ou le scientisme font de nous des fermés ; le mysticisme, l'humilité ou le romantisme nous rendent ouverts. L'Ouvert dit : je vénère mes plus hautes aspirations, mais leur limite m'est inaccessible ; elle restera incompréhensible, tout en constituant ma plus chère frontière. Ici, à mes frontières, battent les sources du bon, du beau

et du vrai, et dont la nécessité, pourtant impérieuse, reste énigmatique, et dont la soif est irrésistible. Tandis que je me sens auteur des frontières de mon intelligence, de mon savoir et de mes intérêts (dans cette partie de ma personne je ne peux qu'être fermé ; et c'est peut-être ce sens que vous visiez, et donc, nous y serions d'accord).

Là où la clôture s'efface, le sacré disparaît - dites vous ; le sacré apparaît dès que mon regard, solidaire de l'intelligence, se fond avec ma frontière appartenant à plus grand que moi - dis-je. Qu'on l'appelle Dieu, la vie, l'Étrange, peu importe ; le terme qui m'arrange est – frontière d'un Ouvert. Et, j'y pense maintenant, peut-être la fraternité, c'est le partage de ces frontières. Puisque la proximité la plus intense n'est pas dans l'intersection commune, mais dans la tangence de nos plus belles limites.

L'une des raisons qui m'ont poussé à choisir pour demeure – des ruines, est que celles-ci sont démunies de toits, ce qui me permet de suivre mon étoile sans intermédiaires ; je ne tire pas grand-chose de l'ouverture que me procurent les fenêtres et les portes, je m'accroche à celle que m'offre le faîte. Mes seules fermetures se situent en étendues et en profondeurs, dimensions de second ordre, après la hauteur.

Ou bien, comme toute amphibie, je navigue entre le naufrage et les ruines ; au premier j'emprunte le pathos des messages à confier à la bouteille, au second – l'envie de rester en compagnie de mon étoile.

Vous nous rappelez que *temple* viendrait de *temno* – *je coupe* ; à titre de curiosité, je vous apprendrai que *temno*, en russe, veut dire – *obscur* ... Ce qui explique la propension de mes compatriotes à tracer les frontières à coups de ténèbres !

Puisque je touche au russe, je voudrais corriger un tout petit détail sur la date de Noël, chez les Orthodoxes. Cette date est, comme chez tous les Chrétiens, - le 25 décembre (et jamais - le 6 janvier). L'embrouille vient du fait qu'on emploie deux calendriers différents : le julien et le grégorien. La différence entre les deux était de 10 jours à la fin du XVI-ème siècle (et donc, le 25 décembre du calendrier julien correspondait au 3 janvier du calendrier grégorien) ; elle est de 13 jours aujourd'hui (ce qui nous renvoie au 6 janvier du calendrier grégorien).

Cervantès et [Shakespeare](#) sont morts, tous les deux, le 23 avril 1616, - c'est ce que vous lirez dans leurs biographies respectives. Or ils sont morts à dix jours d'intervalle, car le calendrier grégorien était déjà en vigueur en Espagne, tandis qu'il ne fut adopté en Angleterre que deux siècles plus tard, et [Shakespeare](#) est bien mort le 3 mai du calendrier grégorien. De même, la Révolution d'Octobre a eu lieu le 7 novembre du calendrier grégorien ou le 25 octobre du calendrier julien.

Aux Brothers - Sisters, Hermanos - Hermanas, j'ajouterais Brat'ia - Sestry, les premières paroles publiques de Staline, après le Krach de l'invasion allemande.

L'une des tâches de l'intelligence est l'invention d'unités de mesure ; ceci concerne aussi bien le mondain que le sacré ; c'est pourquoi je me méfierais de l'inconvertibilité comme symptôme du sacré ; le sacré serait l'inutilité, l'impossibilité, de toute mesure ; le sacré est la balance même et non un poids, balance qui accorde le plus grand poids - à l'impondérable.

Nous sommes d'accord, avec [Flaubert](#) : le présent appartient au muflisme, ce stade suprême des croyances dominantes. C'est un problème de hauteur : ce n'est plus ni l'Olympe ni le Sinaï ni le Golgotha, inspirant craintes et vertiges, qui attirent les regards, mais la sécurité de la multitude à laquelle vous donnez ce nom si juste de méritocratie, cette rencontre de technocratie et médiocratie. Mais [Flaubert](#) serait mauvais chantre d'une fraternité collective : *J'ai toujours tâché de vivre dans une tour d'ivoire. Mais une marée de merde en bat les murs.*

Oui, la société des *sans frontières*, ou votre ROC, naît sur les ruines du bon sentiment national où ne poussent plus que les calculs apatrides. L'intérêt économique commun est devenu le seul facteur dynamique de l'attachement national. On s'attache aux droits de l'homme du forum d'autant plus qu'on oublie plus facilement les devoirs des anachorètes.

A propos des droits de l'homme : à la prochaine cérémonie de remise du prix Sakharov, au Conseil de l'Europe, à Strasbourg, sera projeté un film sur l'éponyme de ce prix, tourné par un bon ami à moi, un certain Pasternak, vous y êtes cordialement invité.

J'aime votre vision d'une fraternité naissant de la transformation de l'humiliation en fierté. J'ajouterais : de la débâcle – en résignation, de la honte – en ironie, de la solitude – en échos. Vous m'avez fait douter de la fatalité chronologique – liberté, égalité, fraternité – seule la dernière valeur étant chrétienne, - et si l'on pouvait être frères entre esclaves inégaux ? Je le croyais impossible, mais vous faites une belle démonstration du contraire. Si la liberté est question de profondeur, l'égalité – d'étendue, la fraternité se conçoit en hauteur qui est la seule dimension humaine à ne pas avoir besoin des autres pour être pleine.

N'appellez-vous pas à la *version haute* de la fraternité ? La fraternité haute s'appelle chevalerie.

Je ne sais pas où est la place de la *phrase*, dans la naissance de la fraternité ; je la verrais volontiers tel un chuchotement décisif qu'on glisse à l'oreille de sa maîtresse ahurie et éperdue. Puisque moi-même, je suis homme à phrases. Puisque la phrase m'a toujours paru plus près de l'âme que le geste. Et l'âme n'ayant pas de langue à elle, il faut choisir ses interprètes si vous cherchez une âme sœur. C'est hypocrite, mais *hypocrisie*, étymologiquement, signifiait *avant la décision*. La fraternité – le but, la phrase – la contrainte. Savoir manier les contraintes, c'est ce qui distingue la science et l'art – de la technique et de l'artisanat.

Je finirai par vous citer : *On ne célèbre bien que ce qu'on ne pratique pas*, non pas pour vous piéger, mais pour en illustrer mon propos initial sur l'Ouvert : nos meilleures limites ne nous appartiennent pas. Nous sommes, nous frères aux cieus, cloîtres ou ruines, nous sommes tous des Ouverts, parce que le meilleur de nous se profile au bout de nos élans et gît aux frontières, intouchable. Du discret au secret, comme vous l'auriez dit, sans s'attarder au concret, comme je le compléteraï. Nous connaissons l'urgence vitale de ce qui n'existe pas.

Parmi ceux que je choisis pour contemporains d'esprit et de regard, vous êtes le seul vivant. Je vous remercie pour ce fil fécond qui me relie à la vie, au sens chronologique, sinon je me serais cru au temps des croisades.

26/08/2009

Voilà encore une occasion pour entendre votre belle voix, goûter de votre belle intelligence et toucher à votre belle sensibilité, occasion saisie au hasard des ondes de France-Culture.

Je n'ai pas compris votre boutade au sujet de cette chinoiserie autour du doigt qui vise la lune. D'ailleurs, je n'aurais pas compris, non plus, si la réaction avait consisté à se mettre à l'étude scientifique de la face cachée de cet astre. Viser la lune avait pour moi la seule vertu – une chance de se trouver au milieu des étoiles, même si l'on ratait la cible.

Un parallèle archi-éloquent : church/drugstore – école/mairie. Seuls les pays qui ont connu une révolution peuvent l'apprécier – la France et la Russie.

Peut-on vivre, avec la même intensité, un rêve ou un phénomène ? Tout romantique de ma trempe vous dira que toutes les proportions y sont possibles.

Alors, pourquoi refuser à l'homme de *vivre dans l'universel*, puisque tout universel est un rêve *représenté* ? Quel meilleur emploi de la *puissance* que de forger le *rêve* ? Que la manière rationnelle donne forme au fond émotionnel !

À côté de vous, aujourd'hui, [Chateaubriand](#) se serait senti en bonne compagnie, lui, qui, pour avoir droit de parler politique ou solitude, avait fréquenté les princes et connu l'exil, comme vous, avec votre maquis et votre Élysée. Vous ne vous payez pas de mots ; vos mots sont des valeurs dont quelques amateurs électifs s'entichent, et non pas de communs prix qui s'affichent.

Tout en étant à l'opposé de votre définition de l'intellectuel (puisque je ne songerais guère à son efficacité, à son exercice d'influences, à ses dons d'éviteur de simplifications, d'éleveur de niveaux ou d'analyste de phénomènes), je salue la noblesse de votre *pose* (j'ai apprécié l'usage que vous faites de ce terme, face aux banales *positions*).

Car je continue à penser que la noblesse est le premier trait qui devrait surtout motiver un intellectuel, et elle est, aujourd'hui, la valeur la moins sollicitée, invoquée ou remarquée.

Et j'aimerais tant que vous évoquiez son nom dans vos dernières émissions, ce WE.

La noblesse de la langue : la hauteur d'un style appuyée sur la profondeur d'un savoir.

La noblesse éthique : la honte de son propre fait et la pitié pour celui d'autrui.

La noblesse esthétique : le fond, ni le vrai ni le juste, ne peut se transmettre que par une belle forme.

La noblesse humaniste : l'égalité entre forts et faibles, la fraternité des meilleures fibres, la liberté des voies à analyser et des voix à paroliser.

Je serre fraternellement votre main. Je sais que nous aurions pu nous trouver dans un même cloître ou dans une même logosphère.

06/12/2009

La sensibilité sans intelligence engendre souvent de la sensiblerie. L'intelligence sans sensibilité fait pire, elle engendre des monstres (*El sueño de la razón produce monstruos*).

Et quel plaisir de les trouver en tant qu'alliés, sous une belle plume ! La vôtre, dans *Le moment-fraternité*. Et comme toujours, j'ai cette obsédante impression que votre voix retentit en plein désert. Pourtant, il y a des chaînes de télévision, des radios, des revues ... Vous vous êtes trompé de siècle ; Chateaubriand ou Byron vous auraient fait meilleure compagnie que des Houellebecq ou Sollers.

Et, comme toujours, deux mots, quelques échos, à votre 'message'.

Non à l'économie seule.

Je n'en vois que trois issues possibles : faire bénéficier le poète du salaire de broker, ramener sur lui le regard des ingénieurs, châtrer l'économie par une égalité imposée. La première déprave le chantre, la deuxième déprave la chanson, seule la troisième permet de préserver la frontière naturelle entre les lieux du chant et ceux du bruit. Le kit de survie de la liberté étant désormais à portée de tout rebelle, c'est un égalitarisme matériel qui, à mon avis, promet la route la plus naturelle, sans fausses pitiés ni vraies hontes, vers des fraternités.

La petite dernière est devenue orpheline

Doit-elle envier le sort de ses sœurs ? Quel directeur commercial ou administratif ne souscrit pas, aujourd'hui, aux proclamations pour la liberté (d'entreprendre) et l'égalité (des chances) ! Vous savez ce que sont devenus les 'bienheureux', ces 'pauvres et assoiffés' évangéliques ? - la correction politique en a fait des 'pauvres en esprit et assoiffés de justice' ! - voulez-vous qu'on nous inflige une 'fraternité concurrentielle' ? Sans être au génitif, comme justement vous le dites (en lui souhaitant un datif généreux), elle serait à l'instrumental, ce qui est pire. Non, vive l'orphelinat que ne visitent que de nobles têtes comme la vôtre !

Être frères ? - d'où viendrait ce sentiment ? - du passé, grâce aux mêmes géniteurs ? de l'avenir, avec la même terre qui nous ensevelira ? du présent, avec les cœurs qui battent à l'unisson ! C'est ce dernier accord qu'il faut chercher. La fraternité ne m'est chère que musicale, celle qui fait venir les larmes ou tendre la main (pour secourir ou caresser) à l'évocation des mêmes mélodies ou images. Question de goûts, d'espèce, plutôt que d'appartenance, de genre. L'invitation mécanique à chanter en chœur risque de se muer en obligation, ressentie comme : *Sois mon frère ou je te tue.*

Les fratries ou confréries médiévales offraient peut-être le meilleur pendant fraternel à la liberté de rester cloîtré et à l'égalité dans la misère. À chaque époque – son sens de sacré ; le nôtre devrait proclamer sacrée – la rencontre entre les esprits libres, les corps égaux et les cœurs fraternels ! Je serais tenté de l'appeler – *âme*. Des rats de bibliothèques se sont accaparé de l'esprit, des charlatans psychanalytiques – du corps, des fonctionnaires des droits de l'homme – des cœurs ; il ne nous reste que l'âme (un simple supplément d'âme vous étant insuffisant, il faut en appeler un impératif sacré). Il y en a qui lèvent les yeux au ciel, d'autres cherchent à *poser un œil naïf du photographe* ; je pencherais pour les yeux fermés, reflétant le même rêve ou le même regard sur les choses les plus vitales, c'est à dire celles qui n'existent pas.

Dans votre opposition entre sacré (qui vient de *lien* ou de *sermon*) et spirituel (qui vient d'*âme* ou de *souffle*), et où le premier terme semble vous être plus proche, je me place dans le second camp. C'est comme l'opposition entre prose et poésie, la poésie étant le vague des liens (la musique) et la rigueur des choses (l'amour). La prose traduit plutôt des vagues à l'âme.

Bien fraternellement et de toute mon âme.

21/03/2010

Si je vous ai croisé à Marseille, c'est presque malgré moi (je n'assiste pratiquement jamais aux réunions publiques) : un couple d'amis de ma femme, ayant entendu que j'étais une espèce de 'groupie énamourée' de vous, m'y avait entraîné. A la fin, je me suis précipité vers la sortie, mais le mari, les bras en croix, m'a barré la route, la femme m'a poussé vers l'estrade, l'appareil-photo à la main, - d'où mes yeux fuyants et mes balbutiements. Bref, passons. Je veux vous parler de *fraternité* qui anime autre chose que des tribunes et même des poignées de main.

Je me permettrai d'abord, en mathématicien incorrigible, quelques exclusions ou négations ou soustractions de votre 'concept' de fraternité (je sais bien que, chez vous, elle est plus proche d'un élan que d'un concept).

Je pense qu'il s'évalue dans l'inexistentiel, qu'il s'oppose à l'universel, qu'il est noblement humain et charnel, en s'opposant, la-dessus, aux tendances moutonnières ou robotiques de notre temps. Ce n'est pas tellement une main qui serrerait la vôtre que vous attendez, mais un attouchement d'ailes.

Le combat donne un sens à toute entreprise intellectuelle, et celui qui a toujours été central oppose le parti pris des choses aux amoureux des mots. Faisant partie, de toute évidence, du second clan, vous aviez été entraîné dans les tribulations du premier. Et tout naturellement, vous avez suivi le trajet des meilleurs : à partir des choses mêmes – à leur poids, à leur valeur, et enfin, à leur – comme vous dites – vecteur. Mais ce passage, vous l'avez vécu en phylogenèse, où d'autres l'ont déduit en ontogénèse : ce que d'autres soupesaient dans l'espace, vous l'aviez porté

dans le temps. Ce que d'autres représentaient comme degrés de l'être, vous l'avez éprouvé en tant que souffle du devenir. Mais, état ou mouvement, c'est l'itinéraire, imaginaire ou réel, mental ou spirituel, - des plus sensibles ou délicats des hommes.

Je vois plusieurs analogies de votre fraternité. La première, et la plus évidente, c'est l'intensité de [Nietzsche](#), résultant d'une *réévaluation de valeurs* (non pas création de nouvelles valeurs, mais élévation au-dessus des valeurs – au regard ou à la hauteur). Une autre analogie, beaucoup moins bien connue, est celle avec l'*implexe* de [Valéry](#), cette belle image des angles de vue, ou des perspectives, ou des styles de parenté – au-dessus d'un même objet, et qui s'opposent à l'objectivité, à la fixité, au monolithisme, chaque perspective étant munie de *variables*, de ces inconnues d'un Ouvert prêt à s'unifier avec des autres, ses frères. Curieusement, tous les trois, vous faites appel aux liens de parenté, dans la présentation de vos images où votre propre sang ne cherche pas tellement la proximité avec celui des autres : la généalogie de la morale de [Nietzsche](#), la parenté des implexes de [Valéry](#), votre fraternité.

Moi-même, avec ma notion, plus austère, d'unification d'arbres, j'ai été légèrement influencé par l'imagerie valéryenne. Le premier (ou plutôt le deuxième) titre de mon opus (lancé, je vous le rappelle, avec votre bienveillante bénédiction !), *Les regards à hauteur d'arbre*, invitait à cette unification avec d'autres Ouverts, riches en inconnues, pour aboutir, dans une fraternité de hauteur, à un arbre plus vaste et plus près du ciel, grâce aux élans éprouvés dans une même direction.

Car toute pensée est un arbre. Tout monologue est un arbre. Et l'unification d'arbres se trouve partout : elle est dans la relation entre la requête et la réponse, entre l'écriture et la lecture, entre la solitude et l'espérance, entre le langage et l'interprétation, entre la réalité et la représentation, entre la structure et la logique.

L'arbre s'oppose au fait. La chose est un fait ; son prix est un fait ; et même sa valeur l'est. Valéry appellerait l'arbre – état mental, je l'appelle – état d'âme. L'arbre est un Ouvert, chargé de variables, c'est à dire d'appels, de rôles ou de prières, de ce qui n'est ni constant ni fixe, et l'unification désirée n'est pas un dialogue calmant, mais un essor. Essor d'intensité, de fraternité ou d'ouverture. Et si le sacré existe, il est bien dans l'essor lui-même et non pas dans les racines, les fleurs, les cimes de l'arbre, ni même dans ses ombres – qui sont tous des choses ou leurs poids.

Toute proximité, vécue en hauteur, doit être ressentie comme de la fraternité. Mais la hauteur, c'est l'éloignement des choses du monde, ce qui nous plonge, inévitablement, dans l'état de détresse. D'où le style de nos messages que nous rédigeons, - style que Celan appelait *courrier de la bouteille* - *Flaschenpost* - qu'on confie à la bouteille avant de la jeter à la mer, la traversée de la vie ressemblant de plus en plus à un naufrage. C'est ainsi que je perçois vos messages. Vos frères, ce sont les trois azurs : les étoiles qui vous guidaient, les horizons qui vous attiraient, les profondeurs qui vous menaçaient. Pour ne pas se résigner à finir en épaves sans mémoire, on cherche la bouteille immémoriale. Le destinataire de nos mots – le pathos des astres, se trouvant au-delà du ciel indifférent, reflétés dans la mer trop calme, se cachant derrière les horizons trop bien connus.

J'espère que nous pourrions aborder prochainement, et, cette fois, de vive voix, vos *dégagements*. Je serais heureux de vous rencontrer à Paris, comme vous me l'aviez si gentiment suggéré. Je suis à Paris du 8 au 11 avril. Donnez-moi le jour, l'heure et le lieu – j'y serai sans faute. Vous pourriez le faire par retour de courrier ou bien en m'appelant au téléphone.

Mon admiration de votre personne est devenue moins fébrile (et plus

haute, pour ne pas dire profonde) et mon amour-propre – plus lucide, ce qui me permettrait de ne plus me noyer dans le balbutiement et le bafouillage.

Je vous serre la main et forme le vœu : que vos ailes continuent à vous exprimer plus fidèlement que vos mains et pieds, et même votre cerveau !

P.S. Voici, tirés au hasard du mot *aile*, quelques extraits de mes notes :

Tout ce qu'on vainc (occupe), avec l'assistance des autres, te fait gagner en étendue ou en profondeur. On ne gagne la hauteur qu'avec des ailes de ses propres défaites bien avalées.

Un esprit est grand parce qu'il se gouverne plutôt que parce qu'il s'étend –
Alain.

On s'étend parce qu'on se gouverne, tout conquérant et tout capitaine d'industrie te le dira. Mais on ne s'élève que lorsqu'on troque le gouvernail contre des ailes.

Les ailes de l'homme portent son mystère, l'esprit son problème, les semelles ses solutions. L'intelligence, c'est la capacité d'entraide entre les porte-faix. La loi de la gravitation humaine favorise l'espèce aptère ; l'homme spirituel, sans parler de l'homme mystérieux, n'éprouve plus le besoin de lever la tête. Sous combien d'angles lui a-t-on déjà prouvé que les cieux étaient vides ? Et le métier de bâtisseur de ciel perdit tout son prestige.

10/06/2010

Je ne vous demande plus de me pardonner mon bavardage ; rien à faire,

le moindre son de votre voix déclenche, chez moi, des avalanches de mots ; voilà où mènent mes sorties hors-pistes...

De tous vos lecteurs, je dois être parmi les plus superficiels - je ne pêche dans vos eaux, limpides ou torrentielles, que des métaphores. Vous êtes, aujourd'hui, le dernier à tenir au style ; je pense que tout votre 'travail' lui est consacré, puisque l'intelligence et la noblesse s'y joignent par-dessus, tout naturellement et presque machinalement, sans le moindre effort, étant vos 2-3-èmes natures.

Pour la fête des Pères, j'ai reçu en cadeau votre '*Lettre...*', d'où je tire cette magnifique et inépuisable image : *on ne peut pas être petit, quand on chevauche de grands rêves !*

Les plus *hautes* des réponses sont celles, qui poussent à reformuler les plus *profondes* des questions.

Mille questions, en effet, viennent, tout de suite, à l'esprit, à la lecture de votre belle formule :

1. Que dire des *nains sur les épaules des géants* ? Bucéphale est docile.
2. La stature du cavalier, ne pèse-t-elle plus que la monture ? Rocinante ne gagnerait pas de course. Incitatus ne deviendrait pas consul.
3. Est-ce la maîtrise, qui fait qu'on 'chevauche' et non pas s'accroche ? Pégase est connu pour ses ruades.
4. Qu'est-ce qui fait la grandeur du rêve ? - ses finalités ? ses pedigrees ? Sa sauvagerie ? la hauteur des prairies ?
5. Depuis l'invention de l'arbalète, l'efficacité de la flèche décochée ne dépend plus ni de la force de l'archer ni de la vitesse de la bête.
6. Quel est le sens de la course ? - porter une Bonne Nouvelle ? terrasser l'adversaire ? prouver son habileté ? ou son rang ?

Vous voyez la puissance de la métaphore de l'arbre : pour s'unifier avec le

vôtre, j'ai tendu des 'variables', s'occupant des racines, des ombres, des ramages, des feuilles, des fleurs ou des fruits, - pour en arriver à un autre arbre, plus vaste, plus ouvert, plus complet.

J'espère qu'un jour (je repasse par Paris début août) nous pourrions ne parler que de métaphores. Toute bonne poésie, toute bonne philosophie, toute bonne invention s'y réduisent. Même l'austère [Aristote](#) le pensait : *La maîtrise de métaphores est, de loin, la chose la plus sublime, la seule qui ne s'enseigne pas.* Leur place, aujourd'hui, a été bien traduite par cette inscription, *Métaphores*, que j'ai lu, à Athènes, sur une benne destinée au 'transport' d'ordures.

Je ne sais pas si l'existence de quelques énergumènes, en mon genre, qui admirent vos métaphores, vous apporte quelques joies ou encouragements, mais je vous assure de rester, plus que jamais, votre inconditionnel admirateur.

12/07/2010

P.S. Je profite de cette missive, pour aborder un sujet qui surgit régulièrement dans vos propos – être ou ne pas être philosophe. Vous répondez par la négative.

Ayant lu, sans doute, des tenants de tous les courants philosophiques, de tous les continents et de toutes les époques, tout en restant dilettante en matière technique, je voudrais vous dire (vous n'avez pas besoin de preuves ou de persuasions, je n'exprime, à travers ces remarques, que mon amitié) que vous êtes philosophe, au sens le plus noble et le plus profond du terme.

Il faut passer par plusieurs dichotomies éliminatoires, avant d'arriver à votre cas.

1. Dans la philosophie occidentale, il existe une tradition, dite 'ontologique', qui consiste en interminables délayages de la 'sagesse' : *l'être est, le non-être n'est pas* – ce genre de bavardage ne vous concerne évidemment pas.

2. Un autre courant, qu'on pourrait appeler épistémologique, consiste à dégager les prémisses et le contenu de notre savoir. Les meilleures têtes s'y sont exercées, mais le sujet peut être considéré désormais comme clos, ou provisoirement figé. Vos activités 'noétiques' relèvent de cette branche, mais elles ne reflètent certainement pas l'essentiel de votre personne.

3. Depuis le XIX-ème siècle, se multiplient des philosophies de l'altérité, des rapports entre l'être de l'homme et l'Être, du réductionnisme ou du soupçon. La prétention à la scientificité ruina leurs ambitions. Vous êtes trop individualiste pour partager de telles 'rigueurs'.

4. Des matérialistes, ceux qui veulent nous débarrasser de tout étonnement et réduire tout miracle aux collisions d'atomes, ne font pas partie de vos fratries.

5. Des 'logiciens', déversant leurs logorrhées sur le contingent, le nécessaire, le possible, sans être mathématiciens, ne vous accueilleront pas non plus.

Enfin, j'arrive à ma propre vision de la philosophie, vision où vous auriez une place d'honneur.

Je vois plusieurs aspects, dont la possession ou le partage rendent un homme d'esprit – philosophe :

1. Émerveillement et étonnement devant le monde et la vie. L'homme

dans sa solitude, comme sujet et objet de nos regards ; l'homme membre d'une communauté, comme projet Créé ou projet à créer.

2. Passion des sources, des commencements, des points zéro de la réflexion, de l'écriture, de l'émotion.

3. Poésie comme style de nos plus profonds mouvements ; distinction entre l'esprit, le cœur et l'âme, comme organes mystérieux de nos fonctions vitales.

4. Noblesse du ton, accompagnée d'humilité et même de honte.

5. Enfin, évidemment, tout ce qui précède, ne peut se valoriser sans un talent littéraire.

Vous, solitaire de vos engagements et fraternel de vos enthousiasmes, vous qui savez traduire dans votre propre langage les mystères, les problèmes et les solutions des autres penseurs, vous qui manipulez les métaphores avec une élégance, aujourd'hui inégalée, vous qui savez distiller la meilleure pureté de la pire fange, vous dont la 'blanche main' ne cache pas le 'rouge au front', vous représentez la meilleure tradition philosophique, celle qui ne quitte pas des yeux l'homme de la Caverne, du sous-sol ou des ruines. D'autres, la majorité, se consacrent à l'homme de la caserne, du bureau ou de la salle-machine.

11/09/2010

Avant de vous quitter et de me taire pour dix années de plus, comme lors de mes deux précédentes intrusions dans vos agendas, je vous serre, une fois de plus, et très fraternellement, la main.

Je suis heureux de m'être senti, à plusieurs occasions, du même côté de certaines *frontières* que vous. Que vous traciez à la recherche du sacré et que moi, je chérissais comme appels de mes propres limites, inaccessibles pour mon arrogante raison, mais si vitales pour mon âme tâtonnante.

Qu'elles nous servent d'horizons ou de firmaments n'est peut-être pas le plus important. Le plus important est peut-être de se rendre compte que nous ne sommes chez nous que de ce côté-ci de la plus haute frontière humaine - celle entre la vie et la mort. Et que nous devons, grâce ou malgré ce terrible constat, nous dédier aux seules choses sacrées (sans savoir si elles ont leur source dans un au-delà quelconque) - le bon, le beau et le vrai. Vous, vous en trouvez des *rythmes* dans les choses mêmes, moi, je les renvoie aux signes, c'est à dire, surtout, à la musique, où je me sens, à tour de rôle, compositeur, instrument et interprète.

Vous évoquiez aussi la peau, comme un bel exemple de frontière. Ce qui me réjouit, puisque l'une de mes devises a été : *Au commencement était la Caresse* (opposé au Verbe, à l'Action, à l'Étrange, à l'Algorithme).

Quelle joie que d'avoir été votre contemporain, mon cher Régis ! Ce n'est qu'en votre présence que j'avais vécu la présence d'une vraie noblesse, d'une vraie intelligence, d'une vraie passion, même si je ne parvenais pas à enchaîner cette sensation avec des mots d'une même intensité. La noblesse paralyse, elle *oblige* à se concentrer sur l'arbre même, sans savoir transformer la sève en feuilles, les feuilles en fleurs et les fleurs en fruits. L'homme du climat, opposé aux hommes des saisons et même des paysages.

Adieu, mon grand et unique ami.

13/11/2010

Vous ne m'auriez pas répondu, j'aurais gardé exactement le même regard sur l'homme que vous êtes et sur l'écrivain. Maintenant, entre deux minauderies - froncer les sourcils ou me fendre d'un déluge verbal, naïf et

enthousiaste, - je choisis la seconde ! Les prises de position ne font pas partie de mes arguments, je suis condamné, pour plusieurs raisons, à la pose.

Ce que vous appelez *refus en commun*, je l'appelle *contrainte* - refus d'évoquer certains sujets trop bas, refus d'énoncer ce que n'importe qui aurait pu faire à ma place, refus de l'inertie, du délayage, refus d'engagement là où la liberté ou la créativité réclament un point zéro de la réflexion ou de l'action.

Vos remarques sur les *vieux Russes* et les *vieux Français* viennent tout droit de la correspondance entre [Flaubert](#) et Tourgueniev. Je reconnais porter en moi certaines extravagances de mes origines : refus des transactions - penchant pour le vol ou le don ; refus des contrats - alternances des sacrifices et des fidélités ; refus des devoirs - culte du vouloir ou du pouvoir.

J'avais toujours préféré les filtres aux amplificateurs, la délicatesse d'une contrainte à la puissance des moyens ou à la clairvoyance des buts. Mais un jour j'ai tellement amplifié votre voix bienveillante, que je me suis attelé à la tâche la plus folle, pour un dilettante, - écrire le livre du siècle ! Et aujourd'hui, personne, vous y compris, ne pourra plus m'en dissuader - le pari a été tenu ! Je n'ai plus à rougir devant la noblesse de [Nietzsche](#), devant l'intelligence de [Valéry](#), devant le style de [Cioran](#). Mon livre est le seul à réunir la vaste (les cultures, les époques, les écoles), le profond (le sens de l'intelligence, du savoir, de la science) et le haut (la noblesse, la musique, la poésie). Mais il a fallu tant de hontes, de grattages, de charcutages !

Tant de poignées de main, que les yeux soient baissés ou fixant les vôtres !

28/02/2011

Dans votre dernier livre, on tombe sur cette belle trouvaille de l'imprimeur : *L'enceinte exalte le rampa*Nt ! Ce n'est pas aux mâchicoulis ou échauguettes qu'il songeait, mais à Ève, qui, après avoir croqué la pomme du Serpent, connu la honte et Adam, se trouve sur le point d'accoucher et remercie le Malin.

01/03/2011

... j'aurais dû ajouter, qu'aussi bien le Fermé que l'Ouvert ont, tous les deux, des frontières. Contrairement aux ensembles qui ignorent la *mesure* de la distance, la *compactité* entre éléments (termes mathématiques) et le bon *filtre* d'appartenance.

Le Fermé correspond à l'esprit et l'Ouvert - à l'âme. Mais lorsqu'on sait que l'esprit, c'est l'âme asservie, et l'âme - l'esprit libéré, on change facilement de statut, sans faire bouger les frontières.

01/06/2011

Après mes effusions de *frère* irresponsable (me trouvant, par inadvertance, du côté de Caïn) viennent mes manies de vieux *professeur* intarissable. J'espère ne pas trop vous agacer ...

De votre *Histoire du Regard*, j'avais retenu cette belle phrase : *Quand il n'y a plus de visions, il n'y a plus de peuple*, que vous attribuez aux Proverbes 39.18 (la référence y est fautive, puisque dans les Proverbes il n'y a que 31 chapitres). Malheureusement, le vrai texte des Proverbes est beaucoup plus prosaïque : *Sans révélations, le peuple devient sans frein*. Remarquez que les mots *vision*, *révélation*, *apocalypse* y sont

synonymiques.

Vous citez [Baudelaire](#) visant soi-disant Manet : *C'est le peintre qui a tué la peinture* (curieusement, c'est à peu près ce que moi, je pense vraiment !). Cette attribution est douteuse, mais, surtout, l'interprétation originale, cette fois-ci, est beaucoup plus curieuse (même si elle est injuste) : [Baudelaire](#) opposait l'auteur individualiste à l'art *collectif*, sous une forme paradoxale : *L'individualité a mangé l'originalité collective ; le livre a tué le monument, le peintre a tué la peinture*. Par ailleurs, [Baudelaire](#) admirait Manet : *le génie espagnol s'est réfugié en France*. Une petite anecdote : c'est [Baudelaire](#) qui a encouragé Manet à placer un chat sur *Le déjeuner sur l'herbe*.

Il trouvait chez Manet *une imagination vive et ample, sensible, audacieuse, sans laquelle, il faut bien le dire, toutes les meilleures facultés ne sont que des serviteurs sans maître*.

Tout est bon, même des intrusions non-provoquées, dès qu'il s'agit de ... vous serrer la main

23/06/2011

Je ne vous demande même plus de me pardonner le manque de réserve ; je m'engouffre ou je me faufile dans la brèche créée par votre mot poli et imprudent ; me tourner vers vous a toujours été pour moi un plaisir beaucoup trop vif, pour que le bon sens ou la politesse m'en retiennent.

D'autant plus que vous effleurez le sujet qui me tient profondément à cœur – le mot, comparé avec la note ou la couleur, et où vous semblez donner la préférence à celles-ci et constater l'impuissance de celui-là. Je vois leur fond essentiel commun dans la musique : la musique du conçu (l'imagination, la noblesse, l'intelligence), la musique exécutée (le talent,

le génie), la musique du perçu (la sensibilité, la culture). C'est le conçu qui, à mon sens, donne la palme au mot, l'idée y complétant l'expression, le vu s'y entremêlant avec l'entendu, le profond y tendant la main au haut, le passé y amplifiant le présent. En plus, le mot peut être traduit, le mot s'ouvre aux interprétations plus vastes, le mot souffle des représentations mentales dont ne sont capables ni la note ni la couleur. Toute fantaisie sonore ou picturale peut avoir son équivalent verbal. Mais le mot ne doit pas exhiber sa source, comme le pinceau doit être absent du tableau, comme on ignore souvent si l'on est bouleversé par la mélodie, le timbre, le mode ou l'intensité d'un morceau de musique.

Hélas, la fonction musicale du mot semble se perdre aujourd'hui au profit de l'informativité, de la cohérence, de la force brute, de l'actualité. Dans l'écrit, devraient ne compter que les métaphores, bien encadrées de silences. Je lis tellement de descriptions de murs, de sièges, de pupitres, de scènes, de couloirs, tandis que je n'ai besoin que de bonnes partitions. Nous savons tous ce que c'est que la vie, le mouvement, la règle, le doute ; je m'ennuie devant des tentatives de le reconstituer en mots ; je veux qu'ils m'entraînent au pays imaginaire, où je n'entendrais que des premiers pas : la naissance du profond, l'appel du large et la vibration du haut. Dites-moi quelle chose inexistante vous tracasse le plus, je dirais ce que vous valez.

Plus j'écoute les hommes, plus je vous admire. Votre maniement de mots, d'idées, d'actes est si unique et singulier, votre personne, si riche en reliefs et en couleurs, s'imprime si impérativement dans toute manifestation d'esprit, là où chez les autres parlent la routine, l'inertie, le clan, l'horizon bouché, que j'aime même ceux de vos gestes, qui se vouent aux domaines, loin de mes propres goûts. Rationnellement, je ne suis presque jamais d'accord avec vous, mais je suis fasciné par le souffle de liberté et de noblesse qui vous anime. Un immense accord musical me lie à vous, une proximité sans horizons communs, une proximité écrite en

encre sympathique et qu'on ne lit que la tête dressée vers le haut. C'est l'une de mes rares certitudes (il faut dire que mes doutes sont encore plus rares – je ne fabrique du solide et du chancelant que pour en tapisser mes bénies ruines). Nous portons, tous les deux, un OUI enthousiaste à la beauté du monde invisible, et nous cherchons à la rendre lisible, c'est ce qui doit nous rapprocher. Quant aux oracles des malheurs, des catastrophes, des fins du monde, ce sont les moins doués et les moins créatifs qui s'y livrent. Et peu importe si l'avenir des hommes semble être la paisible platitude, il reste tant de hauteurs respirables !

Vous harceler n'entraîne pas dans mes intentions lorsque je vous écrivais ma première missive. Vous avez beau être, à mes yeux, l'homme le plus intéressant (inter-esse !) de la planète, la courtoisie, ou autre convention quelconque, aurait neutralisé mon envie de garder le contact avec vous, si je n'avais pas suivi votre conseil de tremper ma plume française. Et là, le résultat a dépassé toutes mes espérances. Votre chiquenaude pascalo-cartésienne a servi à produire l'une des plus grandes créations livresques de l'Histoire ! Je la regarde avec les mêmes yeux qu'un héros de Tolstoï – sa bien-aimée : *Il l'aimait si fort, qu'il n'en voulait rien* - voilà l'éros trépidant rejoint par la philia souriante, pour produire l'agapé ironique, - quel meilleur bilan peut-on tirer d'une telle expérience ! Que d'autres écrivent devant les hommes, j'ai écrit devant les Olympiens. L'absence totale de lecteurs ne fait que prolonger mon séjour aux sommets, où baisser les yeux ne nuit nullement à la qualité du regard. J'aurais pu l'écrire en russe ou en allemand, mais, tout compte fait, l'esprit y compte plus que l'âme ou le cœur, et moi, je suis Russe d'âme, Allemand de cœur et Français d'esprit. Et cette humble fierté (oxymore justifié) me donne des droits célestes et imaginaires, les seuls qui déclenchent mes audaces.

Mes rapports avec les religions sont très distants ; aucune superstition ne m'a jamais consolé, mais je vénère pieusement l'œuvre de

l'Horloger inconnu. Baptisé orthodoxe, j'ai un petit faible pour le lyrisme des icônes hiératiques, des bulbes d'églises médiévales, du chant liturgique, de l'humilité des paroissiens. D'ailleurs, j'ai fait baptiser mes enfants à l'église orthodoxe de Nice. Le lien de l'église catholique avec la réalité, lien trop visible, m'en éloigne. Le poète et le prêtre doivent être énergumènes, doivent être affamés, pour que leurs poèmes ou baptêmes remuent les cœurs ou les âmes. La satiété générale tua la sainte poésie et la sainte ascèse.

Ce n'est jamais une simple ou franche poignée de main que j'attends du début ou de la fin d'une rencontre avec vous, mais bien mes yeux fixés au fond des vôtres, pour vous transmettre tout mon respect et toute mon amitié que je ne peux partager avec personne d'autre.

05/11/2012

À ma première motivation - vous exprimer l'admiration que vous êtes le seul au monde à m'inspirer - s'est ajoutée, avec le temps, une deuxième - vous faire part de l'immense plaisir, que me procure le travail sur mon Magnum Opus, et que je n'aurais jamais entrepris sans votre, comment dire, encouragement, suggestion ou ... boutade.

Ne vous inquiétez pas, je n'abuserai pas de références de votre nom, en vous dédiant cet enfant, dont je ne me sens pas tout à fait le père. On n'a jamais vu de débuts littéraires à 70 ans, et les paternités aussi tardives ne font pas souvent de nous des St Joseph comblés. Mais se sentir instrument d'un dessein, dont les enjeux nous dépassent a de quoi justifier quelques exaltations superstitieuses ou sentimentales.

Je pense être assez lucide, pour me rendre compte que la solitude et une certaine propension au narcissisme jouent un rôle fatal dans l'estimation flatteuse que je fais moi-même de ce travail. Inutile de m'attarder sur ses faiblesses évidentes, elles sont, essentiellement, de nature langagière, tandis que l'essentiel de l'ouvrage est d'aspect pré-langagier - le nombre et la qualité des axes de valeurs, la musique conceptuelle, l'intensité de la voix.

Et même si mon auto-évaluation n'était que fruit d'un aveuglement d'amateur, je vous offre mon jouet, comme l'aurait fait un vieux garde-forestier, jamais instruit en menuiserie, en sculptant dans le dernier arbre de sa forêt dévastée. Question d'un dernier souffle et d'un dernier hommage, plutôt que des expositions ou ventes.

Dans ce noble genre qu'est la maxime, je n'ai pas de rivaux. Personne au

monde ne peut se permettre de s'attaquer, simultanément, à tant d'horizons, de domaines, de sujets, de cultures, de langues que moi. Tout en prétendant de viser de tels firmaments. Et je n'oublie pas qu'ennuyer, c'est vouloir tout dire.

J'ai fini par préférer Héraclite à Démocrite, Pierre Lombard à St Thomas, Montaigne à Bacon, Pascal à [Descartes](#), Chamfort à Rousseau, Hamann à [Kant](#), Lichtenberg à Goethe, [Nietzsche](#) à [Heidegger](#), [Valéry](#) à Proust, [Cioran](#) à Malraux.

Oui, aujourd'hui la maxime ne passionne personne. Le seul 'lecteur' que j'imagine serait un grand bourgeois, offrant à son héritier ou à sa maîtresse une édition de luxe, avec de belles reliures et dorures, pour décorer des bureaux ou boudoirs. L'intellectuel, lui, veut qu'on lui parle d'impôts, de conférences, de bistrots, des OGM, ONG.

Les meilleurs, [Nietzsche](#), [Valéry](#), [Cioran](#) n'ont exercé aucune influence sur moi. [Nietzsche](#) manque d'intelligence, [Valéry](#) – de noblesse, [Cioran](#) – de souplesse. Respectivement, manque de profondeur (rôle du langage, sciences), manque de hauteur (haines ou enthousiasmes), manque d'ampleur (pratiquer les gouffres et négliger les sommets). J'ai tenté d'y être plus complet. Deux handicaps, venant en sens opposés, pourraient ruiner cette ambition : les limites de mon talent et les limites de ma maîtrise du français.

Je vais tenter de résumer ce que j'ai appris en matière d'écriture.

Le travail d'écrivain s'effectue en deux étapes : filtrage et exécution.

Le filtrage – écarter des sujets voués à la platitude, ne garder que ceux où gît une profondeur ou se promet une hauteur.

L'exécution – seuls les critères esthétiques comptent - la beauté et

l'intensité. L'éthique va de soi et n'a pas besoin de défense ou de proclamation. Et le réalisme et la mystique doivent obéir aux mêmes règles esthétiques.

Le talent est une machine, qui a, en entrée, une matière, et produit, en sortie, des images.

C'est une véritable alchimie : quelle que soit la matière d'entrée, seul l'or doit être à la sortie. Les matières d'entrée ou de sortie sont de natures foncièrement différentes. L'or réel et l'or ainsi créé sont incomparables.

Qu'à l'entrée, se trouve déjà de l'or ou bien des matières ingrates, l'effort de l'alchimiste serait du même ordre, même si le mérite est plus flagrant dans le second cas.

Ces dernières remarques m'ont conduit à une relecture capitale de [Nietzsche](#). J'ai lu tous ses commentateurs de renom, et je crois être le seul à en avoir trouvé la clef la plus juste et intéressante. Tous les autres philosophes et poètes sont des hommes des valeurs, mais [Nietzsche](#) est celui des AXES, des vecteurs. C'est donc l'axiologie et non pas l'ontologie (contrairement à ce que pense [Heidegger](#)) qui doit être placée au centre.

Ses notions : l'éternel retour du même, la réévaluation de valeurs, l'homme à surmonter – tout y parle d'axes à munir d'intensité, d'une extrémité à l'autre. En simplifiant les choses : la majorité dit : je suis pour le bien, que je vais *faire* (à la V.Hugo) ; une minorité dit : je suis pour le mal, que je vais *chanter* (à la [Baudelaire](#)). Mais l'homme de génie (à la [Nietzsche](#)) dit : dans la vie, je suis comme tout le monde – je suis pour le bien, mais c'est si banal, qu'il est ridicule de le clamer ; je suis pour le beau dans ce qui sort de ma plume, et plus haut est mon talent, plus vaste est la gamme du réel, qu'embrassent mes tableaux. Et c'est ainsi qu'on se met *au-delà du bien et du mal* – DANS l'art. Une fois devenues valeurs artistiques, les axes entiers y sont représentés : bien –

mal, acquiescement – nihilisme, vie – art, fierté – humilité, force – faiblesse, pureté – impureté, sous-homme – surhomme. [Heidegger](#) aurait ajouté : être – étant, ou Rilke – Ouvert – Fermé. Et [Nietzsche](#)-artiste est 'partisan', au même degré, de chacune des extrémités ci-dessus. Une petite tricherie verbale consiste à proclamer que la vraie vie, c'est l'art (à la O.Wilde), pour ne plus parler du tout du réel.

Cette avalanche d'intuitions (plutôt que de réflexions) s'est concrétisée à l'occasion du vaste chantier, que j'avais ouvert, grâce à vos récentes remarques sur la personnalisation souhaitable de mon opus. J'ai suivi vos excellents conseils, j'ai procédé à une purification radicale dans la liste de mes auteurs, en éliminant les noms secondaires et en imposant ma propre voix dans les cas, où il y avait trop de décalage mental ou tonique entre la citation et ma réplique.

Au cours de ce nettoyage j'ai appris une jolie curiosité : parmi les rares survivants, à vous faire compagnie, se trouve G.Steiner, eh bien, il est allé dans le même lycée que vous, seulement c'était l'année de votre naissance.

Je résume l'état des lieux qui vous sont dédiés : un thésaurus des maximes, de deux mille pages, réparti en quatre volumes (Valoir, Devoir, Vouloir, Pouvoir), chaque volume comprenant quatre livres selon des thèmes. Douze mille de mes maximes, dans lesquels s'incrustent six mille citations de cinq cents auteurs. À la fin de chaque livre, se trouvent des citations de quelques grands auteurs, citations accompagnées de mes répliques. Les citations sont dans leur langue d'origine (sept langues), sauf en grec, la langue que malheureusement je ne maîtrise pas assez.

Comme toujours, je termine ma missive par une proposition égoïste : je

serai à Paris pour deux journées, du 31 décembre au premier janvier. J'y serai avec mon épouse. Vous rencontrer à cette occasion serait évidemment une grande et irremplaçable joie.

Très fraternellement, sinon dans le sacré, au moins dans le consacré.

03/12/2012

Cher Régis, mon frère ! Vous permettrez que je bouscule les arbres généalogiques, en ne me référant qu'à mes propres greffes du sacré ou du proche...

Vous avoir vu, vous avoir parlé, restera l'événement le plus dense de ma vie intérieure.

Et c'est pour vous répéter cela que je me permets, une fois de plus, peut-être la dernière, de vous harceler, pendant quelques minutes. Aucun amour-propre froissé, une conscience trouble mais affectueuse.

Avant de me retirer - tous mes vœux d'enthousiasme, d'émotions fortes, d'images fraternelles ou sacrées, venant surtout de votre propre plume. Des vœux de vie intense, vibrante, haute et belle ! Vous êtes, peut-être, le seul au monde à savoir mener de front tous ces combats de l'âme.

Que puis-je vous offrir, en guise de mon immense respect ? Mon regard fraternel et immatériel. Mais il s'est matérialisé, presque malgré moi, dans un essai poético-philosophique, que je vous dédie. Je vous en envoie un seul chapitre, dédié exprès au thème, que je maîtrise moins que tous les autres, et dans lequel vous êtes parmi les meilleurs experts - ma 'politéia'. Une manière de ne pas vous tendre une main vide. Quels que soient les défauts ou les qualités de mon 'thésaurus', votre nom en a marqué l'origine. Qu'aucun bruit médiatique n'en consacre la valeur ne

rend pas mon geste moins 'pathétique', il est chargé d'un sentiment, que vous avez toujours été le seul à m'inspirer. Et ce sentiment n'emprunte rien à l'horizontalité collective et se loge, tout entier, dans une verticalité individuelle, solitaire. C'est bien dans cette dimension que j'ai toujours placé l'écrivain, l'homme et le révolutionnaire Régis Debray.

Où que je vous croise encore, dans cette vie ou dans une 'autre', ce sera toujours avec une main sur le cœur et une autre – dans la vôtre.

11/01/2013

Excusez-moi, une fois de plus, d'avoir accaparé tant de votre énergie, pour des sujets qui, de toute évidence, ne vous tenaient pas à cœur. Je tenterais désormais d'être plus discret et plus modeste.

Mais, avant que cette sage résolution ne prenne l'effet, encore un mot sur mon 'conservatisme'.

1. Je distinguerais entre un conservatisme d'idées et un conservatisme d'action.
2. Le premier relève d'un cynisme, d'un égoïsme ou d'un manque d'imagination.
3. Le second peut résulter d'un manque de courage, d'un pessimisme de principe, d'une servile résignation, d'un goût pour la routine et l'inertie.
4. Mais ce second conservatisme peut aussi provenir d'une sobre analyse du présent et d'une bonne maîtrise des leçons du passé.
5. On peut refuser d'appeler à l'action, même au nom du plus bel idéal, si les conditions essentielles de sa réalisation sont absentes ou si une réelle menace pour la justice fondamentale se profile derrière les plus belles intentions des hommes d'action.

C'est donc dans cette dernière catégorie des conservateurs que je m'inscris.

Ce qui ne m'empêche pas de me considérer comme révolutionnaire d'idées.

Enfin, pour pouvoir vraiment classer les hommes en conservateurs et révolutionnaires, il suffirait de leur demander leur vision d'une société idéale future.

Si l'homme est pour la méritocratie, l'inégalité matérielle, la mécanisation

des règles de cohabitation, la place centrale de l'efficacité et de la puissance économique, la marginalité des artistes, l'éviction de l'éthique et de l'esthétique des premiers soucis de l'homme – c'est un conservateur. Si l'homme est pour l'égalité matérielle, pour la place centrale du cœur et de l'art, pour une fraternité entre les forts et les faibles, pour la noblesse comme critère de nos pensées et de nos actes – alors c'est un révolutionnaire.

Sur cette échelle, non seulement je me sens révolutionnaire, mais je suis parfaitement optimiste : l'humanité y aboutira un jour. Mais, évidemment, nous n'y assisterons pas ; c'est une affaire des siècles.

Je sens que ces prudes paroles auraient pu animer des Pécuchet et figurer parmi les idées reçues *progressistes*, mais elles ont le mérite d'invalider ma candidature au grade de conservateur, content de soi-même et de son siècle.

Je vous serre la main.

17/01/2013

En prenant au sérieux la préparation de la 'plaquette', je sous-estime peut-être votre réserve quant à la valeur de mon Opus. Et ainsi, j'abuserais encore de votre patience et de votre gentillesse.

Mais je vous envoie quand même la version finale d'un extrait, représentant 3% du volume de l'Opus et articulé autour du chapitre 'Cité', que vous aviez parcouru.

Comme je vous l'avais dit, ce chapitre a pour 'voisins' thématiques – *Hommes, Action, Bien*. J'y ai procédé à une sélection, en essayant de suivre à peu près les mêmes critères, que vous m'aviez exposés pour votre propre choix. J'ai gardé un dixième des maximes de ces chapitres, ce qui aboutit finalement à une cinquantaine de pages en tout.

La 'plaquette' aurait donc quatre 'chapters', intitulés : *Cité sans rêve, Hommes-robots, Action infidèle, Bien intraduisible*, d'une douzaine de pages chacun. Je n'ai pas bien réfléchi au titre général ; provisoirement, j'ai mis *Le Nous du Moi, une sélection de maximes*. Un peu loufoque, mais rendant bien le sens général. C'est la partie 'collectivisante' de l'Opus.

Si vous procédez à votre propre sélection dans les maximes de ces trois derniers chapters, je l'accepterais d'avance sans rechigner. La 'plaquette' n'y ferait que gagner en qualité.

Dès que vos 'trois pages de préface' seront prêtes, j'envoie tout à Actes-Sud.

Dans mon texte, vous aviez corrigé *vulgus* en *vulgum* (au nominatif).

Bien que ma maîtrise du latin soit assez sommaire, j'avais tout de même appris que ce substantif était du genre neutre – *vulgus*, à l'accusatif – *vulgum*.

Je crois que le barbarisme *vulgum pecus* (avec le sens de *hommes ordinaires*, attribué arbitrairement) est né d'une déformation agrammaticale tardive de l'expression d'Horace : *servum pecus* (*troupeau servile*), *servum* y étant un adjectif, tandis que *vulgus* n'est qu'un substantif, et la suite de deux substantifs *vulgus pecus* est lourde et incorrecte – 'troupeau-foule'. À titre anecdotique : le mot latin *vulgus* a donné, en russe, – *veliki* – *majestueux/grand*.

J'ai un système de ponctuation, qui diverge parfois des normes. Je le trouve globalement plus cohérent que ce que l'Académie prescrit. Ce n'est donc pas un hasard, mais bien un système, qui distribue chez moi des virgules et des points-virgules, des tirets et des doubles-points. C'est le besoin de marquer les pauses et de séparer les sujets qui dicte, le plus souvent, mes choix.

À toute fin utile, je joins à cet envoi une présentation de l'Auteur, de son Opus, ainsi qu'une notice explicative sur son Vocabulaire.

Ce ton sérieux ne me sied pas bien, je m'y sens maladroit et lourd. Excusez-moi mes irruptions envahissantes. Vous savez bien que leur motif se trouve beaucoup plus près de la joie de votre simple présence que du prurit de mon amour-propre ou de mes ambitions.

20/01/2013

La matière et la manière de vos *Modernes catacombes* sont si vivantes, que je repousse mon clavier mécanique ; ainsi, ma main sera moins traîtresse, et mon émotion plus palpable.

Quelle jouissance – s'immerger dans vos mots, oublier son siècle, oublier les choses, au milieu de vos métaphores se découvrir plus libre qu'au milieu des soucis des hommes. Perdre pied, se laisser emporter par un courant, créé par la fraîcheur de vos sources et par l'ampleur de vos estuaires.

Votre talent : d'abord, *trouver* la peau de la chose vivante et, ensuite, *chercher* à la caresser. Une sensibilité, mathématiquement précise, du commencement et l'intelligence, sentimentalement bouleversante, du parcours de votre plume.

Tout grand art est de nature érotique. La caresse est à l'opposé de la possession, de la violence, de la familiarité. La peau (*ce qu'il y a de plus profond chez l'homme*, d'après Valéry) est ce côté miraculeux de la chose, que notre sensibilité découvre au hasard des mots. Personne n'a la justesse et l'élégance de votre double maîtrise : ne pas se tromper de zone érogène, laisser le réel se pénétrer de l'imaginaire.

Les autres, soit ils ratent la chose, soit ils nous déçoivent par ces deux démarches extrêmes : nous entraîner, tout de suite, dans la profondeur (où l'on touche aux muscles, squelettes, tubes digestifs) ou vers la hauteur (où l'on est glacé par l'abstraction, l'impassibilité, la prétention). Les statistiques ou les nues.

Qu'elle est subtile, votre vision du 'sentiment poétique de l'histoire' chez [Chateaubriand](#) ! Seuls les grands poètes comprennent qu'il y a deux réalités – l'historique et la musicale. Les réalistes vivent, tout entiers, dans la première ; les romantiques savent se réfugier dans la seconde, lorsque la première blesse leur œil.

Le geste parricide de [Sartre](#), que vous éclairez en pensant à [Chateaubriand](#), me rappelle le même geste de [Nietzsche](#) face à Schopenhauer, de [Valéry](#) face à Pascal, ou de [Cioran](#) face à [Valéry](#).

Le drame de [Sartre](#), visiblement, vous aura servi de bonne leçon : les épousailles avec la politique au détriment de la littérature. Vous avez peut-être vécu votre illumination de Gênes ou de Sils-Maria, le jour où vous aviez fait le virage inverse à celui de [Sartre](#). Être enfant prodige de la littérature vous va mieux qu'être enfant terrible de la politique.

J'aime beaucoup vos évocations de la nostalgie et de la solitude, qui accompagneraient une bonne lecture d'un bon livre. C'est que les mots ailés nous font quitter la terre ; et, une fois dans l'air, nous sommes presque forcés à accéder à un regard pathétique sur la vie devenue visible de part en part. En plus, votre dégagement de tout ce qui est inertie, banalité ou routine est si fort, qu'une bienfaisante sensation de liberté nous soulève.

J'aimerais comprendre un jour ce que vous entendez sous 'vérités enfouies', dont la recherche ferait partie du devoir de l'écrivain. Mon impression à moi est que vous vous contentiez de suivre le beau et l'émouvant, le véridique surgissant tel un effet collatéral.

Tout bon lecteur aura compris que votre nostalgie est autant temporelle que spatiale : aujourd'hui, ceux qui sont sensibles sont désespérément bêtes, et ceux qui sont intelligents sont aussi désespérément froids. Vous êtes le seul à réunir ces deux facettes, pour approfondir les contours ou rehausser les compteurs. Ou, plus précisément, cette rencontre ne vous coûte aucun effort : c'est le talent qui est le vrai nom de cet heureux mariage.

C'est par un euphémisme - l'omniprésence du présent - que vous dénoncez la disparition du culte du mot et du rêve dans l'écriture des modernes. Même le présent aurait pu être chanté, mais il n'est que narré, commenté, quantifié. Le conflit central est entre le réel et l'imaginaire, qui ont leur place aussi bien au présent qu'au passé et au futur. Mais l'imaginaire est banalisé et pourri, aujourd'hui, par le réel. Le même réel aplatit le passé et prosaïse le futur. 'Dégonfler le présent', c'est bien, le faire marcher – aussi, mais le mieux serait de le faire danser.

Dans mes missives à vous, j'aime glisser des choses anecdotiques. Il y a quelques années, à Syracuse, je me trouvais devant un hôtel au nom de ... 'Modernes Catacombes'. Il se trouvait près du premier camp de concentration de l'Histoire : les Syracusains faisaient mourir à petit feu des milliers de prisonniers athéniens, dans des catacombes à ciel ouvert. Une espèce de promenade était arrangée au-dessus de ce camp ; les belles Syracusaines venaient déambuler la-dessus, pour assister aux

progrès de la faim et de la soif.

24/01/2013

Dans vos *Modernes catacombes* vous employez l'expression *arte di levare*. Elle pourrait définir l'art d'Archimède, l'art mécanique, celui du 'levier' - 'l'art de SOU-lever'. Tandis que l'art d'EN-lever, celui de la sculpture (celui qui est visé dans votre texte), l'art de Michel-Ange, a été appelé par celui-ci - *arte di togliere*.

05/02/2013

Domage pour l'Angleterre.

Que j'aie ajouté de la matière à ma sélection de maximes est peut-être une mauvaise chose.

Je pars de l'hypothèse que *arte di togliere* est plus facile à mettre en œuvre que *arte di levare*, surtout lorsqu'on ignore les dimensions de la future niche, la spécificité du musée et les goûts du public. Et que ce ne serait même pas une sculpture, ni même une perle, mais peut-être une simple pierre de Sisyphe, inutile aux bons angles et achoppements.

25/02/2013

L'élégance et la noblesse sont le dénominateur commun indissociable de vos dits et de vos faits, qu'il s'agisse de propos de circonstances ou d'actions héroïques. C'est ce cas rare où le fond et la forme sont fusionnés, grâce au feu du talent et à la pénétration de l'intelligence.

L'honneur, normalement, s'associe avec la lumière: celle de la rampe, des coulisses ou des loges royales. Mais je ne suis ni du théâtre, ni du forum, ni même de la cité. L'honneur que vous me faites est un honneur des ombres, dans mes chaudes ruines, où la profonde humilité de la Caverne tend la main à la fierté hautaine de la Tour d'ivoire.

L'éclat et l'élan, dont on ne sait s'ils sont internes ou externes, c'est ce qui nous rapproche. Ce n'est pas l'ivresse d'un ambitieux qui y parle, c'est la sobriété d'un apprenti, au seuil d'un atelier, tablier à peine fixé sur la poitrine. Même si personne ne réclamait une arme quelconque, sortie de ma forge, je me sentirais cet archer qui est fier de la tension de sa corde, plus que du nombre ou de la qualité des cibles touchées.

En ce qui concerne le volume de mon exercice, je vais suivre votre conseil.

27/02/2013

Hier j'ai expédié mon exercice chez *Actes-Sud*, et, au bout de moins de vingt-quatre heures, je reçois, à l'instant, la réponse (il y a dix ans, je n'avais pas reçu la moindre réaction de la part d'une vingtaine de maisons d'édition, auxquelles j'avais envoyé mon manuscrit). Surpris et flatté par tant de correction et de courtoisie, je ne leur en veux même guère pour leur NON catégorique.

Alors, je vais tenter, pour la dernière fois, un éditeur quelconque, par exemple la Maison lausannoise de *l'Âge d'Homme*.

Une fois la réponse plausible de celle-ci obtenue, je mettrai votre belle *Préface*, parmi les trésors les plus précieux et intimes, à ne partager qu'avec un virtuel 'confesseur' de mes faiblesses et de mes péchés.

La fierté et la joie, que vos mots m'ont procurées - et me procurent encore! - sont si hautes, que ces grains de sable, sous mes pieds, ne me font nullement trébucher ni ne provoquent aucune sensation de chute. Garder de la hauteur, c'est savoir planer grâce à nos ailes, ne pas la mesurer par la place de nos semelles.

12/03/2013

Votre parrainage aura eu plus de succès avec les mamelouks qu'avec les moujiks.

Il faudra se contenter d'une 'confirmation' laïque à venir, dans et par le temps, comme vous le disiez, et sauter le baptême, ce rite sacré bâclé.

Les livres sont moins faciles à lancer dans la vie que nos enfants. Les sanglots de M.Gallo, à Saint-Sulpice, m'ont appris que votre Antoine y avait reçu cet heureux lancement, comme mes enfants, jadis, à Nice.

Une fois encore - un regard fraternel, reconnaissant et fier, dans vos yeux.

J'essayerai de rester digne de leur présence dans mes palpitations d'antan et dans ma paix future.

24/03/2013

Je reçois votre livre, *Le bel âge*, avec un mot amical, qui me touche beaucoup. Entendre mon nom, en marge de votre musique verbale, me remplit de fierté et de bonheur.

Mais l'essentiel est, bien sûr, dans votre si belle voix. Excusez-moi ma vieille antienne, mais je ne vois pas qui, de nos jours, apprécierait cette nostalgie de la noblesse - dans la défaite, dans la solitude, dans l'appel de notre étoile. Ni Montaigne ni La Rochefoucauld ni Valéry en vue. Une

guilde de producteurs d'écrits, suivant la même filière du succès que les spéculateurs, les représentants en transistors ou les énarques. Respectant les mêmes règles, touchant aux mêmes objets, mettant les pieds dans les mêmes empreintes pré-enregistrées.

J'étais surpris de vous voir citer le seul poète russe, qu'on pourrait qualifier de classique, - O.Mandelstam.

Chez vous, cela donne : *Le classicisme est l'art de la révolution*. Tous ses contemporains russes mettaient à la place du classicisme – le futurisme ou l'acméisme. En tout cas, tout courant, porté à la perfection, devient classique.

Cette dernière opposition – la dimension temporelle ou bien spatiale (l'acméisme, c'est le culte de la hauteur, proche de mes genuflexions) - me fait penser à nos démarches respectives : vous, c'est l'intérêt pour le temps : l'histoire des idées, la transmission de l'abstrait vers le concret, le bel âge. Moi, c'est mon renfermement dans l'espace : mes ruines atemporelles, la recherche d'invariants, l'incommunicabilité entre l'âme et le bras. Mais je crois, que tous les deux, nous pensons, que *le futur sans imparfait* est une misère. Et, tous les deux, nous pensons, que le présent n'est fait que pour le bonheur des sens et des épidermes, tandis que le bonheur du sens exige des axes plus vastes et des axiologies (valeurs) – plus profondes. Vous y ajouteriez l'ampleur du geste, et moi – la hauteur du rêve. Vous croyez que la lyre peut se transformer en boussole, Orphée – en Ulysse (pour vous, comme pour Homère, Ulysse revient, plein de temps et d'espace). Et il est vrai, que certaine musique des horizons atteint à la majesté de la musique des firmaments. Orphée pour vous, et Phénix pour moi, - engendrent Stravinsky

Pour vous, se reporter au passé, c'est prendre de l'élan. Moi, je m'immobilise dans ce seul passé, celui qui garde la hauteur hors-temps. La hauteur, c'est ce qui rend tout mouvement, toute vitesse et toute

direction – équivalents.

Pour être plus près de Mandelstam, je trouve chez lui des formules légèrement différentes de celle que vous citez.

Une révolution dans l'art conduit au classicisme (Революция в искусстве приводит к классицизму) - ici, la révolution ne se déroule pas dans la rue, mais dans les palettes.

Ou bien : *La poésie classique, c'est une poésie de la révolution (Классическая поэзия — поэзия революции)* - la poésie, au milieu des autres arts, c'est comme l'histoire musicale qui s'oppose plus souvent qu'elle ne complète l'histoire factuelle.

Un jour, j'avais testé mon français, pour traduire un poème de Mandelstam. Je ne sais toujours pas ce que cette traduction vaut. Mais voici ce que cela avait donné :

Homère

Homère. L'insomnie. La voile en proie au vent.
Je me perds dans les noms des vaisseaux de la rade,
Dressés comme jadis, dans le ciel de l'Hellade,
Cette nichée sans fin de vastes cygnes blancs,

S'apprêtant à cingler vers des côtes lointaines.
L'écume d'Aphrodite oint les fronts de vos rois,
Ô nobles Achéens, que diriez-vous de Troie
Si ce n'était l'abri de la sublime Hélène ?

Homère et l'aviron, l'amour seul vous soulève.
Mais qui dois-je écouter ? Le bon Homère dort,
La sombre mer pérore et submerge le port,
Où naît, en lourds fracas, la houle de mon rêve.

Un autre poète nous rapproche – Rimbaud. Je retrouve parfois ses intonations sous votre plume. Et le seul critique littéraire, égaré un jour (c'était plutôt une nuit) sur mon site, m'avait traité d'épigone rimbaldien. Même si ce n'est ni mérité ni juste ni vrai, l'oreille du zoïle avait bien saisi un courant sous-terrain, sous-verbal, qui, il est vrai, m'avait rendu la plume en question particulièrement chère.

J'avais connu à Marseille le dernier curé de l'hôpital de la Conception (sa chapelle a été, par la suite, démolie). Le cercueil de Rimbaud y avait été déposé. Ce prélat, avant de mourir, m'a fait cadeau d'une station de Croix, sous laquelle, d'après sa légende, était placé le cercueil. Je l'ai toujours dans mon bureau.

05/05/2013

Je vous remercie, du fond d'un cœur qui refuse toujours de se bronzer et se brise à tout signe de votre fraternité, je vous remercie de votre mot ; comme toujours, il n'a pas raté sa si fragile cible.

Croyez-moi, je suis très loin de me morfondre dans mes dépités, face au marché éditorial. Ces quelques lignes, dont vous m'honorez, comblent totalement mon besoin de reconnaissance (au sens hégélien de ce mot – ce qui donne un sens suprême à nos amours ou à nos œuvres).

Je n'ai pas d'observations à faire au sujet de votre texte (si beau en soi, indépendamment de mes 'mérites'), sauf la mention du nom de B.Pivot.

Dans le texte, vous créez un tel Aréopage de mon Jury d'ombres, que la présence d'un nom de contemporain déparerait ce paysage, où je vois assez simplement ma place et mes couleurs. Et [Cioran](#), mon grand ami virtuel, n'est plus notre contemporain ; il clôt la dernière faste période de l'aphoristique. D'après mes calculs, la mode des maximistes a une périodicité de 50 ans. Il faut donc attendre l'an 2045 pour son retour en grâce.

Je vous serre très fraternellement votre main, si généreuse et si noble.

P.S. Je vous avais laissé un petit texto au sujet de mon éventuel passage à Paris, entre le 13 et le 18 mai. Et j'avais suggéré l'idée d'une fête, que serait pour moi une rencontre avec vous.

05/08/2013

Quel beau titre que votre *Adieu, les Verticales* ! J'aurais tellement aimé, qu'au lieu des Papes, il fût consacré à notre guilda, celle des maximistes ! *La verticale*, c'est la ligne de mire suivant l'axe : la pesanteur – la grâce, la contrainte – le commencement. C'est ce qui nous distingue de *l'horizontale*, de la ligne des aphoristes : la curiosité – la conquête, le but – l'achèvement.

Mais le plaisir de lire votre prose, si dense, si inimitable, si brillante, si indubitable m'a vite consolé de cette première méprise.

Je tente de pénétrer, ou de traduire dans mon langage, quelques-unes de vos images. Je sais que c'est presque toujours un acte ingrat et déviant, mais c'est aujourd'hui le seul qui me soit accessible, pour me retrouver face à vous, le temps d'un sophisme ou d'un caprice (je sais que, pour vous, ce sont des mouvements dont il faut se méfier).

La vérité se reconnaît au soin qu'elle met à se dissimuler.

- la vérité gît dans un langage ; les métaphores sont abandons ou sorties du langage banal ; la dissimulation, c'est la créativité métaphorique ; se soucier du mot, c'est être Ouvert, se soucier de notre demeure qui est langage. C'est par l'accès (tropes, trajectoires, contraintes) aux objets, plus que par les objets eux-mêmes, que nous affirmons notre style et notre individualité.

Archimède... pas le même métier que Plutarque.

- à l'époque, les géomètres et les philosophes, comme les historiens et les généraux, voyaient dans la maîtrise de la lyre ou du chant - un métier enviable. Aujourd'hui, plus de trace du Mercure le messager ; partout - le Mercure du mercantilisme, de la messagerie sans message.

Le sacré, c'est l'indisponible. Il me tient courbé. Le sacré m'écrase.

- pourtant, [Shakespeare](#) dit : *Être disponible, tout est là (the readiness is all)*- mais c'était un défi au temps, tandis que le sacré, c'est une sortie du temps, son arrêt, l'indépendance face à la raison, au doute.

Les catastrophes dans l'ordre de l'essentiel arrivent et filent sue des pattes de colombe.

- [Nietzsche](#), là-dessus, était plus optimiste, c'est ainsi qu'avancent, d'après lui, les idées qui font plier le monde, et qui, pour [Kant](#), n'étaient que des *illusions berçantes*. À l'abri des déluges, ce monde catastrophique n'a plus besoin de colombes ; des clones ou des drones suffisent.

11/08/2013

Garder, face à mes messages *énigmatiques*, tant de patience, de tolérance et de compréhension - votre gentillesse me réjouit.

Votre voix me suffit amplement, pour ne pas chercher d'écho ailleurs. Non gâté par des dia-logues, je me régale de notre di-logue, dans lequel votre talent, votre intelligence, votre noblesse ne se croisent même pas avec mes mots loufoques, fébriles et irresponsables. Mais je n'ai nul besoin d'accorder nos fibres ou nos cordes : votre musique me fait baisser la tête, et la mienne propre me la fait dresser – ça élargit les gammes et crée beaucoup d'animation.

Je vais essayer de sonder, surtout pour moi-même, l'origine de mon *maniérisme* verbal.

Tous les créateurs articulent leurs messages autour de quelques axes principaux. Pour Pythagore et Héraclite, c'était : mystère de l'univers – mystère de nos échos. Pour [Platon](#) et [Aristote](#) : la représentation – l'interprétation. Pour [Kant](#) et [Hegel](#) : la raison - les connaissances. Pour [Nietzsche](#) : la vie – l'art. Pour [Valéry](#) : savoir dire – savoir faire.

Pour mes exercices, ce serait : le langage est tout - le langage n'est rien. L'axe, tendu à ses extrémités, par [Heidegger](#) et [Valéry](#). Le premier loge dans le langage – son être vagabond. Le second annihile le langage, une fois extraits l'expression et le sens, pour rester avec des images extra-langagières.

Ce qui m'aide à garder l'équilibre sur ce grand axe, ce sont mes rapports avec mes patries et mes idiomes, les rapports qui découlent de ma sensation centrale – celle de l'exil. Exil de pays, d'histoires, de langues, de mentalités. Dès mon enfance, je me sentais en exil, sans savoir quelle est ma véritable patrie. Peut-être parce que ma mère me gavait de contes de fées, auxquels je m'attachais plus qu'à la réalité humaine. Je n'ai jamais cherché à changer de patrie ; je ne faisais que changer de type d'exil.

Le français, pour moi, comme avant lui le russe et l'allemand, est un exil. L'exil russe était celui de la tendresse, au milieu des hommes brutaux. L'exil allemand était celui de la nostalgie, au milieu des hommes définitivement sédentarisés. L'exil français est celui de l'élan, au milieu des hommes ne pratiquant que les parcours horizontaux.

Mes commencements ne sont jamais langagiers. Ils sont : mouvements d'âme, intensité de regard, musicalité conceptuelle, sensation d'apesanteur, rire lumineux ou larme obscure – c'est ma patrie, pour laquelle le royaume des mots est un exil. Pour ceux qui ignorent l'exil, entre les choses et les mots la distance est courte et transparente. Et moi, je rôde dans une jungle des mots, à la recherche de l'arbre qui s'unifierait le mieux, avec mon arbre initial ou initiatique. Ce qui résulte souvent dans un arbre unificateur, toujours chargé d'inconnues, tandis que chez les autres il n'exhibe que des constantes. C'est la présence de ces variables qui explique peut-être le caractère *énigmatique* de ma botanique verbale. Jusqu'au mois d'octobre, date de publication de vos prochains pense-bêtes, je vais me réfugier en Italie. Au retour, je fêterais en grande pompe ce beau moment de communion avec vous. Nos religions sont différentes, mais votre sacré a sa place de choix dans mon panthéon.

Un détail déontologique : dans votre note, ne serait-il pas déplacé de citer l'adresse de mon site ? - www.philiae.eu.

Je vous serre fraternellement la main, mon grand ami Régis.

30/09/2013

Mon cher Régis, vous êtes un chevalier des causes perdues.

Dans votre cas, au-dessus des causes – le sacré, qui ne s'ensuit pas des causes mêmes, mais qui est créé par votre manière de lever le sabre ou de baisser le goupillon.

La Cité et la Lettre accueillent votre noblesse avec la même solennité. On oubliera les causes, on se souviendra de votre panache.

C'est ce qui, avec une admiration beaucoup plus qu'amicale, je veux vous dire, en lisant votre belle note sur Médium. Et avec tout le bonheur d'avoir servi d'occasion pour faire verdoyer votre plume.

Vous savez mieux que moi, que, pour l'esprit de notre époque, mon Opus est impubliable. Il portera, cependant, une ombre reconnaissante, projetée par la lumière chevaleresque de votre plume.

Cervantès, La Rochefoucauld, Tolstoï troquèrent le sabre contre la plume ; votre main, comme votre esprit, n'eurent pas besoin d'une conversion – votre foi, ou votre signe, sous lequel vous vainquez ou perdez, est en vous. C'est surtout à un grand artiste que je parle. À quelqu'un, chez qui le mot est aussi sublime que le fait.

Et moi, je vais regagner ma caverne, que j'avais si imprudemment quittée.

Avec une amitié non-renouvelable, en perma-ardeur, puisque ancrée plus profondément que toutes mes fioritures ou toutes les vicissitudes des autres.

03/10/2013

Cher Régis, j'avais oublié de glisser une belle phrase, qui m'était venue à l'esprit à la lecture de vos *Dégagements*.

C'est la définition [platonicienne](#) : *L'âme, c'est la force de dégagement*, puisque le corps, le cœur et l'esprit - s'engagent !

Et le motif et le moteur de vos actions et de vos réflexions, telles que je les entends, est bien l'âme. Et c'est toujours celle-ci qui est à l'origine de

la grande poésie et de la grande philosophie, quelles que soient les prétentions irresponsables qu'en formulent le cœur et l'esprit.

En particulier, l'âme anime (passez-moi ce pléonasme) les seuls deux domaines, dignes d'un discours philosophique - la consolation et le langage. En dehors de [Nietzsche](#), je ne vois aucun penseur du passé, qui aurait été également fort dans les deux. Eh bien, vous, vous incarnez, mieux que n'importe quel écolâtre académique vivant, un philosophe complet, puisque vos paroles sur le sacré ou le fait religieux font de vous un grand consolateur inconsolé, et votre goût de la métaphore montre très précisément la place du langage dans un discours intellectuel. Et ces deux facettes - si harmonieusement réparties entre la réalité, la représentation et la parole ! Être héros, poète et sage, à la fois, - quelle grande figure vous faites !

P.S. Début novembre, je serai chez ma fille, à Paris. Vous serrer la main serait pour moi un immense plaisir !

18/10/2013

Je vais vous enquiquiner, une fois de plus, en vous signalant, à tout hasard, que je serai libre, à Paris, entre 15h du 5 novembre et 15h du 6. Et si, entre temps, le passage par la place Gaillon n'a pas coupé tout à fait votre appétit des mots ...

17/11/2013

Je viens d'entendre votre belle voix sur France-Inter, au sujet de *Le stuféfiant-image* (un trait d'union ne s'y impose-t-il pas?). Et l'envie me prend, comme toujours, de vous adresser quelques paroles, à chaud,

avant d'aller chercher votre ouvrage à la librairie.

Un intellectuel est reconnu non pas par la maîtrise d'un domaine, mais par l'art de franchissement (et non pas de transgression) de frontières. Pour moi, ce sont celles entre le bon et le beau, d'autres y mêlent le vrai. Vous, c'est la passerelle entre l'image (immédiateté, émotion, représentation) et le mot (réflexion, interprétation, sens). Votre grande modestie (c'est à dire noblesse temporelle ou humilité éternelle) fait mettre cette passerelle sous le signe de rigueur, de responsabilité, de droiture, tandis que je n'y vois, ou plutôt je n'y entends que de la musique, c'est à dire une symbiose extraordinaire entre le rythme, la mélodie et l'harmonie. Vous ne prononcez jamais ce mot, mais votre écriture, comme vos paroles, est avant tout – musicale. Et comme toute grande musique, la vôtre naît aux frontières : on n'est plus dans l'image, mais on n'est pas encore au milieu des seuls mots. Ou bien votre maîtrise du devenir, de sa peinture ou de son analyse, est si ferme, que ce devenir fixe prend la stature de l'être.

Que j'aime cet amer constat, *qu'ils crachent sur la rébellion, quand le rebelle échoue !*

Même si je pense exactement le contraire, j'admire votre façon d'*écrire à partir de ce qu'on voit, mettre des mots sur des sensations*, puisque vous êtes le seul peut-être à savoir ne pas perdre contact avec la chose, avant de la flanquer du mot.

Vous semblez admettre, que là où il y a peu de lumière (les mystères de l'homme), le mot a droit à autant d'obscurité ; seuls le goût et le talent décident de la part de netteté dans la peinture des mystères. Il n'y a pas de chaos dans le monde ; le chaos verbal, né d'une réflexion sur (de) l'ordre du monde, est une tare, je suis d'accord avec vous. Ce que maîtrise l'esprit, le mot aussi doit le maîtriser ; mais là où l'esprit est de peu de poids, - l'âme, l'angoisse, l'amour – l'incertitude, l'intranquillité, le vague ont leur place. Ce mot de 'maîtrise' me fait penser, que le nom de *Vlady*, que vous citez, provient du mot russe signifiant *maîtriser/posséder*.

Le verbe qui s'incarne en image - belle tournure, aussi bien évangélique (icône) que littéraire (métaphore) ! Vos images sont des incarnations de l'élégance, de cette caresse, dont vous gratifiez la peau du monde. Elles ne sont jamais des empreintes ou des traces (passives), elles sont des caresses (actives) pour l'esprit. La caresse dans l'au-delà (du bien ou du vrai) est ce que l'intelligence apporte à ce qui est en-deçà (du beau).

L'art a beau être une *finalité sans fin*, le bon goût érige tant de contraintes et le talent offre tant de moyens, pour nous permettre une certaine liberté, que le cheminement même devient la fin, devient œuvre.

Avec toujours les mêmes sentiments fraternels –

25/11/2013

Ce que vous me dites, cher Régis, de votre modestie ('fausse') ou de votre élégance (non 'spontanée') ne fait que renforcer mon admiration. Puisque, derrière les deux, je sens la même noblesse innée : votre apparente modestie, face aux minables, n'est qu'une fierté, délicatement traduite (pour leur épargner une ironie cinglante), et votre vraie élégance se loge dans la noble invention (que votre ironie camoufle en immédiateté des choses).

Ce penseur, certes, a raison - c'est ainsi que Valéry commençait ces répliques aux sots. Et ce que j'entends souvent dans votre bouche, si faussement et élégamment débonnaire.

Si je devais résumer votre parcours en deux mots, je dirais qu'il est un choix de plus en plus intelligent de vos adversaires : des monstres injustes aux justes monstres, du bas mensonge à la vérité qui abaisse, du Mal qui ronge au Bien qui endort, de la hideur qui révolte à la joliesse qui

indigne.

Bon voyage en Terre Sainte !

Votre frère, par l'époque où nous aimerions être nés, par les noms, ces arbres que nous plantons dans nos jardins secrets, par les lieux où nos genoux se plient.

04/12/2013

Vos gentilles paroles, cher Régis, sans même gonfler mes poumons, provoquent un agréable afflux de sang dans mon cœur reconnaissant et apporteront peut-être quelques étincelles à mes propres mots fraternels. C'est Empédocle, semble-t-il, qui ajouta aux trois éléments célestes - air, eau, feu - le quatrième, la terre. Ce qui dévie tant de recherches de notre véritable patrie.

Désormais, je passerai plus rarement par Paris, ma fille Anastasia commençant ses études à l'ENA par un long stage, probablement à New-York, au siège de l'ONU.

Je compte sur l'intelligence de nos amis méridionaux, qui vous inviteraient, un de ces jours, quelque part entre Narbonne et Menton, où je pourrais serrer votre main - bien fraternellement !

21/12/2013

Cher Régis, je vois que vous usez de bons stratagèmes, pour résister à la fatale propension des *barbons* à la grincherie.

C'est ainsi que j'interprète votre sympathie soudaine pour la bande dessinée et votre vibrant appel à la panthéonisation d'une danseuse de music-hall, là où tout le monde s'attendrait aux noms tels que S.Weil.

L'humour forcé contre la force de l'âge ?

24/01/2014

Ma fille, finalement, s'est installée à Genève, et non pas à New-York, mais toujours dans le cadre onusien, - elle est au chevet de la Syrie agonisante.

Jusqu'à l'automne je n'aurais donc pas de prétexte familial, pour rôder 2-3 jours à Paris.

Mais l'envie de vous revoir me taraude, et si vous pouviez m'accorder quelques heures, d'ici un mois, vous rendriez votre fidèle admirateur - heureux et enthousiaste. Je viendrais à votre premier signe.

P.S. J'ai appris que J.Joubert, ami très proche de [Chateaubriand](#) et l'un des maximistes que j'admire le plus, n'a jamais rien publié de son vivant. Et c'est [Chateaubriand](#) qui s'est chargé généreusement de cette publication posthume.

Et je me dis que, si je devais passer (ailleurs) avant vous, vous pourriez rendre un service semblable à ma progéniture.

Pour rendre J.Joubert sympathique à vos yeux, je citerai l'un de ses mots, me rappelant votre subtilissime remarque sur la différence entre valeurs et vecteurs :

La direction de notre esprit est plus importante que ses progrès.

Sur la différence entre ruines et épaves :

On se ruine l'esprit à trop écrire ; on le rouille, à n'écrire pas.

Sur la naissance du fond, à partir de la forme :

Les poètes, en cherchant le beau, rencontrent plus de vérités, que les philosophes n'en trouvent, en cherchant le vrai.

Chez les uns, le style naît des pensées ; chez les autres, les pensées naissent du style.

Sur la différence entre l'artisanat et l'art :

En littérature, aujourd'hui, on fait bien la maçonnerie, mais on fait mal l'architecture.

Enfin, un mot qui vous rappellera peut-être l'un de vos correspondants :

On appelle maniéré en littérature ce qu'on ne peut lire, sans l'imaginer aussitôt accompagné de quelque gesticulation menue, de quelque pincement de bouche ou de quelque contorsion.

31.01/2014

Cher Régis, je n'ai pas pu trouver la source de vos deux citations 'litigieuses'. Sans doute, elles doivent provenir des émissions radiophoniques, où mon écoute m'aurait trahi...

1. La grossièreté d'un esprit peut se mesurer à sa précision

La 'précision', dans le contexte de cette phrase, serait la conviction de l'absence d'écarts entre le discours et la réalité, la certitude qu'il est possible de peindre un tableau authentique du réel, la confiance en la force de l'honnêteté et/ou du savoir dans nos représentations du réel.

L'attitude contraire serait un aveu, qu'il n'existe pas d'empreintes verbales

du réel, en tout point fidèles à l'original, la notion même de 'fidèle' n'ayant pas beaucoup de sens, puisque les deux 'objets' sont incommensurables. Pour juger du fond des choses, il existe un vaste consensus, et répéter les constats figés est une tâche ingrate.

Il reste au créateur le domaine de la forme – une tâche plutôt représentative qu'interprétative.

Donc, ni défiguration ni mensonge ni dissimulation (ces opérations portant sur le fond), mais créativité 'formelle'. C'est donc par la qualité de ses écarts qu'un esprit se singularise ; il est d'autant moins grossier que la part inventive (et non pas reproductive, imitative) est plus grande.

2. *Le Verbe ne sera jamais Chair*

Je me souviens vaguement de votre polémique autour de : *ligne verbe* et *ligne chair*.

Si j'ai bien compris, cette opposition était celle entre la distance artistique et l'instantanéité mécanique, entre le style, dégagé des dates et des noms, et l'engagement bruyant dans le soucis du jour, entre une hauteur d'âme, maîtrisant le temps, et une ampleur d'action, ancrée dans l'espace. Dans les deux sens, vous auriez décelé les excès : le verbalisme trop illimité de la première ligne et l'individualisme trop borné de la seconde, et vous auriez vu dans le christianisme une réconciliation entre ces deux extrêmes.

La réconciliation intellectuelle, entre ces deux tendances, entre le firmament du verbe intelligible et les horizons de la chair sensible, serait une projection lisible du firmament sur la surface allant jusqu'aux horizons. Mais, en tout cas, les ombres ainsi créées ne coïncideraient jamais avec la lumière qui remplit la réalité.

Réconciliation donc, et non coïncidence – c'est ainsi que j'avais lu/entendu votre phrase.

L'intelligence sereine qui se mettrait à palpiter. La mémoire miraculeuse nous guérissant de la cécité/myopie du présent.

Excusez-moi ce bavardage autour des définitions. Je crois que l'homme qui serait incapable de formuler de bonnes (et d'originales) définitions ne peut pas être un homme intéressant.

Et je vous avoue que je ne comprends pas votre regret d'être poursuivi par le 'goût des formules', qui vous aurait éloigné du métier du vrai romancier. Je vois beaucoup plus d'art, d'intelligence et de noblesse (et qu'est-ce qu'on pourrait exiger de plus!?) - dans vos formules que dans les récits de Giono ou chroniques de J.Gracq.

Le discursif, c'est du bourrage ou du remplissage. Tout discours, dépouillé de ses liaisons, hiatus, enchaînements aléatoires, doit devenir une collection d'aphorismes. C'est pourquoi, cet exercice de santé publique résulte, dans la plupart des cas, à un vide ou à une inertie. Il faut choisir entre l'art (artisanat ?) du paysage et celui du climat (la personnalité !). Quant on est un climat, traversant les temps, - et c'est votre cas ! - on ne devrait pas regretter de ne pas s'étendre en paysages spatiaux.

14/02/2014

Un dernier écho de notre discussion.

Parmi les trois 'docteurs-charlatans' (Nabokov) - [Spinoza](#), Marx, Freud - c'est Marx que je chercherais à défendre, et non [Spinoza](#).

Marx est un grand romantique et un bon styliste.

La différence ne réside pas dans le contenu, mais dans le genre de regard ou de langue.

Le communisme, c'est l'humanisme réel, accompli.

Le hasard de la pensée ne fait que traduire le hasard de l'être.

J'aime la généalogie de Derrida : *Shakespeare* genuit Marx, Marx genuit *Valéry* et le regard de Berdiaev : *Le marxisme est une religion du salut collectif de l'humanité.*

Voici quelques «formules» de mon cru sur le marxisme :

La fin de l'Histoire veut dire, que forger ou subir sa destinée sont désormais synonymes. D'inspiratrice de l'être (Hegel), l'Histoire se mue en productrice de l'avoir (Marx). Tout volontariste n'est désormais qu'opportuniste.

Le boutiquier comme symbole, tel est le point de départ commun de Marx et de Hitler, du marxisme et du nazisme. L'élan de haute justice de Marx, pour redresser le faible, ou la pulsion de basse envie de Hitler, pour se dresser en force. La haine de tout boutiquier – l'attitude marxiste, ou la haine du grand boutiquier par le petit - l'attitude des nazis. Mais l'élan ou la pulsion, lâchés dans la foule, produisent le même effet - la férocité contre l'autre.

Le rêve social n'est beau qu'impuissant ; dès qu'un lyrisme (celui de Marx) s'incarne dans un dynamisme (Lénine), un concentrationalisme (Staline) en prendra la suite.

Deux abstractions étonnamment semblables, le surhomme de Nietzsche et le prolétariat de Marx. Une utopie de solitaire et une utopie de solidaire. Une voix de l'esthétique, par-delà l'éthique, et une voix de l'éthique, par-delà la politique. Mais le même appel de la noblesse et du pathos. Frères sur papier et en rêve, ennemis en pratique et chez les acolytes.

La psychanalyse freudienne.

Quand l'homme est plongé dans les ombres de l'angoisse ou de la honte, toute lumière peut avoir une valeur thérapeutique pour en dissiper les miasmes les plus ulcérants, que ce soit la lumière des astres ou celle des lampadaires publics. Freud, c'est une dynamo manuelle, avec 3 ou 4 flashes verbaux, qui peut nous libérer provisoirement des ténèbres – en surface.

L'ordine geometrico de [Spinoza](#).

Je reconnais un grand philosophe par deux critères 'techniques' : sa valeur doit résider dans l'affirmation (et non pas dans la négation), et son message peut se réduire aux bonnes définitions (ou/sive aux belles métaphores).

Chez [Spinoza](#), je ne trouve ni l'un ni l'autre. Son mérite, comme celui de [Descartes](#), est dans la négation de la scolastique. La pensée libre est née grâce à eux, mais leur propre pensée ne réveille chez moi aucun enthousiasme.

Je ne peux pas accepter la confusion fondamentale spinoziste entre la source et le produit, dans nos émerveillements : Dieu est la source, et la Nature – le produit, ils ne sauraient pas être la même chose.

Complètement ridicules – les *preuves more geometrico* (c'est cela, son charlatanisme) de ce qui est organique et non pas mécanique. La forme de ses écrits ne supporte aucune critique par un esprit scientifique. Ce qui me fait penser à *La science de la Logique*, dans laquelle on ne trouve ni science ni logique. La science s'y réduit au bavardage sur l'acquisition du vague savoir, et la logique – à celui sur les méandres superficiels de notre entendement.

10/03/2014

Vous aviez évoqué la russophobie et ses origines. Les récents événements m'offrent une occasion pour m'y attarder un peu. Je pense qu'une certaine compétence, accompagnée d'une exigence d'objectivité m'y autorisent.

Toutefois, si la question russe ne vous intéresse pas, en ce moment, vous pourriez ne pas poursuivre la lecture de cette missive.

Je remarquerais d'abord, que je vois quatre groupes principaux d'Européens, formulant leurs avis sur la Russie :

1. les hommes politiques
2. les spécialistes : historiens, philosophes, philologues
3. les journalistes
4. les hommes de la rue

1. Une russophobie héréditaire et presque mécanique y domine : les Russes ne chercheraient que l'expansion, l'oppression des nations faibles, la mise en place de marionnettes, l'opposition systématique aux valeurs et actions occidentales.

2. Une russophilie y est largement dominante : ces hommes savent séparer les régimes politiques russes abominables et un peuple généreux, épris du grandiose en tout, aventurier, poétique et rêveur.

3. Une russophobie viscérale y règne : en termes incendiaires, ils s'acharnent contre les perfidies, la mauvaise foi ou la mauvaise joie, les guets-apens, les coups bas des Russes monolithiques, obtus, têtus, impitoyables.

4. Ici, la majorité, tout en étant indifférente, penche en faveur de la Russie, puisque les Russes s'opposeraient aux puissants de ce monde, au mainstream politique.

Je l'ai senti très nettement, en parcourant hier le magazine allemand *Der Spiegel*. Les journalistes y ont publié un article, *Qui arrêtera Poutine, ce*

va-t-en-guerre ?. Une avalanche de commentaires a inondé le site du magazine. J'en ai parcouru la première centaine : tous (sic!) sont indignés, tous apportent un soutien à la Russie. La rédaction a été obligée de publier des notes gênées, reconnaissant la partialité et l'extrémisme de ses thèses, dictées par des politiciens. Un sondage auprès des lecteurs a été lancé : 78 % (sur 10.000) ont voté pour appuyer la position russe.

La confusion générale entre : l'histoire, les modes de gouvernance, les caractéristiques politiques ou intellectuelles des personnages centraux, le droit et les libertés – rend les discussions inextricables et démagogiques. Il faut d'abord choisir le cadre de discussion, avant de donner son avis.

Quant aux dernières péripéties ukrainiennes, la vision la plus objective ne résulterait ni de l'histoire, ni du droit international, ni de la politique, ni de l'économie, ni des ambitions de quelques personnages, mais de ... l'ethnologie !

Pour le comprendre, il suffit de répondre à une question simple : si le Canada, la Belgique ou la Suisse avaient proclamés leurs états « mono-ethniques », avec une seule langue officielle (l'anglais, le néerlandais, l'allemand), - que seraient devenus, au bout de six mois, le Québec, la Wallonie, les cantons romands ? Tout démocrate répondra – ils auraient quitté leur État respectif.

Or, les russophones d'Ukraine, depuis un quart de siècle, subissent un statut humiliant, dans LEUR PROPRE pays : leur langue n'a aucun statut officiel. Dans toutes les administrations, les russophones devaient communiquer, même entre eux, - en ukrainien, sous peine de poursuites ! Les noms de rues, par exemple, dans les villes russophones, n'y sont jamais indiqués en russe.

Tout le littoral septentrional de la mer Noire a été conquis au détriment des Ottomans, par l'Empire russe, au XVIII-me siècle, et peuplé de Russes. Cette province était appelée Nouvelle-Russie. Après la Révolution russe, Lénine en a fait cadeau à la nouvelle république soviétique

d'Ukraine. 30 ans après, un secrétaire du parti communiste d'Ukraine, devenu maître du Kremlin, Khrouchtchev, a offert à l'Ukraine la dernière région russophone du Sud – la Crimée, sans demander l'avis de ses habitants, comme c'était déjà le cas de la Nouvelle-Russie.

Donc, les russophones de la Nouvelle-Russie ne sont pas de nouveaux arrivants, des intrus, des étrangers, des migrants, mais le peuple on peut dire autochtone, subissant, depuis 25 ans, un véritable ethnocide.

Et les faits, que : Poutine est un voyou, son régime s'appuie sur l'arbitraire et la corruption, l'État russe se montre arrogant face à l'Ukraine affaiblie, l'avenir commun des deux pays, c'est l'Europe, ses libertés et sa démocratie, - tout cela ne change rien au premier diagnostic.

Votre fidèle cosmopolite, tentant maladroitement de porter haut une âme russe, d'envier la profondeur d'un cœur allemand, de me délecter du vaste sourire d'un esprit français, - me réfugiant dans les ombres du nord, l'injuste, et acquérant un peu de lumière du midi, le juste

12/03/2014

En suivant votre suggestion, j'ai essayé d'esquisser quelque chose sur l'Ukraine qui tiendrait la route, journalistiquement parlant, mais je n'y arrive pas. J'ai trop de distance ou trop de froideur, face à ces événements, qui glissent dans ma tête, sans avoir écorché mon épiderme, ce qui aurait été un processus 'normal' ou désirable.

20/04/2014

Le calendrier grec, étant, cette année, en accord avec son frère latin, je vous souhaite, également, - Joyeuses Pâques !

Et qu'une R(r)ésurrection quelconque - en chair, en esprit, en caresse -

continue à nous chanter l'espérance ou, au moins, la consolation.

Quant à la présentation de ma personne, je ne voudrais pas trop de détails. A la limite, j'évoquerais vaguement le cadre et le fond de mon enfance :

- né dans un bagne soviétique, en 1945 (Kamychlag, bien connu depuis Soljénitsyne)
- orphelin de père (inconnu, probablement un prisonnier de guerre allemand)
- la famille, côté maternel, - des orpailleurs, chasseurs d'ours
- la mère - ouvrière dans une usine métallurgique, mère célibataire de quatre enfants
- la sœur - morte de froid, un frère - mort de faim, un autre - suicidé
- gavé aux contes de fée, par la mère
- baignant dans une atmosphère cosmopolite - des Polonais, des Allemands, des Juifs
- études de Mathématique à l'Université de Moscou
- suite au mariage avec une Française, résidant en France

Enfin, si les us éditoriaux le permettent, je glisserais, à la fin de l'entretien, une petite ruade à l'édition française :

"P.S. Pour faire un tour d'horizons complet sur la Russie spirituelle, le lecteur intéressé pourra se rendre sur mon site *Les Plus Déserts Lieux* (www.philiae.eu), où un recueil de mes maximes comprend un livre, intitulé *Russie* (inséré dans un cycle de thèmes, allant de *Intelligence* et

Mot à Solitude et Vérité). On y trouvera mes dialogues avec Héraclite, Sénèque, [St Augustin](#), Montaigne, [Spinoza](#), [Hegel](#), J.Joubert, [Nietzsche](#), [Valéry](#), Tsvétaeva, Pasternak, [Heidegger](#), [R.Char](#), [Cioran](#) et d'autres. L'éditeur français, guidé par le mercantilisme des demi-savants, a snobé mes écrits. Faute de papier complaisant, je me suis confié à l'électronique."

20/04/2014

Cher Régis, votre gentillesse me remplit de joie et de ... honte, puisque je m'accapare trop de votre précieux temps. Ma confiance en vos bons choix est totale. N'en parlons plus.

Je suis impatient de découvrir votre *Livre des formules*, bien que vous ayez déjà mérité, depuis bien longtemps, d'être admis dans le club très restreint et élitiste des 'maximistes'.

Et je continue de penser que le don des 'formules' est le plus rare, le plus noble, le plus indispensable de tous les dons, dont un grand littérateur a besoin, pour peindre, et non pas dessiner, pour chanter et non pas narrer, pour faire danser et non pas seulement marcher.

[Chateaubriand](#), Balzac, Hugo l'ont eu, ce don, ce qui n'a nullement nui à la qualité de leurs écrits romanesques, plutôt le contraire.

Stendhal, [Flaubert](#), Proust en ont été privés, ce qui refroidit considérablement mon intérêt pour eux.

Je penche résolument en faveur de la qualité supérieure des premiers.

26/04/2014

Récemment, je vous avais attribué une 'formule' (*La grossièreté d'un esprit se mesure...*), dont vous avez vigoureusement dénié la paternité. Et voilà que je retrouve son équivalent sous la plume de mon ami [Cioran](#) :

La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme des idées précises qu'il avance.

Les idées en question concernent, évidemment, l'homme organique et non pas sa science mécanique.

Cette justification du vague de l'esprit se trouverait dans le vague à l'âme qu'on cherche à rendre.

Nos sentiments sont ouverts dans la vie ; et la pensée est fermée dans le langage.

La netteté d'une pensée n'est de mise, n'est donc honnête, que si l'on en chasse le sentiment ou s'en passe.

04/05/2014

Cher Régis, comme convenu j'ai griffonné quelques lignes, pour nuancer mon jugement sur Poutine.

Les voici...

Je vous remercie de tout cœur de votre accueil inoubliable à Cassis.

05/06/2014

Comme d'habitude, je profite de ma dernière visite parisienne, pour aborder un des sujets du jour.

À l'occasion du D-Day, je me permets de me livrer, une deuxième fois, à un exercice journalistique (le genre que, jusqu'à présent, je tenais en très peu d'estime ; c'est sous votre influence directe que la chose publique – res publica – commença à jouer un rôle non-négligeable dans mon regard sur le monde).

Ces quelques remarques qui vont suivre sont d'ordre exclusivement personnel et ne reflètent nullement la position officielle russe (ou soviétique). Leur base documentaire s'appuie essentiellement sur la lecture des textes originaux allemands (mémoires, journaux, souvenirs).

L'objet principal de ces notes est l'élucidation du fond et des enjeux de la WW-II.

1. Deux visions 'propagandistes' se sont imposées à la conscience populaire mondiale :

l'américaine (largement dominante en Occident) - « la WW-II a été une guerre entre les démocraties (multipartisme, élections libres, liberté d'entreprendre) et les régimes totalitaires (parti unique, persécution des opposants, omni-puissance de l'État) »

la russe (partagée, en partie, par la Chine et les pays du tiers-monde) - « la WW-II a été la lutte des peuples épris de liberté contre la tentative de leur imposer des régimes nazis »

Ces deux visions sont inacceptables.

En 1939-45, il y a eu deux guerres (et non pas une seule) en Europe : une idéologique, en Occident, entre les régimes libéraux et les régimes totalitaires, et une raciale, entre les Germains (et certains de leurs alliés) et les Slaves (les Juifs subissant cette haine raciale presque 'en passant').

2. En Occident, la revanche, l'effacement de la honte de Versailles, la domination politique ou territoriale, ont été des facteurs mineurs dans les plans des nazis. Hitler a fait deux erreurs principales, toutes les deux

commises avant le déclenchement des hostilités :

- il était persuadé, que l'Angleterre le suivrait dans son délire sur la supériorité de la race nordique, et
 - il ignorait le potentiel quantitatif et qualitatif de l'industrie militaire russe.
- Une amère ironie perce dans le slogan de la propagande soviétique (repris aujourd'hui, bêtement, par les Russes) : « Nous avons libéré l'Europe du fascisme ».

Après leur victoire finale, les Allemands n'envisageaient nullement d'imposer aux pays occidentaux des régimes (pro-)nazis. En France, ils voulaient encourager les interminables et féroces bavardages parlementaires, multiplier le nombre de music-halls et de casinos, adapter l'hôtellerie aux besoins de guerriers germaniques au repos. Au Royaume-Uni, ils voulaient maintenir le système de castes, la Chambre de Lords, la propriété terrienne réservée à la gentry, le système bancaire prospérant sur le dos des colonies.

Le nazisme, en tant que régime politique et état d'esprit martial, devait être réservé à la seule Allemagne.

Un tableau tout autre, en ce qui concerne l'avenir prévu pour la Russie : une colonie comme l'Inde, l'extermination de dizaines de millions de Slaves, pas de villes, pas d'éducation au-delà de l'école primaire, pas de médecine, pas de commerce en-dehors de la vodka, pas d'industrie, l'élevage de bétail au profit des colons germaniques.

3. La guerre a été gagnée par le moujik russe, offensé par l'arrogance germanique, et tenant à sauver sa dignité personnelle et nationale. Il ne se battait ni pour Staline ni pour la 'propriété collective des moyens de productions' ni pour le déplacement de frontières. Il a eu le même essor en affrontant la Grande Armée de Napoléon. Et les deux guerres portent en Russie, à juste titre, le nom de 'patriotiques', puisque ni le despote éclairé Alexandre Ier ni le despote barbare Staline n'étaient pas les

véritables instigateurs de la résistance, mais l'instinct national, presque tribal, viscéral.

On assiste, aujourd'hui, à une insulte insupportable à l'admirable patriotisme du peuple russe, en propageant cette abominable fumisterie autour de l'importance décisive du D-Day. Le même jour, où l'armada alliée, en Normandie, perdaient un peu plus de deux mille de ses soldats, face à une poignée de vétérans allemands et de volontaires ukrainiens (allez voir les cimetières militaires allemands en Normandie – vous verrez des centaines de noms ukrainiens), le même jour donc, les Russes en perdaient plus de cent mille et les Allemands – presque autant. De 70 à 90 % des forces terrestres et aériennes allemandes et presque toutes les divisions SS se trouvaient à l'Est.

4. Poutine, aujourd'hui, aurait dû dire, face aux Occidentaux arrogants :
« Oui, notre culture politique est misérable, notre démocratie balbutiante a du plomb dans l'aile, notre économie est très faible et unilatérale, nos infrastructures sont archaïques, notre démographie est alarmante, l'héritage de notre grande culture est en danger, mais ne cherchez pas à nous humilier systématiquement, la sensibilité de notre peuple se reflète et peut être comprise dans le roman 'Humiliés et insultés', qui ne pouvait être écrit que dans notre pays. Le président Obama a traité notre pays de 'petite puissance régionale', une insulte impardonnable et, depuis Pierre le Grand, - une vision fautive. Prenez garde à ne pas exacerber notre amour-propre et notre sens de l'honneur.

Nous ne sommes pas un agresseur lorgnant sur des terres étrangères. Voyons les termes que vous employez, pour qualifier la réunion ou le retour de la Crimée dans son pays d'origine. Vous parlez de son 'annexion'. La France a 'annexé' la Savoie, puisque celle-ci n'avait jamais appartenu à la France. Mais est-ce que la France a 'annexé' l'Alsace-Lorraine en 1918 ? Si vous dites 'oui', alors d'accord, nous aussi, nous

avons 'annexé' la Crimée. Notre passé, comme je l'espère, notre avenir se trouvent en Europe. Ne nous repoussez pas trop violemment, à cause des péripéties politiques ou sociales. Il n'est pas trop tard d'ancrer nos esprits et nos cœurs à ce continent, notre berceau commun, et dont nous partageons la civilisation et la culture. Il y a 2-3 siècles, nous avons rejoint les grandes cultures européennes ; en ce siècle nous devons rattraper notre retard dans la civilisation – plus de démocratie, de transparence, de justice, de loyauté. »

Voilà une improvisation un peu échevelée et portant plus de traces de mon tempérament que de ma diplomatie.

06/06/2014

Chers Régis et Isabelle, merci de votre accueil si amical et si ouvert.

J'ai jeté un coup d'œil sur l'interview de Poutine. L'endroit incriminé, dans ma traduction, devrait se lire comme suit :

Même si Mme Clinton ne se fait jamais remarquer par la délicatesse de ses expressions, on doit éviter des confrontations brutales avec les dames. Toutefois, quand quelqu'un franchit un certain seuil de bon sens et de courtoisie, cela traduit plutôt une faiblesse, qu'une force. Mais la faiblesse, chez une dame, n'est pas le défaut le plus grave.

03/08/2014

En parcourant votre correspondance avec cet adepte chinois du 'diamat' (ayant suivi des cours en cette 'discipline', j'en ai reconnu l'impact dès les premières lignes), je me dis, que vous êtes d'une 'accessibilité' invraisemblablement généreuse : des bagnards sibériens et des diamatistes en abusent...

Pour ne pas vous perdre de vue, je vais faire un traditionnel parcours en diagonale de votre nouvel opus.

Votre interlocuteur pratique une langue de bois idéologique, qui m'endort sur-le-champ. Les renvois gratuits à [Descartes](#), [Hegel](#), Wittgenstein ne font qu'aggraver cette impression.

Le dogmatisme du 'rationnel' lumineux, opposé au sombre irrationnel, est misérable. Ce qui serait beaucoup plus actuel et percutant, ce serait l'opposition du noble et organique, face au bas et mécanique. Cette peur totalitaire de 'perdre le contrôle de la société'. Ces jugements creux et radicaux, à emporte-pièces du genre : *Hume a démontré que l'avenir est imprévisible.*

La révolution essaie, veut, peut... - ces mornes personnalisations des schémas des idéologues diplômés m'assomment. Très vite, j'ai renoncé à résister à la vague de l'ennui, émanant de ces chinoiseries, pour ne rester qu'en votre compagnie.

Vous me pardonnerez mes préjugés de goût, mais dans votre intervention je retiendrais surtout, comme toujours, - les métaphores, beaucoup plus entraînantes que les réflexions sur l'histoire, la philosophie, la révolution. J'aime l'image d'une locomotive, muant en un système de freins. Toutefois, moi, j'aurais préféré parler de vétusté des rails, de mauvaise pression d'une vapeur manquante, d'incompétence du machiniste, de chute d'exigences des passagers désargentés.

Vous citez une mauvaise traduction de [Shakespeare](#) : *le temps sort de ses gonds*, c'est trop mécanique ; dans l'original, c'est plutôt organique : *les articulations du corps du temps éclatent.*

Cette terrible formule : *la durée qui fait dévier tous les élans* - combien de fois je vivais cette intuition (plutôt que constat) décourageante. J'aurais mis cette phrase en liminaire de l'œuvre tchékhovienne, dans laquelle on accompagne l'amour, le talent, la vie pleine de sens vers ce que vous appelez une *fatale déviation*, et moi, moins rationnel et plus compulsif, -

perte d'intensité. Être créateur, c'est pouvoir rattraper cette intensité primordiale, qui n'est que le fameux retour éternel (hors temps) du même (de la beauté), - notre grand ami [Nietzsche](#) n'est pas loin. A l'origine de cette idée se trouve le *gai saber* (*gaya scienza*) provençal, qui n'est pas un 'savoir' mais un chant de beauté et d'amour, chant des troubadours. Le chanteur-créateur n'entre pas dans le flux des choses, il les fait entrer en lui, lui qui garde la *même* intensité de sa voix, les choses formant *annulus aeternitatis*.

Tout bon médiologue pense, que *Internet a apporté plus de changements que Marx*. Moi, conservateur et idéaliste (l'idéalisme des songes étant compatible avec le matérialisme des actes), je dirais, que la pensée du péché, les penchants anachorétiques, le regard chevaleresque sur la femme, le beau compensant un manque de vrai ou de bien, ce genre d'innovations immatérielles ont joué un rôle plus profond que la machine à vapeur, le transistor ou le réseau social.

Partageant avec Tolstoï une vision fataliste de l'histoire, je ne peux assigner aux 'programmes' le rôle de protection contre les 'jacqueries'. En matière politique, la seule théorie intéressante se formule, me semble-t-il, après l'événement et jamais – avant.

Les philosophes ne parlent pas de guerre - pourtant, de tous les temps, philosopher, c'était polémiquer : 'polémos' – 'la guerre'.

Domage, que Marx cherche à *modifier le mode de production inique*, au lieu de modifier seulement le mode de distribution. Le mode de production doit être capitaliste, et le mode de distribution – socialiste ([Shakespeare](#) était plus marxiste : *La distribution devrait corriger l'injustice*). D'ailleurs, c'est ce que cherchent à faire les meilleures têtes socialistes en France. Vous voyez : là où l'homme de la rue déclame ses litanies sur la *liberté*, vous chantez la *fraternité*, moi, je me contente de balbutier l'*égalité* la plus banale, l'égalité des assiettes.

Vous semblez penser, que *sortir de l'histoire, c'est échapper aux situations*

extrêmes. Je dirais, que c'est la soumission de la volonté politique, imprégnée d'utopies, à la volonté du marché, pour laquelle ne compte que l'acte de vente. L'impuissance ou la prudence de la volonté politique.

J'ai envie de tricher un peu avec votre formule « enchanter = mystifier », en abusant de l'étymologie du mot *mystifier*. 'Ministère', 'maîtrise' – telles sont les déviations de l'originnaire 'initiation aux secrets', 'mystère'. L'homme complet doit se sentir à l'aise dans la gestion des solutions, dans la formulation des problèmes et dans la vénération des mystères.

[Kant](#), ce *Chinois de Königsberg*, n'oppose pas son 'idée régulatrice' à l'idéal ; il refuse seulement à celui-ci son existence réelle, comme on refuse la même chose aux idées platoniciennes. La sempiternelle confusion des philosophes : 'exister' où ? - dans la réalité ? dans la représentation ? dans le langage ?

A votre pêcher par orgueil : penser que derrière tout problème se trouve une solution - j'ajouterais : 'pêcher par pragmatisme : penser que tout mystère peut se traduire en problème'.

Une excellente interprétation : les chinoiseries consisteraient à privilégier les relations aux choses. En particulier, c'est frappant en poésie : chez les Asiatiques, les objets sont primitifs – *branches, oiseaux, meubles*, tandis que les relations sont subtiles – *regarder, réfléchir, se soumettre*. Chez les Européens dominant les choses, les relations (les verbes) servant surtout à rendre l'accès aux choses – délicat, inattendu, émouvant.

Le chinois serait, d'ailleurs, l'une des langues les plus rigoureuses et univoques. La seule langue, qui pourrait servir de langage de programmation en informatique, tellement il y est facile de résoudre les ambiguïtés.

Les Chinois ont tort de ne pas séparer l'intelligible du sensible : le premier sert pour nos représentations, le second – pour nos interprétations ; ce sont deux activités irréductibles.

[Nietzsche](#) m'est assez familier, et je ne me souviens pas du tout de cette

phrase, qu'on lui attribue en France : *l'Europe ne se fera qu'au bord du tombeau*. Elle me paraît être apocryphe. Je connais, en revanche, sa prophétie : *L'unité européenne se fera face à la menace russe*.

De Gaulle distinguait les vérités qui abaissent des mensonges qui élèvent - Wieland et Pouchkine le proclamaient, deux siècles plus tôt, mot à mot ! *Facio vs cogito* - l'opposition préférée de votre ami, comme de tous les pragmatistes. Le pauvre *somnio* de l'âme reste oublié dans ces agitations cérébrales ou musculaires. Mais la pire des choses serait peut-être, que l'action devienne *sœur du rêve*. Ce qui signifierait la fin de la famille poétique.

Si *l'optimisme immoral, c'est fuir la réalité, se réfugier dans la chimère*, je m'y vautre depuis longtemps ! Heureusement nous avons plusieurs hypostases, dont, hélas, se moque l'opinion : *quand le bras a failli, l'on en punit la tête* - aujourd'hui, les têtes sont bien protégées, et c'est l'âme qui subit ces répercussions injustes.

Voilà, cher Régis, mes échos décosus, me permettant d'échapper à la continuité et à la suite dans les idées, mais surtout de vous avoir au bout d'une fibre, qui me lie à vous si fraternellement et vivement.

24/09/2014

Cher Régis, savez-vous où le portrait de Che Guevara se voit dans tous les lieux publics ? - en Corse !

Je viens d'y passer un mois de rêve, en m'arrêtant surtout dans les villages les plus reculés de l'île de Beauté.

Si je n'étais pas né Russe, je serais probablement Corse, tant leur approche de la liberté est proche de la mienne.

J'ai parlé aux plus humbles, j'ai senti que leur liberté n'était pas celle de faire, mais de ne pas faire certaines choses. Dans mon jargon, les filtres donc, avant les transformateurs ou les amplificateurs. Mais l'inévitable éloignement de la modernité.

Cette rare rencontre entre l'extrême simplicité et la fierté extrême. Un sens inné de noblesse. Les critères asociaux de valeur des hommes. La sym-pathie entre hommes comme partage de tempéraments ou de passions. La nostalgie atopique et atemporelle de leurs chants, de leurs regards, de leur mémoire.

Dans Che Guevara ils voient un héros, cherchant à consoler les faibles et les opprimés et à leur rendre leur dignité. Est-ce que votre ami ressentait ainsi sa mission ?

Je n'ai jamais osé aborder ce sujet avec vous. Toute familiarité, toute banalisation risqueraient profaner des choses qui mériteraient le nom de sacrées. Mais nous savons que le sacré est dynamique ; on peut même en recréer, tant qu'on garde la noblesse de nos jeunes années. Je serais très honoré, si vous pouviez m'éclairer sur un sujet plein d'une grandeur tout intemporelle.

01/10/2014

Cher Régis, étant à Paris du 31 octobre au 2 novembre, je serais heureux de pouvoir serrer fraternellement votre main, qui reste mon plus beau lien avec la modernité.

05/10/2014

Merci, cher Régis, de tant de bonne volonté !

Seriez-vous rue de l'Odéon, samedi, le 1-er novembre, en début d'après-midi ?

Ou bien le lendemain, à la même heure ?

Très impatient de croiser de nouveau votre beau regard

22/12/2014

Malgré une nette conscience d'agir en incorrigible enquiquineur, je ne résiste pas, mon cher Régis, à l'envie de passer encore quelques minutes en compagnie, même fantomatique, de vos images et de vos états d'âme. Et que les résurgences de mes lourdeurs verbales d'origine germano-slave ne gâchent pas votre matinée...

J'étais en partance dans une gare ; chez le marchand de journaux, le dernier exemplaire de votre *Erreur de calcul* (à côté d'une pile du best-seller de Madame Trierweiler) fera le bonheur de mon voyage.

Je me répète toujours : sans vous, ce monde serait pour moi une grisaille étouffante, ou plutôt insipide et plate ! Tant de noblesse, lucide, ferme, ironique ! Avec vos discours, je fais toujours, sans difficulté, des extrapolations ou modulations, en substituant à la politique – la musique, la littérature, la philosophie et même l'amitié – la hauteur de vos points de départ, la pertinence de vos conclusions s'adaptent à tout sujet, digne des meilleures plumes.

Là-haut on espérait, ici-bas on escompte – tel aurait pu être le titre de cette brochure. La défense de la verticalité. L'économie, c'est l'horizontalité. La politique, l'art, la religion, ce sont des appels du (vers le) haut.

L'ennui de notre époque est, que non seulement les pieds sont pris dans la

fange économique, mais aussi les esprits calculateurs et les âmes ataviques. Le numérique résume désormais l'analogique.

Dans l'horizontalité règne le comparatif : la *valeur* X est égale (ou plus grande que) Y. Dans la verticalité brille le superlatif, l'élévation à la puissance ; nous sommes des exposants qui métamorphosent ou transfigurent X en autant de *vecteurs* incommensurables. La production ou la création. L'élargissement ou la propulsion. Des exposants qui ne suivent pas la bêtise delphique et restent inconnus d'eux-mêmes. Ces belles inconnues qui rêvent d'unifications avec ce qui fuit la constance, et dont le symbole le plus parfait est l'arbre, gardant variables ses racines, ses fleurs et ses ombres. L'unification, c'est l'invention de méta-mesures, rapprochant au ciel (de nos regards) ce qui est infiniment éloigné sur la terre (de nos yeux).

Mille fois je répétais : la noblesse est vaincue partout, mais chacune de vos apparitions sème un doute salutaire : tant que votre regard de chevalier (ou de révolutionnaire ou de rêveur) percera, de temps en temps, cet épais marasme intellectuel, je pourrais garder l'âme haute, pour vivre des firmaments, même si les horizons s'effondrent.

24/12/2014

Je vous suis très reconnaissant, cher Régis, pour votre si généreuse dédicace, apposée à votre beau livre *Dégagements II* !

Vous êtes le seul au monde à avoir la compétence, le talent et l'audace, pour s'attaquer, simultanément, aux sujets tels que *Frances, Mondes, Politiques, Arts, Philosophies, Littératures*.

Et le pluriel y signale votre détermination de dégagement.

L'audace, c'est le courage justifié. Combien de courageux sont incapables d'audace ! Dans votre modestie explicite, j'ai toujours senti tant d'implicite maîtrise ! J'aime votre pose, qui est plus noble et plus haute que vos prises de position. D'ailleurs, le dégagement se manifeste, justement, par une préférence donnée à la pose. La pose, c'est le regard et l'élan, opposée aux choses et aux théories. C'est la valeur supérieure qu'on accorde à l'amitié de [Platon](#) face à la vérité. Les vérités se fabriquent et agissent, l'amitié - et la fraternité - se musiquent et surgissent.

Rarement la rigueur et l'élan allaient si main dans la main. Et vous avez une triple rigueur : celle du mot, celle de l'image, celle de l'idée - nature, culture, ouverture.

Quel bonheur que d'être votre contemporain, pour pouvoir adresser à ce monde un immense acquiescement ! J'en ai tellement assez de mes trop faciles négations. La lecture de vos livres est un catalyseur, transformant mon stock de fiel en une coulée de miel. Seule une proximité du divin peut exercer une telle alchimie. Une seule dimension nous manque, et nous voilà dans la platitude. Quelle belle destinée que la vôtre, à égale distance du bon, du beau et du vrai !

Je profite de cette occasion, pour vous présenter mes vœux de bonheur au milieu des mots, de vos proches, de vos rêves ! Joyeux Noël et Bonne Année !

Votre H., inventeur de proximités, - au créateur de fraternités !

11/01/2015

Je vous ai écouté, cher Régis, interviewé par A.Sinclair.

Brillant, comme toujours et, comme toujours, noble, dans l'attente de majuscules, dans la vie, dans l'émotion, dans la pensée. Comme toujours – joaillier de l'élégance et de la précision. Comme toujours, héraut de la fierté, de la verticalité.

Mais que vous êtes seul à proclamer la politique - *porteuse de mémoire et d'espérances* !

C'est peut-être sur le registre des espérances que je me sens profondément – hautement ! - proche de vous. J'avais toujours pensé, que la tâche humaniste de la philosophie était la défense ou l'élaboration d'espérances. Et, au fond, ce que vous souhaitez, c'est que le politicien devienne philosophe ! Retour au rêve antique.

Le monde fut jadis un réseau multi-dimensionnel, ou un labyrinthe ; la dimension verticale y fut omniprésente, et des inconnues ou des variables s'incrustaient dans les nœuds vitaux, ce qui faisaient de nous unificateurs ou créateurs. Nos filtres et nos amplificateurs faisaient de nous interlocuteurs uniques.

Aujourd'hui, ce sont les réseaux sociaux qui prirent la relève : une horizontalité réduite à la platitude, les voix communes interchangeableables, la musique du talent brouillée par le bruit de la médiocrité. Les houellebecq, comme number one de l'intelligentsia.

Mais votre voix fraternelle a produit sur moi un effet singulier : pour la première fois dans ma vie, je viens de participer à une manifestation. Et j'ai ressenti enfin la fierté d'appartenir à une nation des hommes libres. Le

mot même de liberté, généralement si vague et abstrait à mes yeux, a pris soudain un sens purement émotionnel.

Je me trouvais sous un drapeau français, dont la vue me nouait la gorge. À côté, une pancarte : *Le terrorists c'est panou*, portée par une poignée de musulmans. Les crayons brandis comme des baïonnettes ; à celles-ci avaient pensé La Rochefoucauld, Hölderlin, Heine, Stendhal, Nietzsche, Maïakovsky, Sartre ou Foucault. Le crayon devint plus mobilisateur !

13/01/2015

Encore quelques-uns de vos mots admirables, que je viens de lire, cher Régis, au sujet du dernier sursaut de la dignité nationale !

Depuis longtemps je cherche l'aspect technique (et non pas artistique), qui vous singulariserait le mieux. Il me semble que je viens de le trouver. Paradoxalement, ma conclusion est liée à votre affirmation de ne pas être un philosophe. Et en effet, techniquement, le philosophe est celui qui est à même de remplir tout vide et il s'en charge : les vides entre les mots, les systèmes, les propos, entre les questions et les réponses. Or vous êtes, à ma connaissance, le seul écrivain à ne jamais vous livrer à cet exercice mécanique de bourrage. Tous vos mots s'incrument d'une manière souverainement cohérente dans un tableau, dont vous êtes le seul concepteur et maître. Le pinceau et la toile - au service d'un grand tableau. Chez les autres, on voit tant d'agitations de pinceaux et d'abus de palimpsestes, avec le seul but - être remarqué.

Votre grandeur s'appuie, également, sur une rare harmonie entre le perçu et le conçu, entre l'humble précision de l'œil et la création libre du regard. Ce qui n'est, chez les autres, que de l'honnêteté devient, chez vous, de la hauteur, invariante, majestueuse. On a envie de réécrire ses épitaphes.

Comme, chez Valéry, *Ci-gît moi, tué par les autres* devint un long regard sur le calme des dieux.

Merci pour ces moments-fraternité, qui donnent à l'âme - des raisons supplémentaires d'espérer, et aux yeux - une occasion de ne plus rester trop longtemps secs.

25/01/2015

Je suis toujours aussi admiratif et heureux de vous entendre à la radio. Mais que ce monde est myope - non, pardon, presbyte ! - car il ne distingue rien à la hauteur, à laquelle vous l'invitez. Jadis, l'élus des élites était automatiquement l'élus de tout le monde. Aujourd'hui, c'est 'tout le monde' qui est juge, et la voix de l'élite n'a plus de 'poids' que celle des bouseux. Mais vous êtes philosophe pour les philosophes, écrivain pour les écrivains, révolutionnaire pour les rebelles discrets, aristocrate pour les aristocrates - être reconnu par ses pairs est plus précieux qu'être plébiscité par le 'grand public'.

31/01/2015

J'ai reçu, cher Régis, le programme des *Lectures de l'Atelier*. Que celui qui lira vos notes soit le remarquable J.-F. Balmer (que je vois surtout dans le rôle de Monsieur Bovary), est une excellente chose ! De plus, l'Atelier est sans doute le meilleur théâtre parisien.

Je viendrais certainement assister à cette 'lecture'.

Il serait très amusant si vous demandiez à l'acteur de lire, ce soir-là, votre très beau texte où figure mon nom, en annonçant, au préalable, que le

'héros' de ce poème se trouve dans la salle.

Croyez-moi, c'est en esthète 'désintéressé' que j'apprécie la bouleversante beauté de votre cantate.

Je pense, soudain, que je vous vois toujours jeune, à l'âge de 25 ans. Vous partagez, à mes yeux, cette particularité avec [Chateaubriand](#) et [Flaubert](#), tandis que je ne vois que vieux - Voltaire ou Hugo. Pourtant, chez tous, il y a de la noblesse et de l'ironie. Question, sans doute, de sources de leurs élans - en eux-mêmes ou dans l'entourage. On est jeune tant qu'on a le don ou le courage de vivre de commencements et non d'inerties ou routines.

01/02/2015

La qualité poétique de votre pense-bête sur le genre aphoristique m'avait si emporté, que j'avais oublié jusqu'au sujet lui-même !

Maintenant, a posteriori, j'y reviens. J'ai extrait de mon Opus les notes qui portent sur ce genre, et je pense que vous ne trouveriez chez personne un recueil aussi complet et ... partial.

Comme vous, je pense que livre sur les livres, avis sur les avis, philosophie sur les philosophes sont de mauvais genres et présentent, le plus souvent, du travail servile ou ingrat.

Mais ce serait peut-être un excellent tour théâtral, si J.-F. Balmer illustrait la lecture de votre note par celle de mes 'maximes sur les maximes'. Ou bien des extraits de mes lettres, à vous adressées.

J'irais à l'Atelier avec ma femme et mon énarque de fille. Celle-ci, par ailleurs, a joué le rôle de Directeur de cabinet du Préfet de Seine-et-

Marne, dans la cellule de crise, au moment de la chasse aux égorgeurs, au mois dernier. Ses stages coïncident, géographiquement et politiquement, avec tant d'événements retentissants. Elle s'intéresse maintenant à la 'Nouvelle Donne', qu'elle définit comme *Mélenchon plus - et non pas moins ! - l'Europe*.

J'y joins donc ma petite extraction. Vous y trouverez certainement des points, dignes d'une réflexion prolongée.

22/02/2015

Cher Régis, je vous remercie, une fois de plus, de votre générosité. Garder la tête haute n'est pas vraiment mon attitude naturelle, mais après chacune de nos rencontres je trouve de nouvelles (dé)raisons de garder l'âme haute. La fraternité ne vivrait que de naissances et répugnerait aux parcours et même aux finalités ?

Je veux ajouter un mot au sujet, que nous avons brièvement évoqué, - la place du savoir dans la stature humaine et l'absence de ce savoir parmi mes quatre facettes primordiales (valoir, devoir, vouloir, pouvoir).

Dans ces quatre essences, il y a quelque chose de divinement immuable, ce sont des axes, allant d'une profondeur à une hauteur, ils relèvent de l'être, comme l'auraient dit Parménide ou [Heidegger](#).

Le savoir (non pas divin, mais humain, résumé dans la représentation) est meuble, il est dans le temps, il est dans le 'devenir'. Il est profond, au moment de sa découverte ; il gagne en ampleur, au fur et à mesure qu'il se propage ; et il finit par affleurer à la surface, une fois parfaitement maîtrisé, - c'est sa station finale.

Je vois le rôle du devenir dans la naissance de la forme ; c'est cette forme qui doit m'aider à chanter ou à peindre le fond, tapissé de mon 'quadriparti' exhaustif.

Je vous laisse à votre noblesse, je retourne à mes caresses.

Fraternellement,

toujours admiratif, toujours reconnaissant, toujours animé par une haute proximité et par un lointain profond - H.

26/02/2015

La gastronomie ne nous réussit plus : vous, vous en avez été trop gâté, et moi, j'en ai été trop tenu à l'écart.

Vous êtes, pour moi, une fontaine, celle, près de laquelle on meurt de soif.

C'est cette soif que j'entreprendrais avec bonheur, chez vous, vers 14h ?

11/03/2015

Mon grand ami, mon frère,

Excusez-moi cette présentation ronflante - elle se forme tout seule, sur la vague de mon émotion actuelle et de ma reconnaissance habituelle à votre égard.

Je viens de réfléchir sur votre suggestion d'écrire une espèce de 'critique' sur mes confrères de plume - [Nietzsche](#), [Valéry](#), [Cioran](#).

J'ai fait le tour de mes connaissances, de mes préférences, des nombreux herméneutes lus, de mes capacités, des lecteurs que je viserais, des routines à éviter et des nouveautés à oser.

Le premier constat - je suis capable de produire un ouvrage grave et original.

Le deuxième - j'exclus les composants, habituels dans ce genre, tels que : les notices biographiques, le suivi bibliographique, les comparaisons avec d'autres critiques.

Le troisième - aucun de mes auteurs n'ayant formulé de système, avec une suite bien structurée dans leurs concepts et leurs idées, je mettrai, en tant que leurs points de départ ou mes points de mire, - leurs thèmes principaux, ou, mieux, - leurs métaphores. Elles résument mieux le fond de leurs talents et de leurs ambitions que n'importe quelle reconstitution cohérente.

Le quatrième - mon propre texte ne serait pas fragmentaire, mais attelé à un plan sans ruptures ni arrêts. Quelques dizaines de citations, sans plus.

Le cinquième - un bref préambule, présentant mes propres horizons et l'itinéraire qui m'a amené à mes admirations.

Je me donne 2-3 semaines, pour parachever cet exercice. Donc, vers la fin du mois de mars, 150-250 pages seront prêtes.

Je n'ai pas encore réfléchi sur le titre. Sur le mode primesautier, ce serait quelque chose comme 'Avec les métaphores de [Nietzsche](#), [Valéry](#) et [Cioran](#)'. 'Avec' - parce que j'y serais omniprésent.

Qu'en dites-vous ? Toutefois, ma détermination est ferme, quel que soit

aujourd'hui l'état des portes des éditeurs.

Et en tout cas, je vous remercie de cette idée qui ne me serait jamais venue par elle-même.

Je vous serre la main, sans même chercher à dissimuler mon enthousiasme.

P.S. Ma fille était venue avec moi à l'Atelier. Elle est toute admirative. Elle a trouvé des ressemblances entre votre ton et celui de mes notes. Habituellement, elle n'est pas très prodigue en compliments filiaux (désir d'indépendance !), j'en ai donc profité de ce rapprochement immérité, légèrement tiré par les cheveux, mais si opportun pour mes sentiments paternels.

15/03/2015

Dans la fébrilité et la joie, je viens de me fendre en une quarantaine de pages sur ma Triade d'aphoristes. Une note sur l'Auteur (moi), une Introduction générale, ainsi que cinq premiers chapitres sur [Nietzsche](#).

Je devrais peut-être reprendre un peu mon souffle.

Je vous soumetts, au hasard, deux de ces chapitres.

Votre avis me serait très précieux, même si je me rends compte que ces écrits ne sont, pour l'instant, qu'une ébauche.

Avec une fraternité toujours recommencée

20/03/2015

Dans un périodique, je tombe sur cette affirmation étrange :

Che Guevara et Mitterrand restent pour lui [RD] deux erreurs.

Je ne peux pas le croire. Les actes sont nos gymnastiques. Les mots sont nos incarnations.

Plus de défis, d'ampleur, de suspensions dans l'action, mieux ça vaut pour forger notre tempérament, nos goûts, notre dignité.

Les mots, eux, exigent surtout plus de verticalité, d'humilité ou de fierté, pour traduire le bruit de la vie - y compris nos actes - en musique des images ou des pensées.

La cohérence, de natures différentes, est pensable soit entre les actes soit entre les idées, mais pas entre les actes et les idées - pas la même métrique, pas les mêmes unités de mesure, pas les mêmes finalités et surtout - pas les mêmes commencements.

Un acte peut être une erreur par rapport à un autre acte, pas par rapport à une idée. L'inverse (les idées, d'un côté, et un acte, de l'autre) est aussi juste.

Je pense donc qu'on vous calomnie bêtement.

P.S. J'avance bien dans mon travail de 'critique littéraire' sur mes trois confrères - deux tiers sont prêts. Presque rituellement, j'enverrai le résultat, vers le 15 avril, à un seul éditeur, choisi au hasard, sans me faire trop d'illusions : dans une société où les number one du style ou de la pensée s'appellent Houellebecq ou Onfray, je n'ai aucune chance d'être apprécié.

21/03/2015

Je m'acharne sur mes compères avec la même jouissance, depuis quinze jours.

Je prévois trois passages sur cet ouvrage : la vague, le peigne, le pinceau.

Donc, pour l'instant, c'est la houle, et le produit est tout ébouriffé. Le premier passage est terminé avec [Nietzsche](#) et bien avancé avec [Valéry](#).

En passant, des découvertes étonnantes - écrire sur [Nietzsche](#), au nom de [Nietzsche](#), vers [Nietzsche](#) m'est beaucoup plus facile que sur les deux autres.

Et la langue n'y est pour rien. Seulement voilà, je me rends compte que m'adresser à un frère est une tâche plus spontanée, naturelle et immédiate que dialoguer avec un collègue ou un convive (c'est ainsi que je vois mes interlocuteurs).

L'ouvrage sera légèrement plus long que prévu - environ 300 pages. 100 pages pour chacun.

20-30 métaphores cassantes - et non pas thèmes universels - sont retenues.

Pour bien me distancer des herméneutes universitaires, j'ai rédigé une note biographique et une introduction générale, expliquant mes vues sur la poésie et/ou la philosophie.

Ce serait, évidemment, une immense joie pour moi, si, à la fin de cette échauffourée, je pouvais vous présenter mes halètements - oui, il n'y aura pas beaucoup de placidité dedans - sous la forme définitive. Ce serait entre le 5 et le 15 avril.

Que vous donniez un sens 'profond' à ma vie a toujours été une évidence, mais que, même dans l'art, vous m'apportiez un 'haut' sens nouveau me bouleverse et me remplit de gratitude.

J'espère que vous comprenez toujours, que cet enthousiasme n'a rien à avoir avec un amour-propre ou avec quelques basses ambitions. Rester à l'ombre a tellement d'avantages inévidents que n'égale aucune évidence de mise en lumière.

Je vous serre, très chaleureusement, votre belle main. Belle, suite à vos actes, à vos plumes, à vos émotions.

25/03/2015

Vos deux remarques de politesse, sur l'emploi éventuel de mon écriture, ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd.

Pour réaliser la première, j'avais mis 16 ans (pour me fendre de 16 livres). La seconde a demandé 16 jours.

C'est fini ! Il ne me reste qu'un travail de modulation et de polissage ; une semaine suffira.

J'ai essayé de préserver un équilibre (en hauteur !) entre la densité et l'intensité. Mais, contrairement à [Nietzsche](#), c'est la densité qui prévaudrait.

Et je reviens toujours sur le même problème de métèques - l'infidélité de la langue d'emprunt.

Une analogie, pour mieux le comprendre.

Je chante faux, toujours. Dès que je me mets à fredonner *Voi che sapete*, mes proches bouchent les oreilles ou s'enfuient. Mais moi, ce n'est pas ma voix que j'entends, mais celle de M.Ewing. Je suis avec Mozart, dont le génie n'est nullement affecté par mes déficiences vocales.

Dans l'écrit, il y a une part de compositeur et une part d'interprète. J'ai beau me réclamer de la composition, c'est mon interprétation qu'on perçoit et qu'on juge.

Pas facile d'y entendre une M.Ewing, correctrice et guide. Mais surtout, de nos jours, ce n'est plus Mozart qu'on s'apprête à écouter.

Je joins la Table des matières de mon 'opus major'.

Chaque 'chapitre' (métaphore), c'est 3-6 pages. Plus de 300 pages en tout.

Plein de reconnaissance et de bonheur, personnel et à partager,

27/03/2015

M'accorderiez-vous un moment de bonheur, pour vous présenter mon 'opus major' ?

Je pourrais être à Paris entre le 6 et le 19 avril.

L'ouvrage achevé est de tonalité poétique (se veut l'être - car barrière de la langue).

Il est de portée philosophique (se veut l'être - car hors cadre universitaire).

Je n'ai pas pu résister à la tentation de mettre sur mon arbre quelques décorations de ma collection de maximes. Ce qui compte, c'est l'événement, l'arbre, les cadeaux à la racine et l'e(E)sprit - au-dessus.

Avec tout mon enthousiasme

P.S. Je viens de recevoir un appel pathétique d'Isabelle, en faveur des

langues classiques.

Parmi les joies d'un poète, les joies philologiques sont parmi les plus variées.

Le grec et le latin sont d'excellents moyens d'échapper à l'emprise du présent, sur nos têtes, assaillies par l'image et le vocabulaire de ce jour. En revanche, je suis très sceptique quant à l'intérêt de l'enseignement classique pour tout le monde.

Non seulement la technique, mais aussi la science, se machinisent de plus en plus. Focalisation et profondeur, et non pas amplification et hauteur, sont demandées aujourd'hui. Quant à la profondeur, vous connaissez mon avis, - elle est condamnée à la platitude, à plus ou moins longue échéance.

Non seulement on n'a aucune chance de réveiller de la curiosité pour la merveille de la linguistique historique, chez le bouseux, mais on récolterait plutôt une haine de plus, chez ces inconditionnels de l'empirie. Plus haut on fait lever la tête à la foule, plus basses seront les œuvres de ses mains. Autant la gaver de platitudes...

14/04/2015

Avant d'envoyer à un éditeur quelconque mon 'opus maior', je vous présente le texte définitif, accessible à cette adresse :

www.philiae.eu/Archives/PDL_extraits/NieValCio.pdf

Jetez un coup d'œil, si le cœur vous en dit.

17/04/2015

Je n'ai qu'un seul mot à vous dire, cher Régis, - un énoorme merci d'un homme heureux !

J'ai pris au sérieux votre boutade de politesse ; je me suis expliqué avec mes trois confrères.

J'ai voulu prouver qu'une union de la noblesse, de l'intelligence et de l'ironie, que, séparément, pratiquent mes interlocuteurs, que cette union est possible pour une même plume.

Sans doute, le bon goût français trouvera mon travail décousu, farfelu, fébrile. Je suis allé, néanmoins, jusqu'au bout de mes capacités de cohérence et de composition équilibrée. Les liaisons sont mes bêtes noires ; j'ai certainement failli à les traiter avec les mêmes honneurs que les noyaux centraux.

Pardonnez-moi mes intrusions à répétitions. Je vous promets de les réduire drastiquement.

Je peux être chez vous vers 13 heures...

Je peux même laisser le document chez *Horse Tavern*, pour ne pas vous déranger...

Je viens ce WE à Paris pour voir ma fille.

Désolé de vous importuner tous les deux. J'essaierai d'être désormais moins envahissant...

27/04/2015

Je m'attendais à davantage de sévérité dans votre réaction à mon livre. Mes auto-satisfactions et mes hontes se succèdent aux cadences si rapprochées, que je ne peux jamais savoir si je vais réagir en balbutiant mes coupes ou en clamant mes arrogances.

Dans ma justification, je relèverai un principe et une contrainte.

Le principe : chez ceux qui osent une écriture ambitieuse, le clivage le plus profond ne suit pas l'opposition entre Apollon et Dionysos, mais celle entre Orphée et Narcisse. Je ne suis capable ni de charmer les dryades ni d'endormir les cerbères. Plus profondément je plonge au-delà de la surface du monde, mieux je comprends, que celle-ci n'est qu'un lac, un miroir, dans lequel je ne lis ni ne reconnais que les traits de mon propre visage.

La contrainte : je n'ai aucun don de pédagogue ou d'herméneute ; introduire un badaud dans l'univers de mes trois compagnons est hors de ma portée. Je ne peux qu'accompagner un amoureux ; je ne suis ni marieur ni peintre. Plutôt musicien, avec mes propres mélodies, mon propre rythme, ma propre vision de l'harmonie. Avec une musique, adressée non pas aux argonautes affairés mais aux solitaires effarés.

Donc, en effet, c'est une *explication de moi par eux*. Et donc, même une méconnaissance complète de mes personnages éponymes ne devrait en rien gêner la lecture de cet hymne narcissique.

À qui s'adresse ce livre ? Vous me pardonnerez mon habituel égocentrisme : je m'adresse à mon propre soi inconnu, dont l'inexistence matérielle le rend équivalent – par son rôle critique et non par son poids mystique – de l'interlocuteur préféré des superstitieux, Dieu. Je n'ai ni de collègues à convaincre ni d'amis à épater. Le lecteur idéal serait un

homme perdu, cherchant des consolations dans la fatalité du beau et du bon. À l'opposé des preuves par le vrai.

Entre temps, j'ai relevé dans mon texte beaucoup d'aspérités, de hoquets, de boitements, que j'ai corrigés. J'attendrais peut-être une occasion de vous revoir une dernière fois, avant d'envoyer cet opus à un éditeur quelconque. Mais la publication reste l'une de mes dernières préoccupations. Garder l'élan et l'enthousiasme, voilà mon objectif central.

01/05/2015

De retour d'Allemagne, je pourrais passer par Paris, dans mon camping-car, du 25 mai (lundi), au soir, jusqu'à l'après-midi du 26.

Si dans vos Agendas il restaient quelques taches blanches ...

10/05/2015

Malheureusement, j'ai dû déjà prendre d'autres dispositions... Je le regrette profondément, mais je ne peux plus faire autrement. Je vous voyais lointain et inaccessible.

Ma prochaine visite de la capitale (où ma fille prépare son entrée au Conseil d'Etat) est programmée du vendredi 12 juin, midi, au dimanche 14, 21h, - deux jours et demi donc.

L'intérêt principal d'une rencontre avec vous réside, évidemment, dans l'écoute de vos avis et dans l'échange de nos arguments au sujet de mon opus ou seulement de son genre.

Si, à votre avis, il vaudrait mieux ne pas songer à une publication, je m'abstiendrais de toute agitation 'promotionnelle' et me replongerais dans

mes ruminations narcissiques apaisantes.

Mais je serais ravi de pouvoir exhiber, devant vous, une défense de certains principes..

12/08/2015

Cher Régis, j'ai tenu deux mois, sans vous enquiquiner avec mes *moralités*.

La sévérité de votre accueil pour mon dernier exercice aurait dû m'assagir une fois pour toutes, mais vous avoir adressé quelques murmures ou interjections rend, chaque fois, mon verbe si vif, que je finis par oublier le bon sens et le respect de la vie privée. Je suis inexcusable, je le sais.

Sur mon écriture *monacale*.

Jadis, l'homme d'action, le héros, et pas seulement l'artiste, fut possible. On n'avait que l'embarras de choix devant tant de chantiers, où se bâtissaient la liberté ou la justice. Chez nous, ces deux édifices sont bien en place. Aucun tyran, aucun bombiste ne les menacent plus. Peu à peu ces édifices prirent la stature et le sens de liberté d'entreprendre et de justice fiscale. La caserne de jadis devint salle-machines. Ce qui me congédie dans ma cellule. Le seul endroit, où peuvent encore cohabiter le calculateur et le danseur.

Le seul combat pour les fondements initiaux n'est imaginable qu'ailleurs. Mais l'Occident efféminé a horreur des Missolonghi et Camiri ; seul l'Orient viril y envoie ses chahids ou kamikazes. L'épée et le panache se désolidarisèrent définitivement avec le verbe et l'angélisme.

Aucune autre belle idée, qui n'aurait pas été profanée par un passage néfaste à l'action. Les bras tombés, comme les yeux baissés, me semblent désormais être nécessaires pour toute écriture noble.

Quoi que disent nos analyses ou nos généalogies, je reste votre frère sur l'arbre de la noblesse du regard. Même si mon regard se tourne vers un toit absent et le ciel accueillant, et le vôtre – vers la fenêtre, la porte, les forums et les arènes.

25/09/2015

J'apprends que vous allez soutenir le droit des patriotes à proclamer, sans complexes, l'amour pour *leur peuple*.

Je vais essayer de me glisser dans cette assemblée fraternelle, le 20 octobre ; ce qui me permettrait de faire la connaissance de la Mutualité.

Pourtant, j'avoue ne pas pouvoir parler de *mon amour d'un peuple*. Pour que j'aime une communauté, celle-ci ne doit manquer de goût ni pour la hauteur, ni pour l'élégance, ni pour le lyrisme.

Or, mes trois patries putatives, la Russie, l'Allemagne, la France, exhibent, chacune, l'un de ces manques. Et l'heureuse rencontre de l'élégance française, de la hauteur allemande, du lyrisme russe exige tellement d'*affinités électives*, qu'elle ne peut frapper qu'une élite clairsemée.

Ce qui légitime le sacrifice, votre belle définition du sacré coïncide avec ma définition du Bien. Seulement le Bien est affaire du solitaire, tandis que le sacré est fantôme du solidaire. Mais dans les deux cas on sacrifie son intérêt direct, ce qui est, à son tour, la définition de la liberté, ou plus précisément - la preuve d'une action libre.

Sa langue, ses châteaux, son Histoire, sa peinture, sa noble littérature, son bon goût dans le petit, sa bonne ironie dans le grand, ses paysages, ses femmes élégantes - voilà ce que la France laissa dans mon cœur d'amoureux. Je serais le plus heureux des hommes, si, un jour, je me sentais le droit de dire - *voici mon peuple que j'aime*. Cela se mérite, par la participation plus que par la réflexion, et je suis, hélas, encore trop loin du compte. Mais je me souviens de l'un des premiers déclics, qu'avait provoqué chez moi votre coup de cœur : *La France est un revenez-y d'écumes et de fontaines, de cascades et d'avens, une façon de s'y prendre avec les robinets, les regards des filles et le temps qui passe*. Oui, l'amour doit s'exprimer en interjections, soupirs, souvenirs et rêves, bref - en superlatifs inconditionnels et non pas en comparatifs bien pesés. Il me manque la sensation des coudes, des poignées de mains, des cadences des pas, traduisant le même élan. Trop épidermique, obsédé par les commencements et les contraintes, indifférent des fins.

Votre frère, selon des autels, sinon de baptêmes, au moins de sacrifices.

29/09/2015

Dans votre interview au *Point*, vous opposez votre compassion aux humiliés et aux pauvres à l'insensibilité à cet aspect de la part de [Nietzsche](#).

J'ai envie d'apporter la-dessus quelques éclaircissements.

1. Le débat social n'a jamais préoccupé [Nietzsche](#).
2. Son dédain du faible, du malade, se situe, presque toujours, sur le plan personnel, chacun de nous portant au fond de lui-même un 'sous-homme', faible dans ses rêves et malade dans ses actes, et un 'surhomme' en puissance ou en rêves.
3. Son horreur de l'égalité ne s'appliquait qu'au domaine spirituel.

4. Enfin, je me permets de vous soumettre, en pièce attachée, quelques extraits de mon dernier ouvrage honni sur [Nietzsche](#) et touchant au thème d'égalité .

24/11/2015

Heureux de voir la plus belle plume de France débarrassée de la grisaille goncouresque !

Qu'elle verdoie sur ce double fond : la blancheur du passé collectif à interpréter et la noirceur du futur personnel à représenter !

Votre H., avec la même admiration pour votre fait, votre dit et votre pensé.

P.S. Ce WE, suis à Paris avec mon énarque de fille.

23/01/2016

Je voudrais, cher Régis, vous signaler un excellent livre que je viens de découvrir : *Le Temps de la Consolation* de M.Foessel.

Je suis très agréablement surpris que je ne suis pas le seul à défendre le thème, sur lequel je me penche depuis 15 ans, - la consolation comme un sujet philosophique, le second étant le langage.

Même si je ne partage pas l'avis, selon lequel *la philosophie est une réflexion sur nos chagrins, qui vise moins à guérir qu'à éclairer ce que nous avons perdu*, je dirais que *la philosophie est une écriture sur nos tragédies, qui vise moins à éclairer qu'à éblouir par ce que nous trouvons dans les ombres de notre âme*.

Que la France est riche en talents ! Et en talents nobles !

Je suis fier de me retrouver dans cette fraternité, dont vous m'aviez donné le goût.

!

29/01/2016

Je sais que l'érotisme, pas moins que toute autre sphère où l'homme s'éploie, se mécanise et échappe désormais à la poésie.

Je sais, en plus, que même parmi les lecteurs de votre honorable revue je ne trouverais pas le mien.

Et même parmi les lecteurs du dernier numéro, dédié, pourtant, à un thème qui m'est particulièrement cher.

Pourtant, n'ai-je pas fait de *Au Commencement était la Caresse* le sens de mon écriture !

Sans plus compter sur un accueil enthousiaste, je vous expédie quand même des extraits de mon Opus, affleurant à la Caresse. L'érotisme n'en est qu'une application au corps de ce qui est transposable à l'esprit et à l'âme.

Je sais que vous ne lisez pas à l'écran. Peut-être, pourriez-vous faire imprimer quelques-unes des cinquante pages de cet envoi. Comme toujours dans mes exercices, il n'y a ni des hauts ni des bas, tout y est homogène. Vous en connaissez l'ambition minimale - éviter la banalité.

Ce ne sont pas, bien sûr, des gauloiseries folichonnes, mais plutôt des liaisons libres avec d'autres fibres de notre sensibilité.

31/01/2016

Voici, cher Régis, une extraction de mon Thésaurus, suivant l'axe 'érotique' et réalisée en quelques heures. Par comparaison, [Nietzsche](#) m'avait pris deux semaines, mais l'autre recueil était dix fois plus volumineux.

Une fois de plus, je serai le seul à me réjouir de ces étincelles, mais cette joie narcissique valait bien les chandelles – je suis heureux du résultat. Pas de lumière, donc, que des jeux d'ombres, parmi lesquelles je me sens chez moi, dans mon chaud isolement des rampes et des lampes.

D'habitude, on lit suivant la ligne soit des mots soit des idées. Pour me lire, il faut suivre la ligne des états d'âme, s'émancipant des mots et se moquant des idées. C'est une accommodation trop rare ou trop exigeante, et c'est ce qui me voue à l'indifférence.

Je me rends compte qu'il n'y a aucun thème poético-philosophique significatif, auquel je ne pourrais pas appliquer le même procédé de

charcutage bien ciblé.

D'ailleurs, même en négligeant mes propres maximes, vous pourriez profiter de ma collection de citations, dans votre travail de documentation. Mon thésaurus électronique permet d'effectuer des recherches subtiles selon des critères divers.

En vous souhaitant de retrouver une bonne santé du corps et une bonne liberté de l'esprit, je vous serre, cher Régis, votre belle main. Sans ces poignées, jamais je n'aurais connu tant d'accords prodigieux avec la vie, avec la noblesse, avec l'intelligence. Et même avec une certaine création.

07/02/2016

Je viens d'écouter votre beau panégyrique de W.Benjamin.

Vous trouvez si facilement - et élégamment - des rencontres difficiles entre le cosmopolitisme et le patriotisme.

Ce paradoxe m'est cher, et je pense l'envisager, à peu près, sous le même angle que vous. Moi, qui suis facilement patriote de mes trois patries putatives, mais sachant créer des fraternités au sein d'un cosmopolitisme de culture. On est patriote par nature et cosmopolite par culture.

Une amie s'occupe, à l'Opéra de Lyon, des décors de *La Dernière Nuit*. Elle m'apprend que la 3-me symphonie de Mahler y serait 'citée'. Une coïncidence, qui est à l'origine de cette missive : presque le jour même de votre Première, je vais écouter cette symphonie à Aix-en-Provence.

J'espère pouvoir être à Lyon, le mois prochain.

En guise de salut fraternel, je joins quelques mots de W.Benjamin, de ma collection.

Le texte est une forêt, où chasse le lecteur. Un bruissement au sous-bois, tiens - une pensée ; un gibier timide, une citation - à mettre au tableau de chasse.

Der Text ist ein Wald, in dem der Leser der Jäger ist. Knistern im Unterholz - der Gedanke, das scheue Wild, das Zitat - ein Stück aus dem tableau.

Une bonne prose naît en trois étapes : la musicale, où elle est composée, l'architecturale, où elle est bâtie, la textile, où elle est tissée.

Arbeit an einer guten Prosa hat drei Stufen : eine musikalische, auf der sie komponiert, eine architektonische, auf der sie gebaut, endlich eine textile, auf der sie gewoben wird.

L'espérance nous est donnée à cause des désespérés.

Nur um der Hoffnungslosen willen ist uns die Hoffnung gegeben.

Si la combinaison européenne du pouvoir et de l'argent pénétrait en Russie, le pays serait perdu.

Wenn die europäische Korrelation von Macht und Geld das Rußland durchdringt, würde das Land verlorengelien.

La tradition des opprimés est un espoir de briser la continuité de l'histoire ; la continuité est celle des oppresseurs.

Die Tradition der Unterdrückten ist eine Hoffnung, das Kontinuum der Geschichte aufzusprengen ; die herrschenden Kräfte stellen sich in der Kontinuität dar.

La trace, quelle que soit son origine, est apparition d'une proximité ;

l'aura, quelle que soit sa source, est apparition d'un lointain.

Die Spur ist Erscheinung einer Nähe, so fern das sein mag, was sie hinterließ. Die Aura ist Erscheinung einer Ferne, so nah das sein mag, was sie hervorruft.

L'azur lointain, qui résiste à la proximité, est le lointain peint des coulisses.

Die blaue Ferne die keiner Nähe weicht ist die gemalte Ferne der Kulisse.

Ce qui est essentiellement lointain ne peut être proche.

Das wesentlich Ferne ist das Unnahbare.

Nombreux sont ceux qui cherchent dans l'amour une patrie éternelle ; d'autres, rares, - un éternel voyage .

In einer Liebe suchen die meisten ewige Heimat. Andere, sehr wenige aber, das ewige Reisen.

L'idée tue l'inspiration, le style fige l'idée, le mot rend superflu le style. Der Gedanke tötet die Eingebung, der Stil fesselt den Gedanken, die Schrift entlohnt den Stil.

Le contenu d'une œuvre d'art est un ballast, dont se débarrasse le regard. Im Kunstwerk ist der Stoff ein Ballast, den die Betrachtung abwirft.

19/02/2016

Cher Régis, le chantier de mon prochain 'livre' - Cent métaphores de Régis Debray - est prêt !

C'est à dire - le cadre, le volume, la composition. Dans un mois je pourrai me baigner dans ma nouvelle fierté, non-partagée mais profonde. Claire ou trouble ? - question du regard. Le mien sera loin d'une objectivité en marbre, mais il ne sera pas sec. Versé dans *l'amère, sombre et sonore citerne*. Doutant de ses forces, on cherche un père ; s'en doutant bien, on cherche un frère.

Il me serait très précieux de savoir, lesquels de vos - mots, idées, cris, appels, images, déchirements, extases, aveux, verdicts, synthèses, pulsions - vous considérez comme injustement ensevelis, par les autres ou par vous-mêmes.

Épigraphes, plutôt qu'épithètes. Doutes, plutôt que certitudes. Frissons, plutôt que cadences.

Je comprends que la demande est démesurée, l'audience vraisemblable de l'opus étant constituée d'une seule paire d'oreilles.

Je relis vos *Loué soient...* - quelle noblesse, quel pathos, quelle musique !

Avec toute ma reconnaissance, qui met en relief ma connaissance. Avec mon enchantement, sachant absorber vos désenchantements.

12/04/2016

Tout ce printemps, je serai avec et dans *Cent métaphores de Régis Debray*. Dans un mois, tout sera terminé. Plus de trois cents pages. Voici quelques extraits de l'Introduction :

Socrate, sous la plume de [Platon](#), Schopenhauer et Wagner, sous celle de [Nietzsche](#), [Nietzsche](#), sous celle de [Heidegger](#), [Valéry](#), sous celle de [Cioran](#), - leurs images y sont davantage hautes représentations de leurs auteurs

que profondes interprétations de leurs éponymes. Je ferai recours à la même ruse. Oui, dans ce livre, il y aura plus de mes propres métaphores que de celles de mon héros. Seulement ici, Régis Debray sera pour moi un nouveau Nietzsche par sa noblesse, un nouveau Byron par sa volonté, un nouveau Valéry par son intelligence. Tout Nietzsche est dans ses métaphores, comme tout Byron est dans son lyrisme, dont il illumine ses actes, comme tout Valéry est dans ses élans, dont il cherchera des sources mentales et des aboutissements langagiers, sans trop d'illusions. Ce troisième personnage présente un type d'intelligence étincelante, spontanée et juste, dont R.Debray est aujourd'hui, à ma connaissance, le seul porteur. Un parallèle, partiel et vague, pourrait sans doute être tracé entre la pénétration langagière de Valéry et la rigueur intellectuelle de R.Debray.

Enfin, une quatrième dimension expliquera mon culot personnel, dans l'aventure de ce livre. C'est la familiarité avec la grandeur qu'a acquise R.Debray, avec une facilité et humilité déconcertantes. Mais, contrairement à tous les habitués des grandes batailles, R.Debray est capable de s'adapter à n'importe quel profile de ses interlocuteurs, qu'ils soient académiciens ou bouseux. Je me sens plus près des seconds que des premiers, et pourtant R.Debray, depuis vingt ans, m'accorda de nombreux entretiens, au cours desquels je le soûlais de mes élucubrations sur mon enfance sibérienne, mes études mathématiques, mes exercices poétiques et philosophiques. Un tour d'horizons littéraires, surtout poétiques et philosophiques, complétait mes exotismes orientaux. Entre nous, l'actualité, les Grandes Écoles, le fait religieux, la médiologie ne furent jamais abordés. Ni la rue d'Ulm, ni Camiri, ni Santiago-de-Chile, ni l'Élysée, ni le jury Goncourt. Mais, dévisagés sous toutes les coutures, - J.Joubert, Pouchkine, Rimbaud, Kafka, Rilke, Valéry, Heidegger, Cioran. Et surtout - Nietzsche.

Quant aux clivages politiques, je veux bien suivre les lignes de partage

selon les *valeurs républicaines*, si familières et chères à mon interlocuteur : la majorité, jalousement vigilante face aux fantômes, menaçant les *libertés*, R.Debray, à cheval sur l'in vraisemblable aura *fraternelle*, moi, voyant dans l'*égalité* matérielle le seul sujet politique réaliste et urgent. Et la différence entre la Gauche et la Droite françaises serait du même ordre que celle entre la haine et le mépris. Prêchant plutôt la résignation et l'acquiescement, je reste en dehors de ces arènes belliqueuses.

C'est R.Debray qui m'a suggéré, avec précautions et mises en garde, de tenter de relever le défi de la barrière langagière, le français n'étant, chronologiquement, que la cinquième langue dans ma collection de polyglotte. En quelques années, j'ai griffonné trois mille pages d'un thésaurus de mes maximes, saupoudrées de milliers de citations de maîtres. Très vite, il fallut me rendre à l'évidence – cet ouvrage n'intéresserait aujourd'hui personne. Tant pis, la soif de reconnaissance ne figurant pas dans mes désirs prioritaires, je tenterai un autre genre, proche de panégyrique ou d'exercice d'admiration, qu'appréciait un autre de mes proches - [Cioran](#).

Deux siècles de retard ! Venu trop tard, dans un siècle barbare. En compagnie de [Byron](#), R.Debray aurait ébloui la jeunesse européenne, avide de héros romantiques, à la plume acérée, aux firmaments hauts et aux horizons vastes. À l'époque, l'appel du large fut vécu comme un appel du haut. L'action, heureusement, n'était pas encore sœur du rêve. Le vertige savait se loger dans les deux. On savait se servir de la grisaille et du bruit du quotidien, pour mieux projeter sur leur fond les couleurs et les mélodies de nos meilleurs bardes.

Le lecteur, aujourd'hui, se gave de périodiques ou surfe sur les réseaux sociaux, et le rebelle guette le fait divers. Le poète s'incruste dans les listes d'attente auprès des amuseurs télévisuels ou des éditeurs-marchands, pour être, finalement, à peine remarqué.

Le style, l'enthousiasme, la fierté disparurent des tables des valeurs.

La vraie hauteur n'accompagne que les commencements d'apostats ou de néophytes solitaires. Dès qu'à cette énergie de moine se mêle un dynamisme de secte, le vertige spatial disparaît, et apparaît la sobriété temporelle. R.Debray a beau se solidariser avec le *hic*, le *nunc* lui devient hostile. Et, sentant, au-delà de la ligne de crête, l'approche de l'inertie et de la platitude, il suspend son vol, pour retrouver l'élan toujours recommencé. Ainsi, R.Debray ne connut ni les avatars aléatoires en dents de scie ni, encore moins, la morne ascension linéaire et routinière de professionnels de carrière. Il s'élançait, mû par une foi ; il s'arrête, à la première intrusion d'une méthode dans le chaos de ses passions. À ma connaissance, personne au monde n'adopta une attitude aussi noble.

Deux sortes d'hommes d'élan : soit c'est le frisson ou la volupté des commencements, tournés vers une noblesse, une pureté ou une innocence, soit c'est la détermination pour atteindre des finalités d'une idée, d'une idéologie, d'une ambition. Hommes de rêve ou hommes d'action, hommes de foi ou hommes de méthode, hommes de rythme ou hommes d'algorithmes.

Le premier type d'homme est en voie d'extinction. On en a tellement perdu l'image, que ses rares apparitions sont interprétées selon les critères propres au second type, avec des engagements, des fanatismes, des trahisons, des calculs qui les accompagnent.

R.Debray est le seul, aujourd'hui, à être un homme de frissons. Et qu'on prend, à tort, pour un homme d'idées. Non, qu'il manquerait d'idées – il en a à revendre – mais que ses extases ne proviennent pas des horizons sages, classique ou démocratiques, tracés par les autres, mais de ses propres firmaments, où l'élève un appel aristocratique, un jeune désir, une ironie hautaine ou une belle divine. Leur point commun : une proximité immédiate avec nos sources, nos noyaux, nos points de contact avec l'injustifiable, avec la création, artistique, érotique ou sentimentale.

Le contraire d'un programme approuvé, d'un choix exclusif entre plateformes, camps ou clans.

R.Debray est un homme à tracer lui-même des frontières et non pas à découvrir et à respecter celles des autres. Ses fratries, sur l'arbre généalogique de la noblesse non-héréditaire, sont chargées d'inconnues sensuelles ; il faut être, soi-même, un arbre à variables, assez vastes ou hautes, pour oser une unification et une insertion dans cette famille virtuelle. R.Debray y cherche et y introduit de la lumière, tandis que d'autres y trouvent ou propagent des ombres. La fraternité consisterait dans l'égal attachement à la hauteur et aux mystères de l'arbre. Le contraire d'un arbre, c'est un organigramme.

La gratuité des enthousiasmes est gênante, et R.Debray veut l'atténuer et y remédier, en se proclamant intermédiaire entre la spontanéité d'une croyance et la routine d'une apostasie, entre le motif enchanteur d'une action de grâces et le désenchantement fatidique d'une action réglementée. D'habitude la noblesse s'illumine dans les commencements, scintille faiblement dans les enchaînements et s'éteint dans les aboutissements. Heureusement, le créateur sait munir de virginité les objets de ses conceptions. Ses anges, ce sont ses mots pénétrants, porteurs de ses annonces. L'amoureux, c'est à dire le poète, est toujours dans et de la première nuit.

En rencontrant la voix, la main et les mots de R.Debray, j'avais cherché à briser ma propre haute solitude – j'ai découvert la sienne, beaucoup plus vaste. La pire des solitudes est celle de notre frisson, dont personne ne capte l'onde, et dont la matière ne laisse que des traces de honte et de dévoiement. R.Debray cache bien ses rouges au front et ses bleus à l'âme. Le rêve aide à bander l'arc, dans le réel nous sommes des cibles. Plus fièrement on vit le rêve, plus humiliantes sont les flèches du réel.

L'esprit est dans la continuité, et l'âme est discontinue. On veut briller dans l'espace, et l'on s'éteint avec le temps. Les ailes, faites pour des

distances célestes, sont prises de court par la proximité terrestre. On écrit en pures lettres de feu ; c'est l'air impur du temps qui y ajoute des aliments impurs – la fumée, la larme aux yeux, le souffle coupé, la recherche d'un foyer intemporel.

Dans les actes que j'ai admirés le plus, aucune idée, accompagnatrice ou inspiratrice, ne vient appuyer mon enthousiasme. Et vice versa : dans les idées qui m'enthousiasmèrent le plus - aucune trace de leur solidarité avec des actes quelconques. L'esprit de l'auteur les conçoit, tous les deux, mais c'est la présence de son âme que je dois percevoir, pour l'aimer, - une âme, noble et désintéressée, dans le premier cas, ou une âme, élégante et passionnée, dans le second.

Ce n'est pas l'esprit *percevant* des objets exceptionnels, qui est à l'origine du plus bel enthousiasme, mais l'âme *concevant* des relations exceptionnelles entre objets sans importance. R.Debray écoute et soigne les relations, avec tant de précision et de rigueur, mais il est trop peu exigeant dans le choix des objets eux-mêmes. On lui conseillerait de mieux filtrer les objets – trop de noms d'institutions, trop de dates d'événements. Toutefois, le fond d'objets, chez R.Debray, est toujours subordonné à la forme de relations, c'est à dire à la métaphore. Et la métaphore, c'est la qualité des relations.

Je connus l'homme R.Debray, et, perplexe, admiratif, je n'en reviens pas de cette fusion, unique, inouïe, que je constate chez lui entre aristocrate, poète, révolutionnaire et penseur. Personne ne sut écouter son cœur, avec autant de fidélité ; personne ne fut aussi prêt à sacrifier ses intérêts, au nom d'une foi incompréhensible. Cette capacité d'alternance de fidélités et de sacrifices s'appelle la liberté.

19/05/2016

Cette nuit, j'ai vu votre film.

Ne faisant partie ni des indignés ni des dignitaires, je ne peux me permettre ni de juger un idéal révolutionnaire ni de sonder des discours politiques.

Vous méritez mieux. Je vous l'avais déjà dit à tant d'occasions. Soit vous êtes victime d'une modestie démesurée, soit être cachottier dans l'essentiel vous convient tout à fait.

J'aurais aimé ressentir la noblesse de vos frissons d'adolescent, plutôt que la justesse de vos raisons d'adulte.

J'aurais aimé goûter vos mots, exquis et précis, au lieu d'entendre les hommes d'action plaider pour une idéologie ou un cérémoniel.

On ne vous entend presque pas dans la seconde partie du film. Dans cette brochette de ministres, seul D. de Villepin a évoqué le vrai problème littéraire : la solitude et le secret du créateur, de la forme de ses images et du fond de ses pensées. Un cadre mystérieux et solitaire peut réveiller, chez tout homme, une émotion, allant au-delà du réel, - une passion, une fraternité. Tant que le poète tenait à cette solitude, les Princes étaient attirés par son chant, plus harmonieux, plus haut et plus pur que leurs actions.

L'horreur de notre époque n'est pas que les Princes méprisent le poète, mais qu'ils ont raison. Le poète d'aujourd'hui, dans un jargon ésotérique, leur narrera (au lieu de chanter) des faits divers, déploiera des plaintes contre l'injustice, déplorera ce *monde fou allant tout droit à sa perte*. Sur ces thèmes, l'homme de la rue serait plus convaincant.

J'insère dans cette missive, que je veux fraternelle, un petit 'commentaire' de deux pages, tiré de mon dernier opus *Cent métaphores de Régis Debray*.

20/05/2016

Encore un mot sur la remarquable intervention de D. de Villepin dans votre film. Un mot, dicté par mon affection pour la poésie allemande.

D. de Villepin cite un vers de Celan, dans une belle, mais fausse, traduction française : *Jadis, il y avait une hauteur.*

Il s'agit d'un poème, inspiré par les *Pendus* de F.Villon. L'auteur envie les suppliciés 'individuels' (s'appliquant aussi au Christ, avec son *INRI*), pensant aux morts 'collectifs', anonymes, immolés dans l'Holocauste.

Voici comment je traduis les strophes comprenant cette phrase :

"Ils eurent du bol : leur gibet disposait d'un haut.

Et regarde l'arbre qui s'émeut ; il s'appuie sur la peste.

Oblique fut mon chemin, le chemin oui, mais il fut droit pour mon regard."

Une fois de plus, il s'agit d'un solitaire et non pas d'un trait général d'une époque.

La hauteur n'a pas disparu. A disparu le rêve, qui, seul, permettait de s'apercevoir de cette hauteur.

J'avais oublié aussi le troisième membre de la triade de D. de Villepin - l'angoisse.

Ce sain état d'âme a disparu, suite à la paix d'âme, qui a pris sa place. L'intranquillité (pour parler comme Pessoa) fut organique ; son successeur est mécanique, puisque le Bien ne s'associe désormais qu'avec le respect des Codes.

Excusez-moi ce bavardage supplémentaire. Il me fait du bien.

08/05/2016

Cher Régis, si vous trouviez un moment, le 19 juin, entre 8h et 15h, j'aimerais (voudrais, pourrais, devrais...) vous remettre, 'en mains propres', mon dernier exercice, *Cent Métaphores de Régis Debray*.

C'est un tribut de poète à poète, de narcissique à narcissique. Quel que soit le lac - révolution, poésie, république, philosophie - nos plumes s'en servent, pour peindre notre propre visage. La bénie solitude de ces plumes préserve la surface de nos toiles - libérée de l'agitation des temps et des cieux, ainsi que des pierres importunes qui y tomberaient et la troubleraient.

Mes notes se veulent poétiques, teintées de philosophie. Ce n'est donc ni une analyse philologique ni un panégyrique familial. Des ondes, provoquées par d'autres ondes.

Je ne cherche évidemment pas votre approbation. Vos goûts bien concentrés et mes limites fuyantes sont portés par des vecteurs visant des horizons si différents, même si nos firmaments se touchent.

Je ne fais que vous offrir un cadeau, comme des bouseux marseillais, avec les maigres sous qui leur restent, offrent à ma femme un pot de confiture ou d'olives pimentées, en reconnaissance.

Pour vous donner une idée de mon programme, je joins à cette missive la Table des matières de mon opus.

17/06/2016

Quelle que soit la valeur objective de ces exercices, je suis heureux de les déposer sous vos yeux.

Vous y êtes présent dans le plus beau des rôles – en tant qu'excitant. La figure de héros ou de penseur n'a pas besoin de moi, pour être proclamée ou rappelée.

Votre noblesse joue ici le même rôle que le style de [Nietzsche](#) – pour [Valéry](#), ou l'intelligence de [Valéry](#) – pour [Cioran](#).

Puisque le commencement, à mes yeux, c'est ce qu'il y a de plus essentiel, dans un écrit, mes notices prennent, systématiquement, un coup d'envoi dans vos métaphores. Néanmoins, le personnage central, c'est moi. En revanche, jusqu'où va mon onde, provoquée par la vôtre, c'est, surtout, le mérite de la dernière. Ce serait plutôt une de vos pierres, tombant dans mon lac et me poussant à réfléchir sur mon visage.

Pour tout écrit, il existent trois types de points d'appui : les événements, nos états d'âme, les concepts. Le premier domine chez les actifs, le troisième – chez les pensifs, le deuxième – chez les oisifs. Je suis indifférent avec le premier, ironique – avec le troisième, et grave – avec le deuxième. D'où les trois tonalités. Sur cette échelle, nous sommes plutôt complémentaires.

Toutefois, mes états d'âme, centraux dans cet opus, ne s'exprimeraient jamais sans votre présence. Ce qui justifie mon narcissisme appuyé, mais reconnaissant.

07/07/2016

J'ai beaucoup aimé votre réaction à mon opus - que des catégories célestes : étoile, constellation, feu, air -, où réside la grâce. La pesanteur

de la terre et de l'eau (encre, sang ou sueur) étant exclue par vous de ce débat.

Je vous écoute à la radio - tant d'intelligence, tant de verbes frais, autoritaires et précis.

Je ne porte plus Clio dans mon cœur, mais vous me rappelez que son nom voulait dire 'chant', 'célébration' - vous en faites une fête pour l'oreille, l'esprit et la mémoire. Clio offre des placebos contre l'épidémie moderne - l'obsession maniacale, ou plutôt robotique, par le présent. Mais à Clio je préfère Calliope, la Muse des laconiques, des maximistes.

De la musique, avant toutes choses, avant les faits, avant les idées, avant les mesures - c'est ce que vous pratiquez si brillamment !

Merci, cher Régis.

P.S. Vous persistez dans l'imprudence d'évoquer le nom de Gödel. Aucune projection, aucun parallélisme, même aucune boutade intéressante ne sont possibles entre un système formel (au moins aussi complexe que l'arithmétique) et la réalité (ou l'univers des idées intellectuelles). Le théorème de Gödel compare les PUISSANCES (terme mathématique) de deux ensembles INFINIS, les propositions vraies et les propositions démontrables, et il prouve que la puissance du premier est plus grande que celle du second. Exactement comme on prouve que la puissance de l'ensemble des nombres réels est plus grande que celle de l'ensemble des nombres rationnels. Donc, dans ces systèmes formels il y a PLUS de propositions vraies que de démontrables. Dans des termes métaphoriques, le vrai y est plus vaste que le démontrable.

Mais dans la réalité nous manipulons TOUJOURS des ensembles FINIS, et

dans leur contexte, les ensembles des propositions vraies ou démontrables sont isomorphes (équivalents, identiques). Si un milliard d'individus, pendant un milliard d'années pondent, chacun, un milliard de propositions (idées) chaque seconde, l'ensemble correspondant sera tout de même fini, et le vrai y sera équivalent au démontrable.

Aucun rapport entre le théorème de Gödel et notre capacité (bornée ...?) démonstrative. Aucun indice d'une faiblesse quelconque ou de limites de nos moyens logiques.

Je vous conseille, amicalement, d'abandonner ce sujet, où vous allez vous attirer des quolibets des logiciens.

Je ne connais pas un seul mathématicien qui serait un bon poète (Einstein serait peut-être la seule exception).

Mais beaucoup de mathématiciens étaient fascinés par la poésie et cherchaient des passerelles entre la beauté mathématique et la beauté poétique. Ces tentatives ont toujours échoué, faute d'unification féconde entre deux arbres difficilement compatibles.

Gödel était un personnage bourré de mouvements ésotériques. Les transpositions de ses théorèmes vers d'autres domaines ne supportent pas la critique la moins exigeante.

Tenez, par exemple :

Je ne serais pas étonné, si, tôt ou tard, ma preuve fût reprise par la religion. Dans un certain sens, ce serait parfaitement juste - Es war ja zu erwarten, daß mein Beweis früher oder später von der Religion

aufgegriffen wird. In einem gewissen Sinn ist das auch berechtigt.

Ce genre d'ambitions folles est très répandu chez les mathématiciens. Sans s'appuyer sur une intuition poétique, toute audace pareille est ridicule.

La superstition et l'ésotérisme l'ont accompagné jusqu'à sa mort : il s'est laissé mourir de peur d'être empoisonné. Des fantômes et revenants peuplaient sa vie nocturne.

Il n'était nullement poète...

17/07/2016

Ma vision de la vague sanglante, déferlant sur l'Europe, n'est visiblement partagée par personne, c'est pourquoi je vous soumets quelques thèses qui pourraient intéresser un médiologue.

1. En Chine, en Inde, en Iran, en Russie, on éduque les jeunes dans l'amour de la culture de leur pays. Cet amour est le fondement principal du respect que ses porteurs sont potentiellement capables d'éprouver face aux cultures des autres.

2. Des formes radicales de fierté ou d'exclusivité, dans ces cultures, peuvent déboucher sur l'indifférence ou le mépris, mais non sur la haine.

D'où mes constats et mes suggestions :

1. Les Arabes sont élevés avec deux images centrales :

a. L'objectif principal de l'Occident serait d'humilier les musulmans, d'éradiquer leur foi, de les soumettre économiquement et politiquement

b. Les meilleurs 'savants' musulmans actuels appellent à un sursaut de la dignité musulmane bafouée.

La djihad serait justifiée, compte tenu des objectifs abominables que poursuivraient les Occidentaux.

Ces 'savants' sont, en réalité, de profonds ignares, grossiers et violents.

2. Essayer de réveiller chez eux l'amour de l'Europe est voué à l'échec, puisqu'ils n'aiment pas leur propre culture, puisqu'ils l'ignorent.

3. La culture arabe, du VIII-me au XII-me siècle, fut des plus brillantes ; ses architectes, philosophes, médecins, mathématiciens, poètes surclassaient les Européens.

4. Aujourd'hui, en Europe, on célèbre Averroès et Avicenne plus fréquemment que dans le monde arabe.

Le niveau intellectuel d'un marchand de tapis, suffisant pour la lecture du Coran, devint, aujourd'hui, dominant et presque exclusif.

Les 'théologiens' du Caire, de Damas ou de Bagdad favorisent cet abaissement de la pensée arabe.

5. Ma conclusion finale : le moyen le plus efficace, pour combattre le terrorisme barbare, serait :

éduquer les Arabes dans l'amour de leur propre culture, de leurs propres grands artistes et savants, pour mieux souligner le profil misérable des 'maîtres à penser' actuels, ignorants, sanguinaires et nullement héritiers de l'époque faste de la culture arabe

sans ce travail préalable, les appels à s'intégrer, à accepter la laïcité, à apprendre les normes démocratiques sont voués à l'échec.

6. Donc, de l'estime de soi vers le respect de l'autre.

16/07/2016

Quel plaisir d'entendre la voix la plus noble et intelligente, en compagnie d'un philosophe courtois et au tempérament si vif et personnel !

Une belle analyse de nos cultures et civilisations !

L'Europe garde la voix de sa haute culture, mais elle se goure dans les voies de sa civilisation, à destination uniquement mercantile.

Les voyous orientaux oublient leur culture de jadis et nous rapprochent de la barbarie.

L'Histoire comme une chimère enthousiasmante - qui vous entendra !?
Mais comme c'est juste !

Elle offre aussi un vocabulaire. Comme la philosophie.

Votre fidèle auditeur

05/08/2016

En relisant quelques bribes de votre *Carnet de route*, cher Régis, j'y trouve, primo, une vaste illustration de ma vision de la chose littéraire et, secundo, une très pertinente suggestion à vous faire (pardonnez-moi ce culot).

Vous êtes un cas absolument unique d'usage, dans votre production littéraire, de trois types de points d'appui, dont je vous avais déjà parlé :

les événements (faits), les idées (luttons), les états d'âme (romantisme). Ce qui divise tous les écrivains, très nettement, en trois catégories presque disjointes. Il faut être César, Machiavel ou Churchill, pour faire partie de la première ; Platon, Voltaire ou le Valéry des *Cahiers*, pour briller dans la seconde ; Byron, Pouchkine ou Nietzsche, pour se fondre avec son ego artistique, dans le récit de ses états d'âme. Vous réussissez dans les trois, et, à part votre style et votre intelligence, c'est votre originalité la plus forte.

Toutefois, c'est dans cette dernière filière que vous exercez vos cachotteries, de pudeur ou de calcul, qu'il serait peut-être temps de lever. Pour faire sentir qu'il y a plus d'élan que d'état dans un état d'âme.

Vous avez sorti deux *Dégagements*, titre ambigu, puisqu'il s'associe avec reniement, ressentiment, rupture, tandis qu'il me semble voir l'essentiel de votre mission dans un acquiescement irrationnel et noble plutôt que dans une négation rationnelle et commune. Bien sûr, vous vous en doutez vous-même. Bien sûr, déjà je le ressens profondément dans un texte comme votre brillant *Tintoret*, dont la tonalité conviendrait le mieux au genre confessionnel que j'attendrais de vous.

C'est d'ailleurs la relecture de ce dernier essai qui me donne l'idée de vous écrire. J'y trouve un hymne à la puissance, à l'acte créateur, aux mots devenus actes. Un livre sur la violence. Qu'elle soit sentimentale, révolutionnaire ou artistique. Violence, car il s'agit de ces étranges prolongements de nos plus beaux états d'âme, et que j'appelle axes (là où vous employez le terme d'*oxymoron*, en parlant de la vie éclairée à la pâleur de la mort, de la lumière s'expliquant dans un langage d'ombres, des aurores boréales à la tombée de la nuit).

Le concept d'axe est au-dessus de ceux de *valeur* ou de *vecteur*. Il traduit une dialectique divine (à l'opposé de la trop sobre dialectique aristotélicienne et de la trop morne dialectique hégélienne), dialectique qui

met en complémentarité (et non pas en opposition) l'état d'âme à l'apathie d'esprit. L'axe est formé par un commencement (arkhé), dicté par l'âme, et sa projection (aléatoire ou fatale - *telos*) sur les actes de la vie. Les axes les plus hauts : le Bien et l'Action, l'amour et la souffrance, la beauté et la tristesse. Pour un créateur comme Nietzsche, l'axe-source de tous les autres est celui de l'art – la vie. Cette axiologie incompréhensible et fatale traduirait une volonté de nous rehausser dans un bonheur de l'âme et, simultanément, de nous précipiter dans un malheur de l'esprit.

La réussite de cette dialectique axiologique fut appelée par Nietzsche - *éternel retour du même*. Le *même* – car le créateur embrasse avec la même intensité, en les joignant, les deux extrémités de l'axe ; *éternel* – car le haut devenir temporel prend l'allure de la profondeur de l'être spatial ; *retour* – car l'acceptation de la fatalité finale se réconcilie avec la vénération de l'élan initial.

Donc, c'est un *retour* que j'attendrais de vous. Et non pas un *retournement* (dégagement) que tout le monde imagine lire dans vos états d'âme impénétrables.

Comment on réussit son *retour* en mots ? On les éprouve par l'ironie de plus en plus exigeante ; on vient à la conclusion que, l'authenticité en mots étant impossible, il faut se concentrer en débuts et non pas en débats, être romantique, baroque (ou maniéré, dans les cas les plus inextricables), laisser l'art se prendre pour la vie, puisque aucun parallélisme *naturel* avec la vie n'y est possible. Comme vous le dites si bien : *Pas d'équivalent-signes de l'image-son*.

D'ailleurs, vous avez déjà écrit la première ligne de votre prochain livre : *Il y a beaucoup d'hommes en un homme, et le plus visible est le moins vrai*. Il est temps de dévoiler l'invisible, qui, loin de chercher la vérité au dehors, la puiserait ou, mieux, la produirait dans son dedans. Et dire, fièrement : *je suis toujours avec et dans ma jeunesse ; ses états d'âme*

firent en moi un retour, j'en porte la même intensité. Et que mes compagnons de route comprennent, que je n'ai pas à me dégager de leurs courants collectifs d'adultes, car je ne m'engageais que dans mes élans personnels d'adolescent, auxquels je reste fidèle. Je n'ai rien à renier ; mes Non ne seraient que de mesquins sacrifices de parcours, mes Oui, je les porte haut dès mes débuts et les porterai jusqu'à mes fins. Adieu l'étiologie, vive l'axiologie !

Bref, on attend de vous un livre enthousiaste, un hymne aux choix de votre jeunesse, un grandiose intime, un Oui musical qui embrasserait la vie, l'art, votre âme et même vos bras, hissés par votre esprit. Les fuites (Rimbaud, Tolstoï, [Descartes](#)) n'ont jamais réussi, et les mauvais esprits attendent de vous une fuite. Qu'aucune inertie ne soit à l'origine de vos mérites. Et que vous terminiez votre livre par ses belles paroles : *Le monde n'est plus à mesurer, mais ce à quoi j'ai, moi, à me mesurer.*

Voici quelques images furtives qui viennent de traverser mon esprit. Je sais que je ne vous apprends rien ; je veux juste vous exprimer mon encouragement à un plan qui est déjà certainement dans votre tête.

Je vous serre chaudement votre main d'homme multiple, dans l'attente de l'Un de vos états d'âme.

16/08/2016

Vous, cher Régis, qui aimez la France et vous intéressez à la transmission, dans le temps, des idées, des mythes ou des images, vous pourriez peut-être tirer quelques réflexions mélancoliques des faits que je viens de remarquer ce matin.

1. Aux Jeux Olympiques, les fleurétistes français viennent d'être battus par les Russes.

2. Les sites russes, en parlant de l'équipe française, évoquent, partout, le nom de d'Artagnan ; on affronterait les joyeux Mousquetaires, sans pour autant devenir de sordides Gardes du Cardinal.

3. A la télévision française - aucune référence à la tradition de cape et d'épée en France.

4. Une championne olympique française (une Noire) interroge une douzaine de gamins, pratiquant l'escrime à Paris, sur leurs idoles. TOUS donnent le nom de Zorro.

5. La plupart des escrimeurs français aux Jeux sont Noirs.

20/08/2016

Je crains, cher Régis, que, aux sujets de défrancisation et d'américanisation, ma réponse ne succombe à mon incorrection politique extrême.

La transmission de valeurs romantiques est une affaire de noblesse. Mais la noblesse n'a aucun poids dans les sociétés marchandes.

Les régimes totalitaires, fuyant la réalité, la droiture, l'objectivité, sont plus propices à s'adresser à l'héroïsme, au rêve, au mystère que les régimes démocratiques, focalisés sur l'économie, la loi écrite, le chiffre.

Jamais les valeurs romantiques n'étaient portées si haut que sous les régimes nazi ou bolchevique.

Dans la Russie actuelle, dirigée par de misérables voyous, l'appel aux

figures romantiques du passé est censé faire oublier la catastrophe intellectuelle, économique et politique de ce régime mafieux.

Depuis deux siècles, la culture russe n'a jamais été aussi insignifiante. Et la science - de même.

La question la plus lancinante, que se posent les intellos russes aujourd'hui, est : *qu'est devenu ce peuple libre, qui, au début des années 1990, descendait dans la rue par dizaines de milliers, pour affirmer sa dignité ?* Une servilité règne aujourd'hui parmi ce peuple, capable d'un brusque et bref réveil, pour, tout de suite après, retomber dans une léthargie interminable.

La fierté (ou l'orgueil) nationale se reposait, en France, sur la supériorité de sa culture, qui faisait souvent oublier les impératifs économiques.

L'américanisation, c'est la réduction de toutes les valeurs à l'économie ; c'est pourquoi le Français américanisé est aujourd'hui l'Européen le plus malheureux, puisqu'il sent, intuitivement, l'immense perte de son prestige, puisque la culture ne compte presque plus, dans les bilans nationaux.

Je pense qu'en France le problème n'est pas avec les musulmans mais avec les Arabes. Les Allemands n'invitent pas les Turcs à devenir Allemands ; et les Turcs tiennent à garder leur spécificité, tout en RESPECTANT la culture et la civilisation allemandes. Les Français demandent aux Arabes une insertion ; mais ceux-ci n'ont qu'indifférence, ignorance ou haine pour la culture française (ou européenne).

Et leur attachement à leurs propres valeurs est archi-superficiel :

s'enflammer aux paroles incendiaires des meneurs ignares et haineux (en Turquie, tout prêtre extrémiste est immédiatement appelé à l'ordre par le pouvoir laïque). Il faudrait créer un diplôme d'Etat pour tout imam, avec l'obligation d'enseigner dans les mosquées, régulièrement, les valeurs républicaines. Les Arabes devraient comprendre que c'est à eux de s'adapter aux mœurs du pays d'accueil et non pas aux Français d'élaborer de nouvelles règles de tolérance. Il faut que les Arabes comprennent quelles réactions aux blasphèmes (dans leur sens du mot) sont compatibles avec les droits de l'homme et avec les codes civil et pénal.

Bref, deux dangers pour la France - l'américanisation et l'arabisation. Avec le premier on risque de perdre son âme, mais non seulement ce danger est réversible, mais les Américains eux-mêmes peuvent évoluer dans le sens du rapprochement avec les valeurs européennes. Le second, en revanche, est plus dramatique, car les tensions qu'il crée risquent de devenir irréversibles, plongeant le pays dans un état de guerre civile. Aucune souplesse culturelle ne se manifeste chez les Arabes. Tout au contraire - la volonté de constituer une communauté à part devient de plus en plus ferme et démonstrative. La belle calanque de la Redonne, que je vous avais montrée et où, il y a cinq ans, il n'y avait pas un seul Arabe sur ses plages, est envahie à 80% par des Arabes, qui n'entrent en aucune communication avec les 'autochtones', se comportent d'une manière choquante (pour un Européen), se sentent parfaitement chez eux.

Ce que je suis en train de dire n'est nullement dicté par une haine ou un racisme préconçus ; c'est un sobre constat de quelqu'un qui aime la France millénaire, ses coutumes, ses goûts, et souhaite, que ce pays garde son âme. Je ne suis évidemment pas du tout influencé par un courant politique quelconque et je ne prétends pas détenir une recette-miracle. J'aimerais qu'on dise à tout le monde, que nous vivons dans un

pays de culture chrétienne et que les autres doivent s'adapter à ce fait irréfutable, qu'on soit athée, musulman ou animiste.

J'espère que vous ne verriez pas en moi un personnage haineux, borné et intolérant. Je porte un amour à cette France oubliée qu'on reconnaît de moins en moins dans les grandes villes. Je viens de passer un mois dans l'Aveyron, d'où je retourne avec une admiration renouvelée pour ce beau pays de France. La Russie m'a enseigné le Bien des anachorètes ; la France m'a fait découvrir le Beau des artistes libres.

Je vous serre fraternellement votre main d'artiste, de révolutionnaire et de ... patriote.

01/09/2016

Je ne sais pas à qui je devrais adresser mes remarques, puisque je ne vois pas le nom de l'auteur de ce texte.

J'espère ne pas blesser qui que ce soit, si je dis tout de suite, que ce texte est d'une énorme irresponsabilité, c'est à dire il ne maîtrise ni l'objet du délit (les preuves gödéliennes) ni les moyens de projection vers des domaines autres que la mathématique ni, d'ailleurs, les généralisations envisagées mêmes. Je n'y ai remarqué aucun sérieux, aucun raisonnement cohérent, aucun éclairage subtil, aucune ironie artistique.

Jamais, à la place de Régis, je n'accepterais une 'défense' pareille.

Voici quelques points sélectionnés :

la question de savoir si notre esprit est réductible à une machine est de pleine actualité

L'esprit s'occupe de trois sphères principales : la représentation, l'expression, l'interprétation – la connaissance, l'art, la logique.

La première et la troisième constituent la démarche de l'Intelligence Artificielle (IA). Toute langue naturelle étant une adaptation de la logique à une grammaire, avec des écarts (tropes) rhétoriques justifiant la possibilité de styles, elle aussi finira par être incorporée dans l'IA (ce qui répond à votre question : *s'agit-il de constater que la sémantique est irréductible à la syntaxe ?*).

Mais chez l'homme la représentation intervient a posteriori, une fois l'interprétation déclenchée (*tout n'est qu'interprétation* - une brillante intuition de Nietzsche !), tandis qu'en IA elle est nécessairement a priori.

Donc, notre esprit ne pourra pas se réduire à une machine ; son fonctionnement est pratiquement l'inverse de la machine. Deux merveilles l'expliquent : un raisonnement foudroyant, sautant l'étape représentative, et le langage (l'expression), que la machine associe à la représentation et l'homme – à la réalité d'abord. Une seule exception humaine – la mathématique, où tout commence, comme dans la machine, - par des représentations. C'est pourquoi la mathématique, tôt ou tard, sera maîtrisée parfaitement par la machine, et l'on n'aura plus besoin de mathématiciens.

En représentation, la machine surclasse déjà l'homme. Quant à l'interprétation, des logiques formelles sont déjà largement implémentées dans la machine. La merveille de l'homme est que non seulement la logique, mais aussi certaines représentations, sont câblées si profondément, que leur usage n'affleure même pas à la surface de la conscience. Cette invisibilité reste inaccessible à la machine ; pourtant elle est à la racine de l'intelligence humaine.

C'était une approche « mécaniste » des mathématiques qui supposait qu'une machine pourrait faire automatiquement les démonstrations et établir elle-même

la sûreté de l'ensemble ainsi construit. C'est cette illusion que Gödel a balayée

Non. Quand un mathématicien prononce le mot 'démonstration', il a déjà devant lui une proposition. Et cette proposition contient nécessairement un nombre FINI de termes. Ce n'est pas le cadre du théorème de Gödel (qui est méta-mathématique), qui étudie l'ensemble de TOUTES les propositions possibles (même infinies) et les chaînes de TOUTES les déductions possibles (même infinies), ce qui a un intérêt mathématique évident, mais ne remet nullement en cause la possibilité d'une démonstration d'une proposition FINIE, par la machine.

Le théorème de Gödel porte sur la méta-mathématique, où les propositions et déductions peuvent être infinies. Ce n'est pas le cas de la mathématique elle-même, sans parler d'autres sciences ou, encore moins, de la 'réalité'.

dans un système formel (S) contenant l'arithmétique consistant, on pourra toujours construire une proposition indécidable A

Inexact. Il ne s'agit pas de la construire, mais de prouver son existence. Et cette existence découle du fait que le Vrai est plus vaste que le Décidable.

A ma connaissance, on n'a jamais présenté une proposition mathématique, dont l'indécidabilité aurait été prouvée.

Lyotard parle de la langue quotidienne qu'il qualifie d'inconsistante... Des économistes ont considéré que la pensée keynésienne pouvait être mise en rapport avec l'incomplétude de Gödel ... les deux aspects principaux des théorèmes de Gödel conditionnent la vie d'un groupe social

C'est du pur charlatanisme. La méta-mathématique de Gödel n'a rien à voir avec les sciences, et, a fortiori, - avec les bric-à-brac artisanaux que sont la linguistique, l'économie ou la sociologie.

on ne peut pas « internaliser » la vérité d'un système dans ce système même »

Confusion dans le terme de 'vérité'. Deux acceptions ont cours : *adaequatio rei et intellectus* des Anciens, des scolastiques et des ... charlatans (comme [Spinoza](#) ou [Hegel](#)) et la vérité de Gödel et de tous les logiciens - une propriété des propositions démontrables (par les règles et non pas suivant nos 'contemplations'). La première est une vue d'esprit superficielle et irresponsable ; la seconde est rigoureuse.

Dans votre phrase c'est la première acception qui est visée – donc, aucun rapport avec Gödel.

une construction arithmétique ne peut pas faire la démonstration « intérieure » de sa vérité à partir de ses seuls axiomes

Très vague et, globalement, faux. La vérité d'une proposition se prouve par une logique qui est la même pour tous (qu'il s'agisse de logiques propositionnelle, modale, floue ou autre...). La logique est 'intérieure' à la mathématique.

il naît à soi hors de soi

Très peu d'objets mathématiques doivent leur existence aux contraintes, découvertes en méta-mathématique. La géométrie non-euclidienne me paraît être le seul cas connu. Aucun bouleversement des fondements n'a remis en cause les résultats mathématiques. La méta-mathématique réveille notre curiosité, fait admirer les méta-abstractions. Mais si les

méta-connaissances permettent de mieux organiser les connaissances, la méta-mathématique ne sert à rien en mathématique.

La discussion sur l'*ajout d'axiomes* (qui seraient des propositions indécidables), pour augmenter le nombre de vérités de fait me paraît être des plus fumeuses.

Ce genre d'ajout s'accompagne, en mathématique, de démonstrations de non-redondance et de non-contradiction. En aucun cas cela ne peut s'appliquer aux propositions infinies, envisagées en méta-mathématique. Au-delà, cette 'opération' est totalement absurde.

Les proclamations gratuites de 'nouveaux axiomes', en politique ou en religions, relèvent de la psychologie 'populaire' et n'ont rien de commun avec la logique la plus élémentaire.

Je ne vois aucun sens sérieux qu'on pourrait donner à la *recherche d'analogie* de ces domaines avec la méta-mathématique. C'est la même chose que de rapprocher les *représentations de groupes* (une notion algébrique extrêmement subtile) avec des *représentants parlementaires de groupes sociaux*.

la notion moderne d'infini, comme l'équipotence du tout à une partie ne pouvait être élaborée que dans une société chrétienne à l'aide du concept de Trinité

Du charabia intégral ! Cette notion est née au XVIIe siècle ; elle n'a rien à voir avec les rapports entre le tout et ses parties. La misérable 'Trinité' n'illustre que nos infinies bêtises...

Rapprocher la phrase de Valéry « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles » du second principe de la thermodynamique

Hélas, encore du charlatanisme... Valéry écrivait ces lignes au lendemain de la Grande Guerre, et leur sens est prosaïquement banal...

Toutes les sciences ont un nombre fini d'objets étudiés ou à étudier, sauf la mathématique, qui est la création permanente d'objets 'artificiels', à travers de nouveaux axiomes, contraintes, propriétés, dont la plupart s'inspirent de la réalité, en passant par l'intuition, mais ne sont nullement subordonnés à cette réalité.

Seule la mathématique introduit le concept rigoureux d'infini ou d'infinitésimal.

Ce concept est né des notions de suite et de série, comprenant un nombre infini d'éléments.

En méta-logique propositionnelle, on manipule les propositions infinies, comme on manipule les suites ou les séries.

La méta-arithmétique, le domaine qui intéressait Gödel, s'y prête parfaitement, et la notion de 'propositions infinies' n'y a rien d'exotique ou d'étrange.

En revanche, dans le monde réel, dans lequel nous manipulons des objets matériels ou abstraits, il est absurde d'envisager des 'propositions infinies'.

Pour le mathématicien, la représentation arithmétique et la représentation logique se fusionnent harmonieusement au sein d'une même théorie des ensembles.

Mais dans la réalité, la représentation arithmétique garde toute sa consistance, tandis que la représentation logique se réduit, inévitablement, aux ensembles finis. La notion de 'proposition infinie' est inconcevable dans la réalité et absurde dans toute science (et non méta-science).

La boutade de D.Hilbert, *il n'y a pas d'Ignorabimus en mathématique* n'est

qu'une métaphore, puisque le nombre d'objets mathématiques FUTURS est illimité. De plus, elle n'envisage pas les propositions et les démonstrations comme des suites INFINIES. Hilbert parlait de mathématique et non pas de méta-mathématique. Gödel ne *ruine* en rien le grand Hilbert.

Enfin, une considération philosophique et personnelle : l'intelligence mathématique et l'intelligence philosophique (donc, la puissance unificatrice) sont deux facultés TOTALEMENT différentes. J'ai fréquenté les têtes les plus brillantes en mathématique ; je n'ai jamais rencontré un seul mathématicien, capable de projections intéressantes et profondes sur les questions d'ordre philosophique. C'est ainsi qu'il faut considérer les sidérantes prétentions de Herr Gödel sur la généralisation de sa preuve et son application aux choses de l'esprit.

02/09/2016

Cher Régis, je découvre, un peu tardivement, votre dialogue avec M.Foessel sur la consolation...

Plusieurs mots retiennent mon attention : 'courage', 'inconsolable', 'le possible', 'humour'.

Je fouille dans mon Thésaurus et j'y trouve ceci :

"La vérité, c'est l'état des yeux indifférents (plongés dans un possible réalisable), et en tant que telle elle s'oppose aussi bien au courage (prônant les yeux enflammés pour un autre possible) qu'à la consolation (le parti pris des yeux fermés, pour rêver, en hauteur, l'impossible). Les yeux paisibles et objectifs conduisent, irrévocablement, au désespoir profond. Vivre de l'impossible – le secret de la consolation."

Dépourvu du sens de l'humour, je trouve dans l'ironie, c'est à dire dans l'absence provisoire d'objectivité, un support du rêve et donc de la consolation.

Il est normal d'être inconsolable dans le réel ; dans le possible on peut se permettre de n'être qu'inconsolé.

On ne se console que dans l'impossible.

Garder les yeux en permanence ouverts - condition d'un courage pour affronter la vie telle qu'elle est - une attitude suffisante pour sombrer dans une noirceur irréversible.

Mais les fermer pour échapper aux choix pénibles est de la lâcheté. La consolation (compatible avec le courage) ne peut intervenir que dans les interstices des actes, aux moments de ce que les romantiques appellent contemplation (de soi-même, de préférence).

10/09/2016

Pour revenir aux 'analogies' intéressantes avec la mathématique, je pense que le seul filon non-ridicule serait la projection (sur le bon sens) de CONCEPTS mathématiques et non pas de ses RÉSULTATS .

Presque tous les concepts mathématiques s'accordent harmonieusement avec l'intuition humaine. Je suis d'accord avec Pythagore, Galilée et même Badiou, pour considérer que la vraie ontologie est de nature mathématique.

Pour illustrer ce propos, je vais vous présenter deux exemples :

1. Prenez le concept de groupe algébrique (que j'avais évoqué dans ma récente lettre).

Au cœur de ce concept se trouvent deux opérations - l'addition et la multiplication. Voici déjà deux sous-concepts inépuisables, pour en tirer des parallèles à volonté.

A ces opérations sont associés deux éléments : le zéro et l'unité. Par définition, l'addition du zéro à tout élément ne change pas celui-ci ; la multiplication par le zéro annihile tout élément - voici un vaste champ pour des 'généralisations' métaphoriques ! Pensez aux 'nuls', par exemple !

Par définition, la multiplication d'un élément par l'unité ne modifie pas celui-là - voici les origines des invariants, de la stabilité et de la 'neutralité'. Pensez aux -non-conformistes invariants !

La division, au sein du groupe, ne peut être définie que pour quelques couples 'élus', ayant quelque chose à 'partager'. Aucun élément ne peut être divisé par le zéro.

On peut bâtir de très hauts édifices intellectuels au-dessus de ces constructions abstraites.

2. La formule ' $2 + 2 = 4$ ' est l'évidence la plus flagrante pour tous - SAUF pour les mathématiciens !

Le mathématicien observera que dans cette formule il y a trois types de symboles : les numériques (2,4), les opérationnels (+), les identitaires (=).

Le symbole n'est pas l'égal de la valeur ; celle-ci résulte de celui-là, seulement en tenant compte de la base, dans laquelle ce symbole doit être évalué, et la base décimale n'est qu'un cas particulier. Le symbole '11' qui vaut le nombre '11' en base décimale, vaut '3' en base binaire.

Si, par exemple, la base sous-entendue dans la formule ' $2 + 2 = 4$ ' est

ternaire, la formule est fautive, tandis que la vraie serait : $'2 + 2 = 11'$ (le symbole $'11'$ valant $'4'$ en base ternaire).

Le symbole d'addition $'+'$ a un nombre incalculable d'interprétations en mathématique, dont celle qu'utilise l'homme de la rue. Tout mathématicien demandera : à quels éléments est applicable ce symbole ? par quelle transformation on obtient l'élément-résultat et à quel ensemble doit-il appartenir ? Rien n'empêche d'interpréter ce symbole comme union ensembliste ou conjonction logique ; dans ces cas la formule serait fautive. Le symbole d'identité $'=''$, le plus riche de tous, ici, peut correspondre à tant de types d'égalité, d'unifiabilité, de superposition, de coïncidence. On pourrait, par exemple, s'intéresser aux graphismes des symboles et définir l'égalité comme possibilité de dessiner avec les mêmes éléments graphiques élémentaires les symboles liés - alors $'6 = 9'$ serait vrai.

Chercher des 'analogies' intellectuelles aux théorèmes de Gödel ou de Pythagore est un exercice voué à l'échec, c'est à dire au déséquilibre insupportable entre les fonds et les formes.

06/11/2017

Je viens de lire (parcourir), cher Régis, *Fille de révolutionnaires*. Et c'est la deuxième fois que je vous écris non pas en tant qu'admirateur inconditionnel de vos multiples talents, mais en tant que père, car la douleur que vous avez dû éprouver, en prenant connaissance de ce terrible récit, cette douleur-là ne m'est pas étrangère non plus.

Dans cette première lettre de père (c'était vers 1999), je m'étais permis une familiarité assez déplacée : je vous demandais que votre fille s'occupât de la mienne, toute seule dans ce Paris qu'elle allait découvrir. Elles s'étaient vues, elles ne se sont pas appréciées. N'empêche que l'une pratiquera le métier de courtier et l'autre sera énarque ; deux trajectoires, tout compte fait, compatibles.

On a beau réciter la formule robotique, selon laquelle on ne choisit pas ses parents, mais on choisit ses amis, tout homme sensible, aux moments cruciaux de son existence, prête aux liens viscéraux (et non pas sentimentaux, intellectuels ou savants) un rôle charnel (chair de ma chair...), où les abandons, les larmes et les rires pèsent plus que l'estime des talents ou les fraternités d'idées ou de sensibilités. Et ne pas partager ses soupirs les plus profonds ou ses visions les plus hautes avec sa progéniture plonge dans une impuissante tristesse, dans une mélancolie sans raison ni phrases.

J'ai traversé cette épreuve – et je la traverse toujours. Cet étrange phénomène, apparemment, ne touche que les filles et jamais – les garçons. Cette aveugle obsession par une émancipation factice peut atteindre des sommets d'absurdité et d'ingratitude. On peut finir par regretter d'être trop doué ; les filles auraient besoin d'un amour paternel débonnaire, cérémonieux et terre-à-terre. On se méfierait, chez les filles, de la noblesse (élitaire et non pas héréditaire !) et de l'intelligence (aussi bien de l'esprit que du cœur). Fitzgerald et vous – difficile de trouver des antagonistes plus irréconciliables !

Ah, que j'étais ému à la lecture de votre *Comète, ma comète* ! Vos attentes m'étaient si familières.

Mes sentiments fraternels n'en reçoivent qu'une facette supplémentaire, que je tiens, aujourd'hui, à vous transmettre. Veuillez m'excuser si ma vision des choses ne relève que de mes fantasmes et si la réalité ne vous rendait nullement plus mélancolique que d'habitude.

06/11/2017

Merci, cher Régis, de votre réaction, si vive.

Loin de toutes les élucubrations psychanalytiques, je soupçonne que derrière ces étranges lubies émancipatrices, chez les filles délicates, se cache une fascination secrète, inavouée et peut-être inavouable, et qui fait souffrir ou, au moins, est ressentie comme un fardeau étouffant ou paralysant. La négation systématique est une réaction spontanée, irréfléchie, mais remédiant localement au malaise, dont la vraie source n'est pas dans le père mais dans la fille elle-même.

Je serai à Paris, auprès de ma fille, du 9 au 11 décembre prochain.

Je vous serre votre main endolorie, comme l'est également la mienne.

Postface

Grâce à ces exercices d'admiration, je me suis mis à mettre en ordre mon *Thésaurus de maximes*, qui en comprend, aujourd'hui, quinze mille – trois mille pages ! Il est disponible à cette adresse : www.philiae.eu.

Je constate, comblé, que l'image de Régis Debray ne cesse de grandir aux yeux de nos contemporains si longtemps ingrats. Mais la reconnaissance complète reste à venir. Il faut attendre, que les hommes se bouchent les oreilles devant le brouhaha de la scène publique actuelle, et qu'ils prêtent attention, comme aux siècles précédents, à la musique de nos plus belles plumes. Que le mot irréproductible reprenne sa suprématie sur l'image commune. Que la geste romantique soit appréciée davantage que le geste mécanique.

Régis Debray m'honora d'une amitié discrète, dont je ne citerai ici qu'un dernier témoignage :

L'excitant, c'est vous.

Et l'excité, le ravivé, le déplié, c'est celui à qui vous faites l'honneur de vos états d'âme.

La constellation, dont vous entourez chacune de mes petites étoiles grises, - les éclipse, et j'en suis ravi. Vous en tirez de belles avenues de rêve, qui me donnent, à mon tour, l'envie d'aller plus loin, avec vous, derrière vous.

Je me demande seulement, quel lecteur, quelle lectrice, avec la culture d'aujourd'hui, pourra vous, ou nous, accompagner ...

Il m'est toujours, et de plus en plus difficile, de lire et même de voir ce qui s'écrit ici et là sur mon travail, que ce soit en bien ou en mal. J'ai, par conséquent, senti quelque résistance à ouvrir ce volume, mais l'ai bien vite oublié après coup : parce que vous n'êtes pas extérieur, en dehors ou de côté, mais rentrez dans le jeu, habitez la même sphère que moi, parce que je ne vous sens pas en juge, mais en complice.

Disons : un pied dedans, un pied dehors.

Je m'honore en tout cas d'avoir pu servir de détonateur à toutes ces mises à feu.

Ne me reste plus à souhaiter que votre 'narcissisme', comme vous l'appellez, en suscite d'autres, et que se fasse ainsi une longue chaîne poético-philosophique, dont vous seriez le premier maillon.

Mais pourquoi ce conditionnel, puisque vous l'êtes déjà.

Je vous serre fraternellement la main.

Votre Régis Debray

Index des Auteurs

Adam	81	Ferry L.	38	Marx K.	118,119,132
Alain	74	Flaubert G.	5,14,41,65, 125,142	Michel-Ange B.	99
Apollon	154	Foessel M.	159,191	Molière J.-B.	51
Aristote	35,59,76,107	Foucault M.	140	Montaigne M.	41,88,101, 124
St Augustin	32,51,124	Freud S.	118,120	Montesquieu Ch.	56
Averroès	177	Galilée G.	192	Mozart A.	36,149,150
Avicenne	177	Glucksmann A.	38	Musset A.	9
Bachelard G.	50	Gallo M.	101	Nabokov V.	118
Bacon F.	88	Giono J.	118	Napoléon	30,128
Badiou A.	192	Gödel K.	185-191	Nietzsche F.	7,29,37,38, 41,47,72,80,88-90, 97,106,107,110,119, 124,131,133,140, 144-146,148,149,157, 158,160,164,165,173, 179,180,186
Balzac H.	49,62,125	Goethe W.	88	Onfray M.	147
Baudelaire Ch.	9,47,82,89	Goya F.	36,46,68	Parménide	143
Benjamin W.	161-163	Gracq J.	56,118	Pascal B.	34,41,51,84, 88,97
Berdiaev N.	119	Hamann J.-G.	88	Pasternak B.	125
la Bible	81	Hegel G.	107,119,124, 131,188	Péguy Ch.	55
Bloy L.	38	Heidegger M.	15,58,88-90, 107,125,143,164,165	Pessoa F.	171
Bossuet J.	49	Heine H.	140	Pétrone	37,41
Bouddha	20	Hemingway E.	55	Pic de la M. J.	62
Byron G.	39,55,69,165, 166,179	Héraclite	88,107,124	Pivot B.	104
Carpentier A.	55	Hilbert D.	190,191	Platon	41,59,107,109,133, 138,164,179
Celan P.	73,171	Hölderlin F.	140	Plutarque	106
Céline J.F.	16	Homère	55,102-104	Pouchkine A.	134,165,179
Cervantès M.	64,109	Houellebecq M.	62,69,147	Proust M.	88
César	179	Hugo V.	62,89,125,142	Pyrrhon	11,41
Chamfort N.	88	Hume D.	131	Pythagore	107,192
Char R.	37,57,125	Jésus	16,55,171	Racine J.	51
Chateaubriand F.-R.	8,35, 37,67,69,97,115,125, 142	Joubert J.	37,115,124,165	Rilke R.-M.	50,58,90,165
Che Guevara A.	134,135	Kafka F.	165	Rimbaud A.	49,104,165, 181
Churchill W.	179	Kant E.	47,88,106,107,133	Proust M.	125
Cioran É.	10,29,37,38, 41,59,80,88,97,105, 125,126,144,145, 164-166,173	Klibansky R.	54	Rousseau J.-J.	8,49,88
Claudé P.	13	La Rochefoucauld F.	101, 109,140	Sartre J.-P.	15,35,41,97,140
Comte A.	56	Lautréamont	16	Schopenhauer A.	97,164
Comte-Sponville A.	25,38, 41	Lénine V.	48,119,122	Sénèque	41,124
Condorcet	14	Lévy B.-H.	38	Serres M.	38
Corneille P.	51	Lichtenberg G.-Ch.	88	Shakespeare W.	7,64, 106,119,131,132
Démocrite	88	Lombard P.	88	Socrate	164
Derrida J.	25,56,119	Machiavel N.	179	Sollers Ph.	38,62,69
Descartes R.	41,51,84,88, 131,181	Mahler G.	161		
Me Eckhart	41,57	Maïakovsky V.	140		
Empédocle	113	Mallarmé S.	9		
		Malraux A.	8,10,38,39,88		
		Mandelstam O.	102,103		
		Manet E.	82		
		Marc-Aurèle	37,41		

Spinoza B.	16,118,120, 124,188	Tsvétaeva M.	125	Wagner R.	164
Steiner G.	59,90	Valéry P.	5,9,11,29,37, 38,41,47,58,59,72, 73,80,88,96,97,101, 107,112,119,125,141, 144,145,148,164,165, 173,179,189,190	Weil S.	57,114
Stendhal	125,140	Villon F.	171	Whitman W.	17
Stravinsky I.	102	Voltaire A.	8,48,49,142,179	Wieland Ch.	134
Tchékhov A.	131			Wilde O.	90
St Thomas	32,88			Wittgenstein L.	131
Tintoret	179				
Tolstoï L.	84,109,132,181				

Sommaire

Introduction	I
1996	3
1997	9
1998	13
1999	25
2002	29
2007	45
2008	53
2009	55
2010	71
2011	81
2012	87
2013	93
2014	115
2015	139
2016	159
2017	195
Postface	197
Index des noms	199